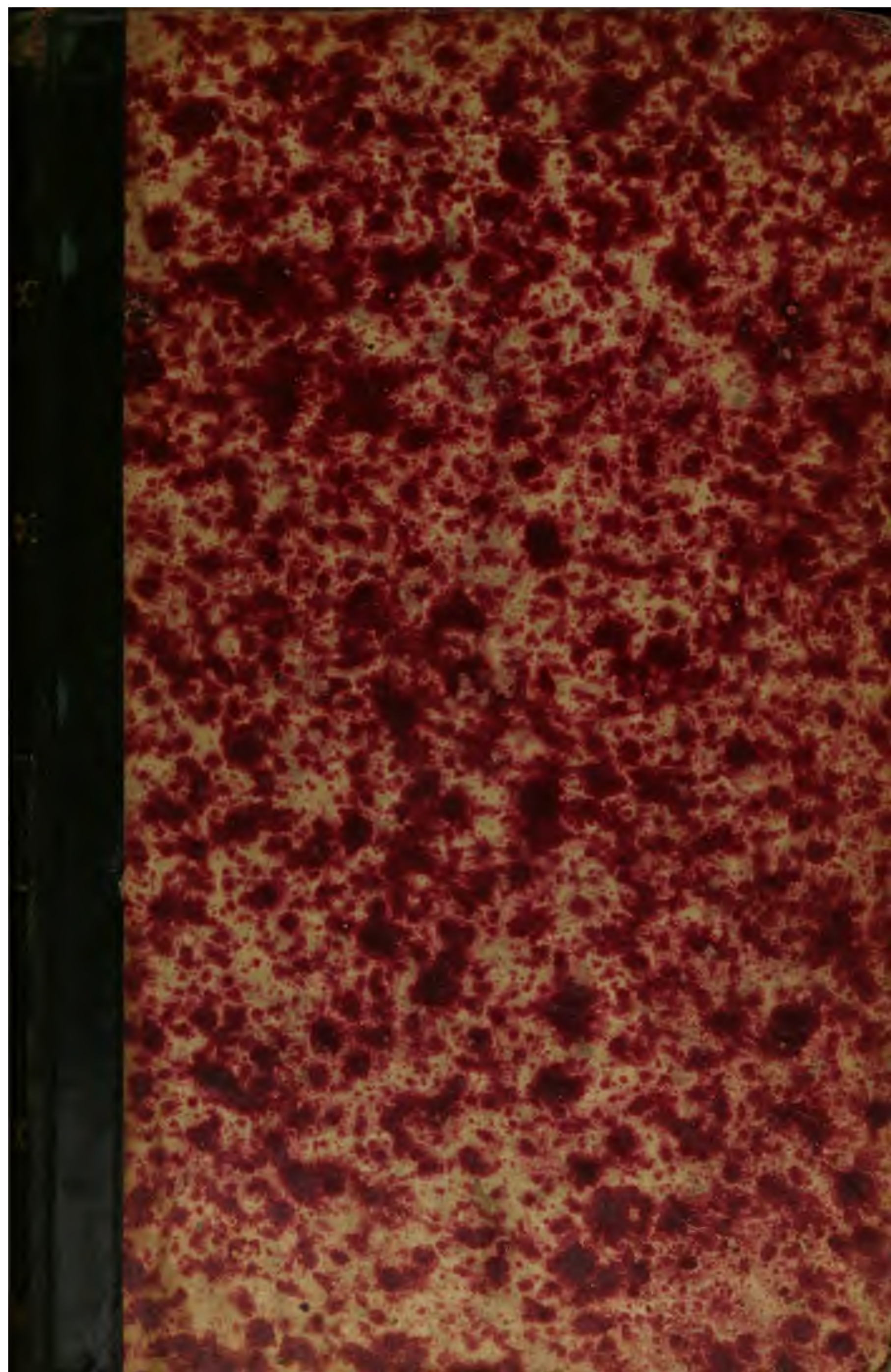
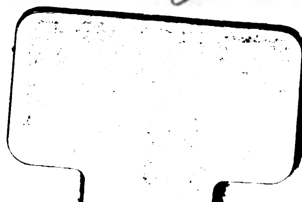



Antonio Busca


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



315

LES VRAIS

MISÉRABLES

PARIS, LIBRAIRIE. — MIRECOURT, TYP. HUMBERT.

LES VRAIS

MISÉRABLES

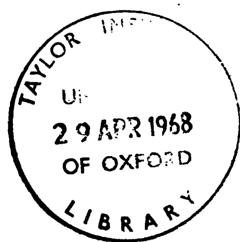
PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

DEUXIÈME PARTIE

PARIS
HUMBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 43

1862


TAYLOR
2 9 APR 1968
OF OXFORD
LIBRARY

A M. Victor Hugo. — Parenthèse.

J'ai eu l'honneur de vous dire, à la fin de la *première partie* de cette critique, et dans toute la sincérité de ma conviction, que l'œuvre démocratique et sociale qui a pour titre LES MISÉRABLES soutient la plus mauvaise de toutes les causes, et que, si jamais le ciel irrité permet le triomphe de vos frères et amis, vous serez leur première victime.

C'est là principalement ce qu'il s'agit de démontrer dans une *deuxième et dernière partie*, où j'achèverai d'analyser votre livre et d'en faire ressortir les inconséquences flagrantes, le mensonge systématique.

XXVIII

Le banquet de Bruxelles.

Il y a là-bas, monsieur, de l'autre côté de notre frontière nord-est, une sorte de verrue politique, une bizarre excroissance européenne, un singulier petit pays, sans nationalité sérieuse, privé de souvenirs et privé de gloire, qui s'agite, se trémousse, fait l'important, sème la zizanie à droite, souffle la discorde à gauche, propage un peu partout la calomnie et l'erreur, donne asile aux coupables de toute espèce, aux démagogues battus, aux caissiers errants, aux victimes du report et des liquidations de Bourse,

à tous ceux, enfin, que la police française tarabuste pour une cause ou pour une autre.

Ce capharnaüm inqualifiable, c'est la Belgique.

Bruxelles est la capitale de ce royaume, que le roi Pétaud trouverait fort à sa convenance.

Donc, on comprend que Bruxelles ait été choisie de préférence à toute autre ville pour organiser une ovation digne de votre œuvre et des saines théories qu'elle renferme.

Mais ce qui s'explique d'une manière moins satisfaisante et ce qui a dû vous confondre, c'est que les notoriétés de la littérature contemporaine et du journalisme parisien ne brillaient au banquet que par leur absence.

Vous me direz que MM. Nefftzer, Texier, Pelletan, Théodore de Banville, Champfleury, Hector Malot, Mahias, Henri Rochefort et Morel se trouvaient au nombre des convives.

Assurément, c'est quelque chose.

Toutefois, ces messieurs ont trop de modestie pour ne pas avouer qu'ils forment une

pléiade un peu restreinte et par trop nébuleuse.

O grand homme, où donc étaient vos pairs, vos émules de gloire, les écrivains illustres qui partagent vos convictions, ceux qui s'agenouillent comme vous devant la sainte république?

Lamartine est resté rue de la Ville-l'Évêque.

George Sand n'a pas daigné quitter Nohant.

Alexandre Dumas manquait à l'appel.

Et Proudhon lui-même, Pierre-Joseph Proudhon, domicilié en Belgique, vous a fait l'injure de ne pas venir trinquer avec vous à la santé du socialisme.

On n'a vu ni Théophile Gautier, ni Jules Janin, ni Arsène Houssaye, ni Paul Meurice, ni aucun de vos vieux soldats de l'armée romantique. Personne! pas un de vos ex-courtisans de la place Royale, pas un des hôtes privilégiés de la rue de la Tour-d'Auvergne, pas un de vos confrères de l'Académie, pas un membre du comité des gens de lettres.

Tous vos anciens éditeurs de Paris ont fait défaut, tous, excepté Pagnerre.

C'est la première fois que le gousset rempli d'un homme reste fidèle au principe sacré de la reconnaissance.

Maintenant, raisonnons un peu.

Pourquoi cette abstention des sommités? D'où vient qu'un festival en votre honneur, annoncé par tous les cornets à bouquin de la presse démagogique, ait réuni si peu d'hommes célèbres?

Je sais que nous avons le droit d'en soupçonner plusieurs de couardise.

Mais la crainte de déplaire au pouvoir n'a pu agir sérieusement sur le grand nombre. On est au contraire porté, chez nous, à saisir toutes les occasions qui se présentent de faire à l'autorité ces mille et une petites taquineries, presque toujours sans importance, et qui dérivent naturellement du caractère national.

Il y a donc eu d'autres raisons plus graves que la raison politique pour éloigner du ban-

quet vos confrères illustres, et ces raisons, je vais vous les faire connaître.

D'abord on trouve généralement votre œuvre imparfaite. On ne conçoit pas que le chantre des *Orientales* et des *Feuilles d'automne* ait publié, sous le manteau d'une conviction douteuse, un roman de spéculation pure et simple; on lui reproche d'avoir tendu au public une sorte de guet-apens financier, en exploitant un système d'annonces préliminaires et de réclames qui frisaient le scandale.

On affirme, et l'on est dans le vrai, que ce livre n'est pas à la hauteur de votre génie, que vous n'avez pris soin ni d'en mûrir le fond, ni d'en épurer la forme, et qu'un remplissage diffus en a démesurément enflé chaque volume.

C'est là ce qu'on pense dans les hautes régions des lettres, et voilà pourquoi l'on n'a pas cru devoir s'associer à une ovation belge, que rien ne justifiait.

Beaucoup de vos confrères, d'ailleurs, — je

parle des plus honorables, — blâment votre persistance à rester en exil.

Êtes-vous Français, monsieur, ou ne l'êtes-vous pas?

Quand une amnistie vous rappelle au sein de la terre natale, quand les portes de la patrie s'ouvrent toutes grandes pour vous recevoir, que faites-vous à Guernesey? Y a-t-il au monde une inimitié, une rancune, un sentiment d'orgueil qui puissent décider un homme à ne plus être de son pays, surtout quand ce pays se nomme la France?

Un spirituel journaliste déclare que vous n'êtes qu'un *faux exilé*.

Effectivement, la situation que vous acceptez de gaîté de cœur, et que vous contraignez votre famille à partager avec vous, ne vous fait plaindre de personne, et vous enlève, au contraire, une foule de sympathies.

Lorsqu'on veut obtenir la confiance du public honnête, on ne jette pas un livre par dessus la frontière comme un ballot de contrebande : on

l'écrit sur le territoire même, en face de la société dont on veut corriger les vices, en présence de ses concitoyens qu'on a la prétention d'instruire, et l'on accepte les dangers de son apostolat pour mieux en recueillir la gloire.

Or, vous agissez, monsieur, en sens diamétralement opposé.

Je veux dire que vous lancez vos *Misérables* comme le Parthe lançait ses flèches. Vous n'acceptez pas les périls de la lutte, et vous emportez sans combat les dépouilles opimes.

C'est fort adroit.

Trois ou quatre cent mille francs sont bons à prendre; mais j'eusse préféré louer en même temps votre adresse et votre courage.

Avec beaucoup d'autres, je regrette de ne pouvoir plus garder l'estime à côté de l'admiration.

Chacun s'accorde à dire que vous avez toutes les allures d'un homme passionné, sans avoir

le moindre trait caractéristique de l'homme convaincu.

Voyez-vous à présent pourquoi votre banquet belge est resté veuf de célébrités véritables?

En jetant un nouveau coup d'œil sur la liste, j'aperçois le nom de M. Étienne Carjat.

Ce nom remplace médiocrement, avouez-le, les noms illustres sur lesquels, en toute autre circonstance et pour tout autre motif, vous auriez eu le droit de compter.

M. Carjat est un simple photographe ébloui de votre auréole.

Il est revenu de Bruxelles avec l'intention bien arrêtée de marier l'encre au collodion, et de pourfendre de sa plume de Tolède les écrivains assez audacieux pour discuter le livre des *Misérables*.

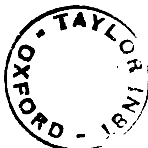
J'ai, par conséquent, essuyé sa première attaque.

Elle est grossière et remplie d'outrages.

Ce défenseur de vos principes et de votre

gloire me fait l'effet d'un homme qui s'est enivré avec une bouteille de mauvais vin, — de vin démocratique et social. Toutes les injures qu'il débite en cet état déshonorent votre cause et justifient mon livre.

Je ne lui ferai pas de procès, voilà ma vengeance.



XXIX

Discours du maître. — Qu'en sort-il souvent?... du vent.

Bientôt je reprendrai mon analyse, et j'étudierai vos derniers volumes avec le lecteur.

D'ici là, parlons un peu des équipées oratoires dont vous vous êtes rendu coupable, en présence de cette assemblée d'élite, où siégeaient, avec M. Carjat, soixante autres personnages aussi connus.

Vous avez porté un toast à la presse, « à la presse libre, puissante, glorieuse et féconde [1]. »

(1) Voir pour l'exactitude des citations les journaux qui ont reproduit le discours (du 18 au 22 septembre dernier).

Je demande à vous suivre ici pas à pas, comme je fais ailleurs, afin de démontrer que votre thème est inacceptable et que la broderie en est extravagante.

Il est impossible de trouver un morceau d'éloquence plus prétentieux dans son essor, plus gonflé de phrases insignifiantes, d'expressions creuses, de périodes bouffies. C'est une sorte de ballon, dans le tissu duquel il suffit de donner un coup d'épingle pour le voir s'aplatir et retomber sur le sol comme une loque inerte.

Qu'entendez-vous d'abord par presse libre?

Est-ce à dire que vous autorisez le premier journaliste venu, querelleur, ambitieux ou malhonnête, à propager les instincts de son âme avilie et à imprimer toutes vives les sottises qui germeront dans sa cervelle obtuse?

Vous avez eu, en 1848, un échantillon de cette précieuse liberté de la presse.

Je ne vous conseille pas de renouveler l'expérience. Depuis la tour de Babel, on n'avait

pas vu confusion plus inextricable, chaos plus effrayant et plus hideux.

Qui donc espérez-vous tromper encore, en reproduisant à la face des sociétés modernes une série de déclamations mille fois combattues et mille fois détruites?

Selon vous, « la presse est la *clarté* du monde social, et dans tout ce qui est clarté *il y a quelque chose de la Providence.* »

Distinguons, monsieur.

Je vois pour l'âme humaine deux espèces de clartés. L'une, produite par l'esprit du bien, rayonne sur nos consciences et descend du ciel, où elle a son centre de lumière. L'autre sort des régions sombres, où l'esprit du mal secoue sa torche, allume les incendies, éclaire les massacres et illumine de lueurs sanglantes les peuples qui courent à la destruction et à la mort.

Ne confondez pas, s'il vous plaît, la clarté du ciel avec la clarté de l'enfer.

Les journaux impies, les feuilles démagogiques prennent leurs inspirations en bas, dans

les cavernes ténébreuses où grouillent les passions du matérialisme, où se développent les ambitions impures, où hurlent les inimitiés et les discordes.

Ils s'éclairent au second foyer, au foyer sinistre.

Je vous jure que les plus modérés d'entre eux n'ont rien de commun avec la Providence, et qu'elle refuse absolument pour collaborateurs M. Havin du *Siècle*, M. Nefftzer du *Temps* et de la *Presse* et M. Guéroult de l'*Opinion nationale*.

Votre discours finit comme il commence, par de grandes phrases à effet, qui, dépouillées de leurs paillettes et de leurs oripeaux, ne montrent plus que le squelette de la déraison.

« La pensée, dites-vous, est plus qu'un droit. Qui entrave la pensée attente à l'homme même. »

A ce compte-là, monsieur, les pensées saugrenues, les pensées mauvaises, les pensées subversives de la religion, de la morale et de l'ordre public sont respectables. Tout homme a le droit de mal penser, de penser faussement

et de penser sottement, — ne touchons pas à ce droit! Donnons libre carrière aux fantaisies déréglées, aux rêves monstrueux de certains personnages; laissons-les marcher à la réalisation de leurs systèmes; ne nous avisons pas de leur imposer des entraves lorsqu'ils veulent appliquer leurs théories, — car, « là où la presse libre est interceptée, dites-vous encore, la nutrition du genre humain est interrompue! »

Je vous propose de remplacer *nutrition* par *empoisonnement.* Ce sera plus simple, et vous parlerez du moins en toute franchise.

Ah! perfides apôtres! si, comme je le crains, vous n'êtes pas convaincus, — et, si vous l'êtes, pauvres aveugles! — où allez-vous, et où prétendez-vous conduire les générations vivantes?

« La mission de notre temps, ajoutez-vous, c'est de changer les vieilles assises de la société, de créer l'ordre vrai, et de substituer partout les réalités aux fictions. Dans ce déplacement des bases sociales, qui est le colossal travail de notre siècle, rien ne résiste à la presse

appliquant sa puissance de traction au catholicisme, au militarisme, à l'absolutisme, aux blocs de faits et d'idées les plus réfractaires. »

A la bonne heure!

Ici vous êtes franc, net et catégorique.

C'est le bouleversement universel que vous demandez; c'est la ruine de l'édifice que vous voulez accomplir, de la base au comble; c'est la révolution sociale écrasant tout, détruisant tout, sans savoir ni quand ni comment elle pourra reconstruire; c'est la presse libre et révolutionnaire prenant ses coudées franches, sapant les institutions civiles, foulant aux pieds les croyances religieuses, anéantissant tout pouvoir qui n'est pas le sien.

Vraiment, je suis heureux de vous entendre parler d'une façon si claire.

Suivant toujours votre thèse et gagnant du terrain, puisqu'il n'y avait là personne pour vous contredire, vous avez l'aplomb d'affirmer que les problèmes sociaux les plus ardus auront, grâce à cette excellente presse, leur

solution immédiate, à dater du jour où elle pourra librement exercer sa *puissance de traction*.

Il n'y aura plus, dites-vous, de paupérisme. On saura doubler et répartir la richesse. « Crédit, travail, salaire, extinction du prolétariat, fin de la misère et de la prostitution, droit de la femme, droit de l'enfant, droit de l'âme, liberté religieuse, » la presse libre donnera tout.

Mais, phraseur audacieux, où est la sanction de vos promesses? De quelles preuves appuyez-vous ces folles assertions?

Un seul pays en ce monde peut se flatter d'avoir une presse entièrement libre.

C'est l'Angleterre.

Or, le paupérisme y atteint les proportions effroyables d'une gangrène sociale, et la richesse publique y est accaparée par trois cents familles nobles, oligarchie égoïste qui pousse l'avidité jusqu'au crime. La femme y descend à l'état de femelle. On y vend les enfants au

marché, ou on les tue, parce qu'il est impossible aux familles de les nourrir. L'intolérance religieuse y est voisine du fanatisme, et deux cent mille prostituées courent les rues de Londres.

Répondez à cela, si vous pouvez, orateur de mensonge !

Mensonge est le mot, je le maintiens.

Car, en présence d'une multitude de Belges et de quelques Français, que je ne dois pas laisser dans l'erreur, vous avez osé dire qu'un pape, notre contemporain, a qualifié ainsi la presse dans une encyclique : GULA IGNEA, CALIGO, IMPETUS IMMANIS CUM STREPITU HORRENDO, *gueule de feu, fumée, rapidité prodigieuse, bruit formidable.*

Eh bien, il n'y a pas un mot de cela dans l'encyclique de Grégoire XVI. Vous fabriquez la citation, vous descendez jusqu'à l'imposture.

Il est vrai que ce faux historique vous a permis de débiter les phrases ronflantes qui vont suivre. Vous vous écriez, dans un mouvement

oratoire, que les Belges ont trouvé superbe, et qui n'est que burlesque :

« Le portrait est ressemblant! Oui, c'est la locomotive qui passe! c'est la presse, c'est l'immense et sainte locomotive du progrès! Où emporte-t-il les peuples, ce puissant remorqueur? Le tunnel est long, obscur et terrible. Car on peut dire que l'humanité est encore sous terre, tant les superstitions, les préjugés et les tyrannies font une voûte épaisse, tant elle a de ténèbres au-dessus d'elle. Mais là-bas, devant nous, un point lumineux apparaît. Il grandit, il grandit à chaque instant : c'est l'avenir, c'est la réalisation, c'est la fin des misères, c'est l'aube des joies, c'est Chanaan! c'est la terre future où l'on n'aura plus autour de soi que des frères et au-dessus de soi que le ciel. Courage à la locomotive sacrée! courage à la pensée! courage à la science! courage à la philosophie! courage à la presse! courage à vous tous, esprits! L'heure approche où l'humanité, délivrée enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éper-

due, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement! »

Est-ce magnifique? est-ce assez plein de poésie, d'espérance et d'enflure?

Vite, le coup d'épingle, et le ballon crève.

XXX

Toujours le chaud et le froid, — toujours le pour et le contre.

Ainsi, monsieur, vous promettez à l'humanité la réalisation la plus absolue du bonheur, quand vous savez, quand vous écrivez que ce bonheur est impossible.

Il faut ici vous combattre de nouveau avec vos propres paroles.

C'est le moyen tout à la fois le plus sûr et le plus loyal de faire justice de votre phraséologie coupable. Bien évidemment vous oubliez le len-

demain ce que vous avez imprimé la veille.

J'ouvre un de vos volumes et j'y trouve le passage suivant :

« Regardez la vie de près. Elle est ainsi faite *qu'on y sent partout la punition*. Êtes-vous ce qu'on appelle un heureux ? Eh bien, vous êtes triste tous les jours. Chaque jour a son grand chagrin ou son petit souci. Hier, vous trembliez pour une santé qui vous est chère, aujourd'hui, vous craignez pour la vôtre. Demain, ce sera une inquiétude d'argent, après-demain, la diatribe d'un calomniateur, l'autre après-demain le malheur d'un ami. Puis le temps qu'il fait, puis quelque chose de cassé ou de perdu, puis un plaisir que la conscience et la *colonne vertébrale* vous reprochent. Une autre fois, la marche des affaires publiques. Sans compter les peines de cœur. Et ainsi de suite. Un nuage se dissipe, un autre se reforme. A peine un jour sur cent de pleine joie et de plein soleil. Les esprits réfléchis usent peu de cette locution : les heureux et les malheureux. Dans ce monde,

vestibule d'un autre évidemment, il n'y a pas d'heureux (1). »

Et c'est vous, c'est bien vous qui parlez de la sorte!

L'orthodoxie catholique la plus scrupuleuse ne trouverait rien à reprendre à cette page. Vous avouez que toutes les souffrances d'ici-bas sont un *châtiment*, et votre observation naïve sur la *colonne vertébrale* est la preuve la plus évidente que l'homme, avec ses passions, empêchera toujours lui-même le développement de sa félicité sur la terre.

Donc, il doit recourir à la résignation, il doit se réfugier dans l'espérance, il doit tourner les yeux vers cet autre monde, dont celui-ci *n'est que le vestibule*, vers le ciel où il trouvera le bonheur, qui perpétuellement lui échappe en cette vie.

Impossible de donner un résumé plus clair et plus convenable des doctrines catholiques.

(1) *Les Misérables*, tome XII, page 15. — L'édition étrangère a dix-sept volumes.

Alors, que signifie le discours de Bruxelles?

Pourquoi cette contradiction permanente avec vous-même?

Quel est ce Janus littéraire, ce talent à deux visages qui sourit à droite et fait la grimace à gauche, qui a deux bouches à sa disposition, l'une pour la vérité, l'autre pour le mensonge?

Et vous ne voulez pas qu'on s'indigne!

Et vous avez des séides grotesques, des *bravi* de la plume, qui prétendent imposer silence à la critique; des polissons de lettres, des goujats du journalisme qui ramassent à pleines mains dans le ruisseau la boue et l'injure pour la jeter aux écrivains honnêtes et les empêcher de démolir votre œuvre d'iniquité?

Vous jouez-là, monsieur, un jeu plein de périls, — je ne dis pas pour le présent, puisque vous vous tenez à l'écart, — mais pour l'avenir qui ne vous pardonnera jamais vos tours de force révolutionnaires.

J'ai dit qu'il y avait en vous deux hommes, l'un qui a le sentiment du vrai et du juste assez

développé pour ne pas mentir à sa conscience dans les heures calmes, et l'autre qui, dans les heures passionnées, piétine à plaisir sur ses propres convictions et en fait litière, dans l'unique but de servir sa rancune, de pousser au désordre et de venir en aide aux démagogues.

C'est uniquement pour leur plaire, pour les exciter, pour souffler le feu que vous avez prononcé le discours de Bruxelles.

Il n'y a pas une passion violente, pas une mine de discorde sous lesquelles vous n'ayez essayé de glisser la mèche.

Ainsi, Rome et le pape sont en péril : vous avez trouvé généreux, vous avez trouvé noble, vous avez trouvé grand d'applaudir le corsaire qui voulait jeter le grappin sur la ville éternelle.

XXXI

La question romaine au point de vue des misérables.

A l'heure même où j'écris ces lignes, deux cent trente millions de catholiques, disséminés sur toute la surface de l'univers connu, ont les yeux tournés du côté de Rome. Ils se demandent avec inquiétude si la plus grande iniquité des temps modernes s'accomplira, c'est-à-dire si le père des chrétiens, un vieillard vénérable, un pontife sacré, sera victime des efforts ignobles et monstrueux dirigés contre son trône temporel.

Qui attaque le pape? C'est la révolution.

La révolution combinée avec les vues ambi-

tieuses d'une puissance récemment agrandie, et qui veut s'agrandir encore au mépris de toute justice, de toute convenance et de toute pudeur.

Qui prêche la croisade contre Rome? C'est Mazzini et sa horde impure.

Ce sont les démagogues, ivres de rage et d'impiété.

C'est l'Angleterre, centre de toutes les perfidies, de toutes les trahisons, de tous les parjures; l'Angleterre, cette fausse alliée de la France, aussi jalouse qu'inique, éternellement occupée à nous nuire, à nous créer des entraves, à nous prendre dans ce réseau diplomatique odieux, qu'elle file au milieu de ses brouillards, comme une araignée gigantesque.

On s'attendait, monsieur, à vous voir saisir avec empressement l'occasion d'encourager cette œuvre de haine et de rapine.

Vous trouvez que les corsaires n'ont pas assez d'audace.

« L'indécision du mouvement, dites-vous,

dénonce le vide du cerveau. Vouloir et ne vouloir pas, quoi de plus misérable! Quant à moi, je n'admets pas plus la politique sans tête que l'Italie sans Rome. Et puisque j'ai prononcé ce mot, Rome, souffrez que je m'interrompe, et que ma pensée aille à ce vaillant qui est là-bas sur un lit de douleur. *La* GLOIRE *et le* DROIT *sont avec lui.* Ce qui confond, ce qui accable, c'est qu'il ait pu se trouver des hommes pour lever l'épée contre cette VERTU. Ces hommes se disent les hommes de l'Italie. Ils crient qu'elle est victorieuse, et ils ne s'aperçoivent pas *qu'elle est décapitée.* Ah! c'est là une sombre aventure, et l'histoire reculera indignée devant cette hideuse victoire qui consiste à *tuer Garibaldi* afin de *ne pas avoir Rome!* »

Il est très-regrettable, monsieur, que vous n'ayez pas débité à Londres ce magnifique morceau d'éloquence, au lieu de le débiter à Bruxelles.

Que de hourras frénétiques vous eussiez excités!

Les Belges vous ont applaudi sans doute; mais les Anglais vous auraient décerné les honneurs du triomphe, et leur enthousiasme se fût élevé à coup sûr jusqu'au vertige.

Pour nous, Français, qui, dans la discussion de la question romaine, sommes plus calmes, plus logiques, et, disons-le, plus honnêtes, — je ne parle ni de vos démagogues, ni des journalistes achetés de longue date par M. de Cavour, et devenus les mercenaires du Piémont (¹), — votre discours nous indigne et nous blesse jusqu'au fond de l'âme.

La gloire, la vertu, le droit de Garibaldi!

Pouvez-vous abuser à ce point du langage et méconnaître aussi complétement le sens et la valeur des mots?

Où sont les batailles gagnées par cet homme? Où est son Marengo? Où est son Wagram? Où est son Austerlitz? Allez-vous comparer à Alexandre, à César et à Napoléon ce sergent

(¹) Il y aura là-dessus des pages curieuses à écrire, lorsque l'heure des révélations sonnera.

moustachu et mal peigné, ce chef de *condottieri* poussé par la révolution, qui seule lui a prêté sa force?

Le jour où elle n'a pu lui donner l'élan nécessaire, il est tombé platement, honteusement, comme le premier aventurier venu.

Quelles ont été ses victoires en Sicile?

N'aurait-il pas succombé à Naples, sans l'intervention de Cialdini?

D'honneur, il y a de quoi pouffer de rire, lorsqu'on voit les efforts que vous faites pour transformer en colosse de gloire un homme courageux sans doute, mais absolument dénué de génie militaire, et que le dernier fantassin de nos armées égale en valeur comme en intelligence.

Croyez-moi, laissez à MM. les Anglais le soin de glorifier Garibaldi, et rougissez de vous associer à leur méchant vouloir, à leurs indignes manœuvres.

Quant à la vertu du sabreur de Caprera, elle consiste dans un entêtement absurde, dans une

désobéissance formelle à toute espèce d'autorité, dans une colère brutale et voisine de la folie contre ceux qui s'opposent à ses tentatives.

A-t-il assez prodigué d'injures à la France et à son gouvernement?

Si vous admirez ce genre de vertu, c'est que vous lui trouvez une analogie touchante avec votre manière d'être vertueux.

Placez-vous à côté de Garibaldi sur le même piédestal, et passons à la question de droit.

Il faut s'appeler Victor Hugo et donner la main à tous les fauteurs de désordre, à tous les partisans de la révolte et de l'anarchie pour oser soutenir que ces aimables et consciencieux Piémontais ont le droit de s'emparer de la ville de Rome.

Je ne me charge pas ici de vous répondre moi-même, et je cède la parole à des écrivains, dont le nom, comme l'autorité, vous écrase.

XXXII

Quelques opinions plus sages et plus décentes sur le pouvoir temporel.

Écoutez d'abord un publiciste israélite, un membre du consistoire de Paris, M. Cohen, que vous n'accuserez pas, j'espère, de fanatisme catholique.

« Le gouvernement du pape, dit-il, est un gouvernement régulièrement établi, reconnu par l'Europe, envoyant aux diverses puissances ses ambassadeurs, ayant avec tous les Etats des rapports diplomatiques. Je me demande de quel droit on somme ce gouvernement de se dépouiller de ce qui lui reste encore d'un

territoire, qui a été envahi au mépris de toutes les règles de la morale et de la loyauté.

» Je vois bien l'intérêt du Piémont à soumettre toute l'Italie au sceptre de la maison de Savoie; je vois bien l'intérêt de la révolution, je vois celui de l'Angleterre à chasser le pape de Rome; mais il ne m'est pas permis, dans la droiture de ma conscience, de rechercher en vertu de quel droit agissent le Piémont, l'Angleterre et la démagogie coalisés.

» On me répond que c'est au nom du droit des nationalités.

» Je ne sache pas que ce néologisme politique soit entré dans le code des peuples modernes, et je n'y trouve nulle part autorisée *l'expropriation pour cause de nationalité*. Le pape est maître chez lui. On peut critiquer sa politique et ses actes; mais lui enlever ses États parce qu'il ne sait pas les gouverner » (disent les démagogues et cet illustre M. About), « c'est affaire entre lui et son peuple. Nul en

Italie, pas plus qu'ailleurs, ne peut légitimement revendiquer Rome comme appartenant à l'unité italienne, et réaliser à l'égard du souverain pontife la fameuse théorie proudhonienne : « La propriété c'est le vol. »

» Le jour où cette dernière violation du droit de souveraineté par la révolution serait consommée, il n'y aurait plus rien de sacré ni de stable dans le monde entier, et tous les territoires, et tous les empires, et toutes les propriétés seraient le prix de la force et de l'audace.

» Ici se place une situation extrêmement grave, qui touche aux plus délicates questions de la conscience, et que je n'hésite pas à préciser.

» Des milliers de mes concitoyens catholiques s'alarment et s'effrayent à la pensée que le chef de l'Eglise pourrait être contraint d'abandonner la ville éternelle et d'errer, au milieu de la société moderne, un bâton de pèlerin à la main. Plus compétents que moi et que les

révolutionnaires qui les combattent, ils affirment que l'indépendance du saint-siége est indispensable à la liberté de conscience du monde catholique. Et ils ont évidemment raison. Car, il ne faut pas s'y tromper, derrière la lutte politique et soi-disant italienne dont Rome est le théâtre, il y a, pour la révolution à la fois religieuse et sociale, qui a commencé à Luther, et dont 93 a été la terrible expression, un ardent désir d'en finir avec le catholicisme.

» Oui, c'est bien l'existence de la religion catholique et peut-être du christianisme qui est en péril dans la crise italienne, et je conçois l'émotion de tous les catholiques sincères devant ces terribles éventualités.

» Eh bien, que la révolution triomphe, et il n'y a plus de sûreté pour aucune religion, pour aucun culte. Après avoir vaincu le catholicisme, on attaquera le judaïsme. Le protestantisme lui-même sera renversé, et la *déesse Raison*, de par le socialisme moderne, s'imposera de

nouveau à tous les hommes, sous peine de mort.

» Pense-t-on que cette grande chose qui se nomme la papauté, cette vaste organisation religieuse, morale et politique, qui se nomme le catholicisme, puisse tomber sans qu'il se fasse un trouble immense dans le monde? Si ce jour arrive, il marquera une ère d'effroyables désordres moraux et sociaux. Les passions religieuses s'exalteront; des luttes sanglantes éclateront sur tous les points du globe, et qui sait si les cultes dissidents ne seront pas les premiers victimes?

» Je ne veux pas de démagogie religieuse, pas plus que de démagogie sociale; je crois au progrès divin des civilisations, des idées et des institutions morales; je crois au lent et successif développement des principes de liberté, d'égalité, de fraternité, de tolérance universelle; je ne crois pas au succès des œuvres de violence, d'anarchie et de sang [1]. »

[1] Extrait du journal la *France* (30 septembre 1862).

Trouvez-vous, monsieur, que cette argumentation vaille la vôtre?

Si vous n'êtes pas encore assez convaincu de la fausseté de votre manière de voir, prêtez l'oreille aux paroles suivantes, prononcées, le 20 avril dernier, par M. Guizot, présidant la séance d'une assemblée de protestants.

« Une perturbation déplorable atteint et afflige une portion considérable de la grande et générale Eglise chrétienne. Je dis une perturbation déplorable, et c'est mon propre sentiment que j'exprime et que j'ai à cœur d'exprimer. Quelles que soient entre nous les dissidences, les séparations même, nous sommes tous chrétiens et frères de tous les chrétiens. La sécurité, la dignité, la liberté de toutes les Eglises chrétiennes importent au christianisme tout entier. C'est le christianisme tout entier qui a à souffrir quand les grandes Eglises chrétiennes souffrent; c'est à l'édifice chrétien tout entier que s'adressent les coups qui frappent de nos jours telles ou telles grandes con-

structions qui le composent. Dans de telles épreuves, nous devons à toute la grande Eglise chrétienne notre sympathie. »

Et plus tard, donnant dans un livre ([1]) une explication plus large de sa pensée, M. Guizot ajoute :

« Pendant que le catholicisme est menacé dans son établissement extérieur, le christianisme tout entier est en butte, dans sa base et son essence, à des attaques encore plus graves et à des périls plus profonds. Le matérialisme, le panthéisme, le rationalisme et la critique historique portent, chacun avec ses armes propres, au christianisme dogmatique des coups divers, mais simultanés et continus. Le surnaturel, c'est-à-dire la substance même du christianisme, est universellement nié. Il y a comme *deux dieux* en présence. On veut que nous délaissions le Dieu de la Bible, et on nous demande d'accepter pour toute religion un Dieu abstrait, qui est

([1]) *L'Église et la société chrétienne*, 1 volume in-8, chez Michel Lévy.

aussi une idole d'invention humaine, car il n'est autre chose que l'homme et le monde confondus et érigés en Dieu par une science qui se croit profonde et qui voudrait bien n'être pas impie. A la place du christianisme, de son histoire et de ses dogmes, ces grandes solutions de notre destinée et ces sublimes espérances de notre nature, on nous propose le panthéisme, le scepticisme et les embarras de l'érudition.

» En présence de ces difficultés et de ces périls, tous les chrétiens ont évidemment un grand intérêt et un grand devoir commun : c'est leur foi et leur patrie religieuse commune qu'il s'agit de défendre. »

Vous entendez, monsieur? Mais ce n'est pas tout.

Après ces deux écrivains qui, par leur puissance de logique et le sérieux de leur caractère, vous dépassent de cent coudées, voici un philosophe célèbre, un de vos collègues de l'Académie, M. Cousin, qui, au milieu des graves dé-

bats qui s'élèvent, juge à propos de faire une profession de foi publique et de jeter son opinion dans la balance.

Dernièrement, à la fin d'une réunion de l'Institut, il aborde l'évêque d'Orléans, et lui dit, devant cinq ou six de leurs confrères, sur les marches mêmes du grand escalier du palais Mazarin :

« — Monseigneur, la philosophie matérialiste et athée peut être indifférente ; elle doit même applaudir à la diminution et à la dégradation de la papauté, car la papauté ne lui est pas nécessaire pour apprendre aux hommes que l'âme est un résultat du corps et qu'il n'y a point d'autre Dieu que le monde. Mais la philosophie spiritualiste envisage d'un œil bien différent ce qui se passe. Si elle n'est point aveuglée par le plus sot orgueil, elle doit savoir qu'en dehors de l'école, dans le genre humain, le spiritualisme est comme représenté par le christianisme, que le christianisme lui-même est excellemment représenté par l'Eglise

catholique, et qu'ainsi le Saint-Père est le représentant de tout l'ordre intellectuel et moral.

» Je tiens cette suite de propositions comme inattaquable, et je me chargerais de les établir victorieusement contre qui que ce fût, pourvu que l'adversaire admît Dieu, c'est-à-dire un Dieu véritable, doué d'intelligence, de liberté et d'amour.

» Voilà pourquoi, monseigneur, si vous voulez bien me passer une expression un peu familière, j'ai besoin pour le genre humain d'une papauté assez forte pour être indépendante et pour exercer efficacement son saint ministère. Je la veux forte, dut quelquefois en souffrir votre très-humble serviteur et confrère. Oui, que Rome mette à l'index mon livre du *Vrai, du beau et du bien*, il n'importe; moi, je lui demeure fidèle, et je la défends à ma manière au nom même de la philosophie. Que serait-ce si je vous parlais comme libéral, tel que je l'ai toujours été à la face de mon pays? Et que serait-ce encore si je vous parlais comme un vieil

et fidèle ami de l'Italie? Mais je ne veux pas vous retenir sur cet escalier; je vous prie seulement, si vous écrivez à Rome, de me mettre aux pieds du Saint-Père, et de lui dire que, malgré mon indignité, je prends la liberté, dans cette déplorable circonstance, de me ranger parmi ses plus déclarés défenseurs (1). »

Notez, monsieur, que je ne puise, pour vous confondre, dans aucune des réfutations qui émanent en ligne directe de l'élément catholique.

Ce sont des hommes que la papauté même était en droit de considérer comme ses ennemis, qui prennent en main sa cause et défendent le pouvoir temporel contre l'immoralité de vos attaques.

L'Italie, dites-vous, est *décapitée*.

C'est fâcheux.

Elle continuera de rester une nation sans tête, ou elle prendra Turin pour capitale.

(1) *La souveraineté pontificale*, par monseigneur Dupanloup, page 154.

Quant à Garibaldi, si on l'avait effectivement *tué*, comme vous dites, *pour ne pas avoir Rome*, les honnêtes gens ne le plaindraient pas, je vous le jure, plus qu'on ne doit plaindre un bandit de grand chemin, recevant un coup de feu au moment où il s'apprête à dévaliser le voyageur.

XXXIII

Suite de l'analyse. — Le gamin de Paris.

Voilà donc toutes ces pompeuses divagations de Bruxelles réduites à un peu de fumée, que le moindre souffle de la logique et de la raison disperse.

Revenons au livre des *Misérables*.

Les deux premières parties de l'ouvrage sont consacrées, comme on a pu le voir, à de longues diatribes contre la société, sur le compte de laquelle vous daignez mettre toutes les misères d'ici-bas, toutes les souffrances, toutes les dépravations, tous les malheurs, tous les crimes.

Et, comme vous tenez à ce qu'elle ne se relève pas de l'accusation, vous encombrez de pièces mensongères le dossier du procès; vous inventez des crimes, des malheurs, des dépravations, des souffrances et des misères de fantaisie, pour qu'elle soit irrévocablement condamnée et qu'on la remplace par une société modèle, une société de votre choix, — la République.

C'est bien là, n'est-il pas vrai, le plan de votre livre?

En conséquence, les trois parties qui restent vont s'occuper de la glorification des principes révolutionnaires.

Vous commencez par flatter le peuple, c'est l'usage, et cela rentre en plein dans votre tactique.

Brave peuple!

Excellent peuple!

Accepte nos louanges, hume notre encens, prête-nous ton bras pour démolir!

Du premier coup vous tombez en extase devant le gamin de Paris, parce qu'il est le noyau de l'émeute et le germe des révolutions.

« Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, court, guette, quête, perd le temps, culotte des pipes, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, tutoie des filles, parle argot, chante des chansons obscènes, *et n'a rien de mauvais dans le cœur* (1). »

Vraiment ? C'est un joli phénomène.

Si un illustre écrivain comme vous, un homme d'une valeur morale incontestable, n'affirmait pas que l'innocence est logée là, jamais on ne s'aviserait d'aller l'y chercher.

« Cet être braille, gouaille, bataille, a des chiffons comme un bambin et des guenilles comme un philosophe, pêche dans l'égout, extrait la gaîté de l'immondice, fouaille de sa verve les carrefours, ricane et mord, siffle et chante, acclame et engueule, tempère *Alleluia* par *Matanturlurette*, psalmodie tous les rythmes, depuis le *De profundis* jusqu'à la *Chie-en-*

(1) Tome VII, page 82.

lit, trouve sans chercher, sait ce qu'il ignore, est lyrique jusqu'à l'ordure, s'accroupissait sur l'Olympe, se vautre dans le fumier et en sort couvert d'étoiles (1). »

Depuis le mot de Cambronne, vous n'avez rien écrit de plus propre et de plus odorant, monsieur.

Les étoiles surtout resplendissent et rayonnent très-agréablement sur cet amas de fange.

Je ne parle pas de votre irrévérence religieuse. Vous êtes coutumier du fait. Ce que vous admirez le plus dans votre héros de l'égout et du fumier, c'est qu'il « chansonne les superstitions et blague les mystères. » Vous l'approuvez sur tous les points, lorsque, « passant rue de l'Université, il s'arrête en face du numéro 69 et fait un pied de nez à la porte cochère. — Pourquoi fais-tu cela à cette porte? lui demande un passant. L'enfant répond : — Il y a là un curé! »

Puis vous ajoutez, comme explication néces-

(1) Tome VII, page 86.

faire au lecteur : « C'est là, en effet, que demeure le nonce du pape. »

M. de Voltaire n'a jamais eu d'impiétés plus exquises, plus délicates et plus fines.

En voici une tout à fait étincelante :

« Un condamné à mort, dans la charrette, écoute son confesseur. L'enfant s'écrie : — Il parle à son calotin. Oh ! le capon (¹) ! »

J'avoue qu'il est impossible de pousser plus loin l'esprit et le blasphème.

Le passage suivant continue de montrer au public votre impiété gracieuse et la décence parfaite de votre plume.

« Championnet, qui brutalisait les miracles, était sorti du pavé de Paris. Il avait, tout petit, *inondé les portiques* de Saint-Jean-de-Beauvais et de Saint-Etienne-du-Mont (deux églises chrétiennes) ; il avait assez tutoyé la châsse de Sainte-Geneviève pour donner des ordres à la fiole de saint Janvier (²) »

(¹) Tome VII, pages 86, 96 et 99.
(²) Tome VII, page 101.

Voulez-vous, monsieur, que je vous dise mon opinion franche et claire?

Bien évidemment le parquet de Paris n'a pas lu votre œuvre, car il y a des lois qui imposent aux citoyens le respect pour la religion de l'Etat, et il est impossible d'ouvrir un de vos volumes sans y trouver un outrage, une injure, une marque de mépris pour cette religion, placée sous la sauvegarde de la justice.

XXXIV

Gavroche. — Marius et son grand-père.

Il y a douze chapitres sur le *Gamin de Paris*, douze chapitres, ni plus ni moins, qui semblent avoir été rédigés à Bicêtre.

Je laisse de côté les tirades démagogiques auxquelles vous vous livrez dans cette introduction, aussi longue et aussi fastidieuse qu'elle est révoltante.

Nous retrouverons cela plus tard, en temps et lieu.

Ces douze chapitres sont écrits pour mettre en scène le petit Gavroche, garçon malingre, issu

des Thénardier, vos ignobles coquins de la gargote de Montfermeil. Cet enfant pris en grippe par l'ogresse, sa mère, est abandonné dans les rues de la capitale.

Les Thénardier ont fait banqueroute.

Vous les ramenez à Paris pour les besoins de votre drame.

Et, à propos de drame, permettez-moi de regretter, monsieur, la rigueur du ministère, qui n'a pas autorisé le théâtre de l'Ambigu-Comique à jouer la pièce tirée de vos volumes. Le peuple de Paris y perd de précieux enseignements et des leçons de morale pratique bien utiles.

Deux autres personnages entrent en scène avec le petit Gavroche. C'est Marius et son grand-père, M. Gillenormand.

Marius est une espèce de niais sérieux, pour lequel vous tenez en réserve le cœur de Cosette. La jeune fille est sortie du couvent des Bernardines, où elle a fait son éducation, et habite rue de l'Ouest, avec Jean Valjean.

Elle le croit son père. Celui-ci ne juge pas à propos de la détromper.

Le vieux Gillenormand est un type de l'ancien régime, que vous essayez de rendre ridicule, parce qu'il exècre les républicains et qu'il professe pour les traîneurs de sabre une estime médiocre. Ce bonhomme, après avoir marié à contre-cœur une de ses filles au colonel baron de Pontmercy, — le même qui, blessé sur le champ de bataille de Waterloo, a cru que Thénardier lui sauvait la vie, parce que le misérable fouillait dans ses poches, — M. Gillenormand, dis-je, eut le tort grave de séparer Marius, son petit-fils, du baron, son père.

— Ou vous allez me laisser cet enfant, ou je le déshérite, avait-il dit.

Le vieux soldat de l'empereur se sacrifia par excès de tendresse paternelle. Il ne vit plus Marius et mourut dans l'isolement.

Tout cela marcherait assez bien, sans une de ces perpétuelles invraisemblances qui vous

échappent au milieu de vos préoccupations démocratiques et sociales. Il est impossible de ne pas conclure que vous écrivez au hasard, sans relire jamais la page écrite, pour voir si elle n'est pas en contradiction flagrante avec la page qui précède.

« M. Gillenormand, dites-vous, avait des théories. En voici une. Quand un homme a une femme laide, revêche, légitime, pleine de droits, juchée sur le code et jalouse au besoin, il n'a qu'une façon de s'en tirer et d'avoir la paix : c'est de laisser à sa femme les cordons de la bourse. Cette abdication le fait libre. La femme s'occupe alors et se passionne au maniement des espèces. Pendant que son mari la délaisse, elle a la satisfaction de ruiner son mari. Cette théorie, M. Gillenormand se l'était appliquée, et elle était devenue son histoire. Sa femme avait administré la fortune de telle façon, qu'il restait à M. Gillenormand, quand un beau jour il se trouva veuf, juste de quoi vivre en plaçant presque tout en viager, une quinzaine de mille

livres de rente, dont les trois quarts devaient s'éteindre avec lui ([1]). »

Donc, le colonel est un franc maladroit d'avoir empoisonné son existence par une séparation cruelle, pour laisser à son fils l'héritage d'un aïeul ruiné.

Cela montre, une fois de plus, que la tâche importante pour vous était de broder mille et une divagations politiques sur un canevas quelconque, un canevas sans régularité, sans dessin, dont les incorrections font rire le premier écolier venu.

Enfin, n'importe.

Marius qui, du vivant de son père, ne s'est pas du tout occupé de lui, s'en occupe démesurément après sa mort. Il compulse le *Moniteur*, y trouve le récit des batailles où s'est illustré le colonel, devient enragé bonapartiste, entre en lutte avec M. Gillenormand, et pousse l'enthousiasme de ses opinions antiroyalistes

([1]) Tome VII, pages 125 et 126.

jusqu'à crier un jour en présence du vieillard :

« — A bas les Bourbons et ce gros COCHON de Louis XVIII (1) ! »

Voilà qui est d'un goût adorable.

Quelques lecteurs trop susceptibles trouveront le mot peu respectueux dans la bouche du poète qui a chanté les fleurs de lis et le drapeau blanc sur les rhythmes les plus sonores ; mais ils ne savent pas que, depuis, vous avez fait la gageure de couvrir de la pourpre de votre style tout ce qu'il y a dans le vocabulaire d'expressions immondes.

C'est une réhabilitation comme une autre. Vous réhabilitez bien la république.

Alors, je ne vois pas qui vous empêcherait de parler sa langue.

(1) Tome VIII, page 44.

XXXV

Où le vieux Gillenormand raisonne avec assez de justesse.

Après avoir quitté la maison de son aïeul, au grand scandale du bonhomme qui l'adorait tout en le rudoyant, Marius alla s'installer au quartier Latin, bien décidé à faire son droit avec les ressources qu'il pourrait se créer lui-même, et refusant la pension que le vieillard voulait lui servir.

Il tomba dans une espèce de nid démocratique, dans une succursale de société secrète,

où ses idées bonapartistes se modifièrent et prirent la teinte de celles de l'endroit.

Une dizaine d'étudiants conspirateurs devinrent ses amis.

Cette bande tumultueuse de jeunes fous, que vous faites raisonner et déraisonner, nous donne la mesure de la sagesse de vos opinions et de la pureté de vos sentiments.

Vous mettez dans la bouche de ces républicains imberbes, — modèles précieux d'irréligion et de sottise à offrir aux élèves actuels de nos écoles, — toutes les phrases saugrenues, toutes les boutades impies dont j'ai donné précédemment le spécimen.

Ils outragent la religion du Christ; mais, en revanche, ils ne seraient pas éloignés de proposer au dix-neuvième siècle un retour aux idées païennes.

« — N'insultons pas les dieux ! » — s'écrie l'un de ces blasphémateurs précoces, qui, fort heureusement pour la France, n'ont existé hier et n'existent aujourd'hui que dans votre imagina-

tion déréglée et coupable, — « les dieux ne s'en sont peut-être pas allés. Dans la nature on retrouve tous les grands vieux mythes païens. Telle montagne à profil de citadelle, comme le Vignemale, par exemple, est encore pour moi la coiffure de Cybèle. Il ne m'est pas prouvé que Pan ne vienne pas la nuit souffler dans le tronc creux des saules en bouchant tour à tour les trous avec ses doigts, et j'ai toujours cru qu'Io était pour quelque chose dans la cascade de Pissevache (1). »

Est-ce assez pur? est-ce assez joli?

Ces honnêtes, ces aimables, ces judicieux républicains, dont la plupart ne sont pas majeurs, tiennent en plein café des discours du genre de celui-ci :

« — J'ai soif! Je désire oublier la vie. La vie est une invention hideuse de je ne sais qui. Cela ne dure rien et cela ne vaut rien. On se casse le cou à vivre. Le bonheur est un vieux

(1) Tome VIII, page 88.

châssis peint d'un seul côté. Quant à la valeur intrinsèque des gens, elle n'est guère plus respectable. Écoutez le panégyrique que le voisin fait du voisin. Blanc sur blanc est féroce. Si le lis parlait, comme il arrangerait la colombe! Une bigote qui jase d'une dévote est plus venimeuse que l'aspic et le bangare bleu. Il y a juste autant de vices dans la vertu qu'il y a de trous au manteau de Diogène. Qui admirez-vous, le tué ou le tueur, César ou Brutus? Généralement on est pour le tueur. Vive Brutus? Il a tué. C'est ça qui est la vertu. Le Brutus qui tua César était amoureux d'une statue de petit garçon. Que voulez-vous que je vous dise? L'homme est mauvais, l'homme est difforme; le papillon est réussi, l'homme est raté. Dieu a manqué cet animal-là. Une foule est un choix de laideurs. Le premier venu est un misérable. Femme rime à infâme. J'ai le spleen compliqué de la mélancolie, avec la nostalgie, plus l'hypocondrie, et je bisque, et je rage, et je bâille, et je m'ennuie, et je m'as-

somme, et je m'embête! Que Dieu aille au diable (¹)! »

Voilà, monsieur, les pages que vous écrivez en plein christianisme et en pleine civilisation française.

Et vous vous présentez à la société comme un écrivain qui veut corriger et instruire?

Avant d'arrêter son choix sur vous, on ira bien certainement chercher des professeurs aux Petites-Maisons.

Marius, un soir, se promène dans Paris avec deux de ses nouveaux camarades.

Ils sont dans le quartier des Halles.

« — Voici, dit l'un, la rue Platrière, nommée aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau, à cause d'un ménage singulier qui l'habitait il y a une soixantaine d'années. C'étaient Jean-Jacques et Thérèse. De temps en temps il naissait là de petits êtres. Thérèse les enfantait, Jean-Jacques les *enfantrouvait*.

(¹) Tome VIII, pages 79, 80, 81 et 85.

» — Silence ! repartit l'autre, silence devant Jean-Jacques ! Cet homme, je l'admire. Il a RENIÉ SES ENFANTS, soit ; mais il a ADOPTÉ LE PEUPLE (1) ! »

Avouez, monsieur, que si le succès de votre livre devait s'expliquer autrement que par la curiosité, le caprice, ou l'instinct maladroit d'opposition trop fréquent chez les classes bourgeoises, il faudrait désespérer du jugement public et de l'esprit national.

Tous les mots ignobles déjà cités : « Le crucifix est une potence qui a eu du succès, » — « Fille de *cinq louis*, tire-moi mes bottes, » etc., sont empruntés à vos jeunes démagogues. Ils chantent : *J'aimons les filles, et j'aimons le bon vin,* « portent des gilets téméraires, n'aiment rien tant qu'une querelle, si ce n'est une émeute, et rien tant qu'une émeute, si ce n'est une révolution ; toujours prêts à casser un carreau, à dépaver une rue, à démolir un gouvernement. »

(1) Tome VII, page 78.

Ils brûlent un exemplaire de la charte Touquet, publiée sous Louis XVIII, et s'écrient : « — *La charte métamorphosée en flamme!* Ils appellent Napoléon *Buonaparte*, et divaguent sur la Pologne. Ils savent que « les cabarets des chiffonniers se nomment *bibines*, et que les plus célèbres sont la *Casserole* et l'*Abattoir*. » Ils hantent les « guinguettes, les goguettes, les bouchons, les caboulots, les bouibouis, les mastroquets, les bastringues, les manezingues, et il leur faut des tapis de Perse à y rouler Cléopâtre nue (¹). »

Un matin, M. Gillenormand lisait la *Quotidienne*.

Il vit que les élèves des écoles de droit et de médecine devaient se réunir, le lendemain à midi, sur la place du Panthéon, afin d'y délibérer au sujet d'une question relative à l'artillerie de la garde nationale, et de sommer le ministre de la guerre de respecter les canons parqués dans la cour du Louvre.

(¹) Tome VIII, pages 61, 67, 84 et 90.

Ce fait-Paris excita la bile du vieux royaliste.

Il s'écria :

« — Tas de morveux ! ça se convoque sur la place du Panthéon ! Vertu de ma vie ! des galopins qui étaient hièr en nourrice ! Si on leur pressait le nez il en sortirait du lait ! »

Puis, songeant que Marius se trouverait là comme les autres, il ajouta dans un redoublement de colère :

« — Quand on pense que ce drôle a eu la scélératesse de se faire carbonaro ! Pourquoi as-tu quitté ma maison ? Pour t'aller faire républicain ?... Pssssit ! D'abord le peuple n'en veut pas de ta république ; il sait bien qu'il y a toujours eu des rois et qu'il y en aura toujours ; il s'en burle de ta république, entends-tu, crétin ? Est-ce assez horrible, ce caprice-là ? S'amouracher du Père Duchêne, faire les yeux doux à la guillotine, chanter des romances et jouer de la guitare sous le balcon de 93 ! C'est

à cracher sur tous ces jeunes gens-là, tant ils sont bêtes. Ils en sont tous là. Pas un n'échappe ; il suffit de respirer l'air qui passe dans la rue pour être insensé. Le dix-neuvième siècle est du poison. Le premier polisson venu laisse pousser sa barbe de bouc, se croit un drôle pour de vrai, et vous plante-là ses vieux parents. Ah! Marius! ah! gueusard! aller vociférer en place publique! J'ai vu le chaos, je vois le gâchis. Les sauvages qui vont tout nus, la caboche coiffée comme un volant de raquette, avec une massue à la patte, sont moins brutes que ces bacheliers-là. Des marmousets de quatre sous! ça fait les entendus et les jordonnes! ça délibère et ratiocine! C'est la fin du monde; c'est évidemment la fin de ce misérable globe terraqué. Il fallait un hoquet final, la France le pousse. Délibérez, mes drôles! Et ces choses-là arriveront tant qu'ils liront les journaux sous les arcades de l'Odéon. Cela leur coûte un sou, et leur bon sens, et leur intelligence, et leur âme, et

leur esprit. On sort de là, et l'on fiche le camp de chez sa famille. Citoyens, je vous déclare que votre progrès est une folie, que votre humanité est un rêve, que votre révolution est un crime, que votre république est un monstre, que votre jeune France pucelle sort du lupanar, — et je vous le soutiens à tous, qui que vous soyez, fussiez-vous publicistes, fussiez-vous économistes, fussiez-vous légistes, fussiez-vous plus connaisseurs en liberté, en égalité et en fraternité que le couperet de la guillotine (1). »

Eh! savez-vous, monsieur, qu'il y a beaucoup de verve dans ce discours? La vérité le dicte d'un bout à l'autre, et si vous avez cru rendre le bonhomme ridicule, erreur!

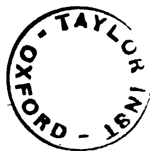
Chacune de ses phrases vous soufflette.

Vraiment, c'est inouï, ou pour mieux dire, c'est providentiel, de voir un écrivain de votre habileté prendre le sens commun à rebours, et ne

(1) Tome VIII, pages 132 et suivantes.

retrouver un peu de logique et de raison qu'au moment où il cède la parole à ses adversaires. On ne peut pas réfuter plus victorieusement que vous ne le faites les principes et les doctrines dont vous demandez le triomphe.

J'aime à vous voir écraser ainsi la république sous le pavé de votre éloquence.



XXXVI

Des amoureux comme on n'en voit pas. — La rue des Vignes-Saint-Marcel.

Afin d'avoir l'intelligence complète de ce qui va suivre, disons que Marius, arrivé trop tard pour fermer les yeux de son père, a trouvé dans la maison funèbre une espèce de testament signé du colonel. Ce dernier lui ordonnait de prendre son titre de baron, et de faire tout le bien possible à un nommé Thénardier, qu'on devait rencontrer facilement dans une petite auberge aux environs de Paris, à Chelles ou à Montfermeil.

On se demande, monsieur, pourquoi le baron de Pontmercy, connaissant la demeure du faux

sergent de Waterloo, n'a pas acquitté lui-même sa dette.

Mais, comme vous ne justifiez pas mieux cette invraisemblance que toutes les autres, passons!

En se promenant au Luxembourg, Marius rencontre deux personnes qui viennent s'asseoir toujours au même endroit et sur le même banc. C'est un vieillard assez robuste encore, accompagné d'une jeune fille vêtue comme une pensionnaire. Les ayant vus des mois entiers à cette place, Marius avise tout à coup que l'inconnue est d'une grande beauté.

Cette beauté merveilleuse a poussé subitement, et l'on peut dire en une nuit, comme poussent les roses.

Pour mettre le comble au prodige, il reçoit à bout portant une œillade, qui l'incendie des pieds à la tête, et « fait éclore, dites-vous, au fond de son âme cette fleur sombre, pleine de parfums et de poisons, qu'on appelle l'amour. »

Rien de surprenant à cela, puisque, dites-vous ensuite, c'était une *vierge* qui venait de le regarder comme *regarde une femme*.

La phrase est profonde et tout à fait à l'honneur du sexe féminin.

Votre amoureux remarque alors, pour la première fois, qu'il porte « un chapeau cassé près de la ganse, de grosses bottes de roulier, un pantalon noir blanc aux genoux et un habit noir pâle aux coudes. » En conséquence, il retourne le lendemain au Luxembourg avec « un habit neuf, un pantalon neuf, un chapeau neuf, des bottes neuves, et des gants... » Vous ne dites pas si les gants sont neufs, ce qui laisse le lecteur dans une fâcheuse incertitude.

Les allées et venues de ce jeune homme autour du banc périlleux vous donnent bel et bien une douzaine de chapitres, c'est-à-dire un gonflement de volume, que Pagnerre seul apprécie.

Douze chapitres, pour dire qu'un garçon niais n'ose pas approcher d'une fillette, et que celle-ci, fatiguée d'attendre, intervertit les rôles, dé-

cide hypocritement à une promenade le vieillard qui l'accompagne, et manœuvre pour aller regarder de nouveau Marius, « ébloui devant ces prunelles pleines de rayons et d'abîmes! » — douze chapitres pour cela, monsieur, c'est de la prodigalité, c'est un luxe de remplissage inacceptable.

Vous abusez de l'invention de Guttemberg, comme disait fort élégamment l'autre jour *il signor* Garibaldi.

La jeune fille, on le devine, c'est Cosette; c'est l'orpheline élevée par de saintes religieuses, entourée par Jean Valjean d'une surveillance austère, et qui, grâce à vous, se conduit en vraie péronnelle.

Marius est bête.

Cosette a de l'esprit comme en ont ces dames du jardin Mabille et du quartier Bréda.

Juste au douzième chapitre, la niaiserie de Marius se transforme. Il passe d'un excès de timidité à un excès d'audace et se rit des obstacles comme Gusman. Le vieux protecteur de

la jeune fille évente enfin l'intrigue. Certain que l'amoureux les a suivis et connaît leur domicile de la rue de l'Ouest, il déménage, et voilà le cœur de Marius dans l'ombre.

Il a perdu son étoile.

S'il n'avait perdu que cela, j'avoue que le malheur serait réparable; mais, pour s'être occupé d'amour et pas du tout de travail, il commence aussi à perdre la confiance de quelques libraires qui l'occupent à des recherches bibliographiques et à des compilations.

Marius loge, par économie forcée, dans cette même mâsure de la rue des Vignes-Saint-Marcel, où demeurait autrefois Jean Valjean, lorsqu'il fut dépisté par Javert.

Ici, monsieur, nous allons passer en revue la fameuse collection de bandits, que vous réunissez sous le nom collectif de *Patron-Minette*, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus immonde et de plus infâme dans la horde des filous émérites, des voleurs et des assassins.

Près de la chambre occupée par Marius, se

trouve un galetas, où demeure une famille pauvre.

Un jour le propriétaire voulut mettre cette famille à la porte, parce qu'elle devait deux termes de loyer.

Marius avait par hasard trente francs en réserve, et il était dans une de ces heures d'ivresse qui suivaient naturellement ses promenades au Luxembourg.

La joie rend le cœur sensible. Il paya les deux termes.

Comme cela ne montait qu'à une somme de vingt-cinq francs, il chargea la portière de donner à la malheureuse famille les cinq francs qui restaient, sans dire d'où venait ce secours.

Depuis lors, tout à la douleur de ne pas retrouver Cosette, il a oublié ses voisins et son bienfait.

Suivant, un soir, à la tombée de la nuit, le boulevard extérieur, afin de gagner la rue Saint-Jacques, il voit deux jeunes filles en haillons, qui courent essoufflées, les cheveux épars et

les pieds nus, pour échapper à des agents de police.

Elles le heurtent en passant, et laissent tomber près de lui un paquet renfermant des papiers.

Lorsqu'il s'en aperçoit, les fugitives sont déjà trop loin pour qu'il puisse les rejoindre. Il ouvre le paquet, pensant y trouver le nom de la personne à laquelle on pourrait le rendre; mais il ne contient que des lettres, rédigées avec une orthographe scandaleuse et adressées à diverses notabilités du faubourg Saint-Germain.

Ces lettres, toutes de la même écriture et du même style, ont des signatures différentes et empestent le tabac.

Le lendemain de cet incident, on frappait à sa porte.

— Entrez, dit Marius.

XXXVII

L'ignoble mêlé à l'horrible.

Vous comprenez pourquoi je donne tous ces détails analytiques.

Si je glissais trop légèrement sur quelques-uns d'entre eux, le lecteur serait obligé, — pour se convaincre que je ne suis pas injuste dans l'attaque et dans le blâme, — de parcourir vos dix volumes, besogne fatigante que je désire lui épargner.

D'autant plus qu'un mauvais livre, écrit par un homme de talent, peut laisser dans les esprits faibles une multitude d'impressions dangereuses.

Je ne vous cache pas que mon ouvrage a pour but essentiel d'empêcher la lecture du vôtre, et je suis certain d'accomplir un acte méritoire.

Ceci bien entendu, poursuivons.

Marius tourna la tête et vit au seuil de sa porte « une créature hâve, chétive, décharnée. Rien qu'une chemise et une jupe sur une nudité frissonnante. Pour ceinture une ficelle, pour coiffure une ficelle, des épaules pointues sortant de sa chemise, des clavicules terreuses, des mains rouges, la bouche entr'ouverte et dégradée, des dents de moins, l'œil terne, hardi et bas, les formes d'une jeune fille avortée et le regard d'une vieille femme corrompue; cinquante ans mêlés à quinze ans; un de ces êtres qui font frémir ceux qu'ils ne font pas pleurer [1]. »

Au point où en est votre drame, les *misérables* se multiplient.

[1] Tome IX, page 45.

Par contre-coup vos agressions sociales deviennent plus acharnées et plus vives. Donc, je dessinerai scrupuleusement chacun de vos types, ou je vous laisserai crayonner vous-même ces sombres silhouettes.

On ne dira pas que je vous combats en traître.

Cette jeune fille que vous venez de peindre, ce spectre vivant, apporte une lettre à Marius. Le message est ainsi conçu :

« Mon aimable voisin, jeune homme !

» J'ai *apris* vos *bonté* pour moi, que vous avez payé mon terme il y a six mois. Ma fille *aîné* vous dira que nous sommes sans un morceau de pain *depuit* deux jours, quatre personnes et mon épouse malade. Je crois devoir espérer que votre cœur généreux s'humanisera à cet exposé et vous *subjuguera* le désir de m'être propice en daignant me prodiguer un léger bienfait.

» Je suis avec la considération distinguée qu'on doit aux bienfaiteurs de l'humanité,

» JONDRETTE.

» *P.-S.* Ma fille attendra vos ordres, cher monsieur Marius (¹). »

En examinant l'écriture de ce billet, Marius voit qu'elle est tout à fait semblable à celle des lettres qu'il a trouvées la veille, et comprend que son voisin met en coupe réglée la charité publique.

Il regarde la malheureuse jeune fille qui, sans avoir conscience de sa honte et de sa nudité, va et vient curieusement dans la chambre, remuant les chaises, dérangeant les objets de toilette et furetant dans les coins.

« Marius songeait et la laissait faire. Elle s'approcha de la table.

» — Ah! dit-elle, des livres! Je sais lire, moi!

(¹) Tome IX, page 47.

» Elle saisit un livre ouvert et lut assez couramment : ...*Ce général reçut l'ordre d'enlever avec les cinq bataillons de sa brigade le château de Hougomont qui est au milieu de la plaine de Waterloo*... Ah! Waterloo, je connais ça! C'est une bataille dans les temps. Mon père y était. Il a servi dans les armées. Nous sommes joliment bonapartistes, chez nous! C'est contre les Anglais, Waterloo.

» Posant le livre, elle prit une plume et s'écria :

» — Je sais écrire aussi! Nous avons reçu de l'éducation, ma sœur et moi; nous n'avons pas toujours été comme nous sommes, et nous n'étions pas faites...

Ici elle s'arrêta, fixa sa prunelle éteinte sur Marius, et éclata de rire, en disant avec une intonation qui contenait toutes les angoisses étouffées par tous les cynismes :

» — Bah!

» Puis elle considéra Marius, prit un air étrange et lui dit :

» — Savez-vous, monsieur Marius, que vous êtes très-joli garçon?

» Et en même temps il leur vint à tous les deux la même pensée, qui la fit sourire et qui le fit rougir.

» — Mademoiselle, dit-il, j'ai là un paquet que je crois à vous. Permettez-moi de vous le rendre.

» Il lui tendit l'enveloppe qui renfermait quatre lettres. Elle frappa dans ses deux mains et cria :

» — Nous avons cherché partout! Dieu de Dieu! avons-nous cherché! Et c'est vous qui l'aviez trouvé! sur le boulevard, n'est-ce pas, ce doit être sur le boulevard? Voyez-vous, ça a tombé quand nous avons couru. C'est ma mioche de sœur qui a fait la bêtise. En rentrant, nous ne l'avons plus trouvé. Comme nous ne voulions pas être battues, que cela est inutile, que cela est entièrement inutile, que cela est absolument inutile, nous avons dit que nous avions porté les lettres chez les personnes et qu'on nous avait répondu : Nix! »

Elle ouvrait une des suppliques dont la suscription portait : *Au monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.*

« — Tiens! dit-elle, c'est celle pour ce vieux qui va à la messe. Au fait, c'est l'heure. Je vas lui porter. Il nous donnera peut-être de quoi déjeuner. Savez-vous ce que cela fera, si nous déjeunons aujourd'hui? Cela fera que nous aurons eu notre déjeuner d'avant-hier, notre dîner d'avant-hier, notre déjeuner d'hier, notre dîner d'hier, tout cela en une fois, ce matin. Parbleu! si vous n'êtes pas contents, crevez, chiens!

» Ceci fit souvenir Marius de ce que la malheureuse venait chercher chez lui.

» A force de creuser et d'approfondir ses poches, il finit par réunir cinq francs seize sous. C'était en ce moment tout ce qu'il possédait au monde. — Voilà toujours mon dîner d'aujourd'hui, pensa-t-il. Demain, nous verrons. Il prit les seize sous et donna les cinq francs à la jeune fille.

» — Bon, dit-elle, il y a du soleil!

» Et comme si le soleil eût eu la propriété de faire fondre dans son cerveau des avalanches d'argot, elle poursuivit :

» — Cinque francs! du luisant! un monarque dans cette piolle! c'est chenâtre! vous êtes un bon mion. Je vous fonce mon palpitant. Bravo les fanandels! deux jours de pivois! et de la viandemuche! et du fricotemar! on pitancera chenùment? et de la bonne mouise (¹)! »

Voilà, monsieur, un de vos types, figure, mœurs et langage.

Permettez-moi de réserver mes réflexions et mes commentaires. J'aurai l'honneur de vous les présenter, lorsque la collection de ces nouveaux misérables sera complète.

Ce que venait de voir Marius et ce qu'il venait d'entendre lui causait une impression mê-

(¹) Tome IX, pages 50 et suivantes. Nous aurons à revenir plus tard sur la convenance et l'utilité du cours d'argot, que le premier de nos poètes modernes daigne ouvrir à l'usage des gens de goût.

lée d'horreur, d'épouvante et de pitié. Bien évidemment, pensait-il, toutes ces tristes créatures sont tombées dans le vice, dans la débauche et dans l'abrutissement; mais c'est une raison de plus pour s'occuper d'elles et pour essayer de leur venir en aide.

Il s'aperçut que le mur qui séparait sa chambre du bouge où demeurait ses voisins était dégradé, surtout vers le plafond. Des lattes disjointes présentaient çà et là des fentes et quelques ouvertures.

Escaladant la commode, il approcha sa prunelle d'une crevasse et regarda.

XXXVIII

Anciennes connaissances.

« Le taudis où son œil plongeait en ce moment était abject, sale, fétide, infect, ténébreux et sordide. Pour tous meubles une chaise de paille, une table infirme, quelques vieux tessons, et dans les coins deux grabats indescriptibles. Pour toute clarté une fenêtre-mansarde à quatre carreaux, drapée de toiles d'araignée. Les murs avaient un aspect lépreux ; ils étaient couverts de coutures et de cicatrices comme un visage défiguré par quelque horrible maladie. On y distinguait des dessins obscènes

grossièrement charbonnés. La chambre n'était ni carrelée ni plancheyée; on y marchait à cru sur l'antique plâtre de la masure devenu noir sous les pieds : sur ce sol inégal se groupaient des constellations de vieux chaussons, de savates et de chiffons affreux. Une chose qui ajoutait encore à l'horreur de ce galetas, c'est qu'il était grand. Cela avait des saillies, des angles, des trous noirs, des dessous de toit, des baies et des promontoires. De là, d'affreux coins insondables, où il semblait que devaient se blottir des araignées grosses comme le poing, des cloportes larges comme le pied, et peut-être on ne sait quels êtres humains monstrueux.

» Près de la table, sur laquelle on voyait une plume, de l'encre et du papier, était assis un homme d'environ soixante ans, petit, maigre, livide, hagard, l'air fin, cruel et inquiet. Cet homme avait une longue barbe grise. Il était vêtu d'une chemise de femme qui laissait voir sa poitrine velue et ses bras nus hérissés

de poils gris. Sous cette chemise passait un pantalon boueux et des bottes dont sortaient les doigts de ses pieds. Il avait une pipe à la bouche et fumait. Plus de pain dans le taudis, mais il y avait encore du tabac.

» Sur un coin de la table on apercevait un vieux volume rougeâtre, dépareillé, dont la couverture étalait ce titre imprimé en grosses majuscules : *Dieu, le roi, l'honneur et les dames*, par DUCRAY-DUMINIL, *1814*.

» Tout en écrivant, l'homme parlait haut, et Marius entendit ces paroles.

» — Dire qu'il n'y a pas d'égalité, même quand on est mort ! Voyez un peu le père Lachaise ! Les grands, ceux qui sont riches, sont en haut, dans l'allée des acacias, qui est pavée. Ils peuvent y arriver en voiture. Les petits, les pauvres gens, les malheureux quoi ! on les met dans le bas, où il y a de la boue jusqu'aux genoux, dans les trous, dans l'humidité. On les met là pour qu'ils soient plus vite gâtés ! on ne peut pas aller les voir sans enfoncer dans la terre.

» Ici il s'arrêta, frappa du poing sur la table, et ajouta en grinçant des dents :

» — Oh ! je voudrais manger le monde !

» Une grosse femme, qui pouvait avoir quarante ans ou cent ans, était accroupie près de la cheminée sur ses talons nus. Elle n'était vêtue, elle aussi, que d'une chemise. C'était une espèce de géante à côté de son mari. Elle avait d'affreux cheveux d'un blond roux grisonnants, qu'elle remuait avec ses énormes mains luisantes à ongles plats. A côté d'elle était posé à terre un volume de même format que l'autre, et probablement du même roman. Sur un des grabats Marius entrevoyait une espèce de longue petite fille blême, assise presque nue et les cheveux pendants, — la sœur cadette sans doute de celle qui était venue chez lui.

Et l'homme, écrivant toujours, grommelait avec une rage sourde :

» — Canaille ! canaille ! tout est canaille (1) ! ».

(1) Tome IX, pages 64 et suivantes.

On a reconnu les Thénardier qui reviennent en scène sous le nom de Jondrette, les Thénardier subissant la juste punition de leur coquinerie et de leurs vices, les Thénardier plus monstrueux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient hier.

Comme vous et avec vous, monsieur, ils accusent la société de leur chute et de leur épouvantable dégradation.

A l'aspect de ce tableau de misère odieuse et nauséabonde, le lecteur indigné devance mes reproches et vous foudroie de son dégoût. Tous les arguments avec lesquels on peut vous confondre se pressent dans son esprit, et s'y pressent en foule.

Mais, je l'ai dit, le moment de discuter n'est pas venu. Suivons le drame.

L'aînée des filles Jondrette, qui a pénétré le matin chez Marius, rentre tout-à-coup dans le bouge et annonce qu'elle a remis le message adressé au vieillard pieux, qu'on rencontre tous les jours à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Ce vieillard a paru surpris, lorsqu'elle lui a

fait connaître le nom de la rue et le numéro de la maison.

N'importe, il est monté en fiacre et il vient avec sa fille.

Jondrette, apprenant cette nouvelle, et craignant que le galetas commun n'eût pas un cachet d'indigence assez caractérisé pour émouvoir le visiteur, éteint les tisons qui brûlent dans la cheminée, dépaille l'unique chaise du bouge, ordonne à sa fille cadette de casser un carreau de la fenêtre, et dit à sa femme de se coucher sur l'un des grabats et de feindre une maladie.

La petite qui a cassé la vitre s'est blessée et pleure. Il déchire un lambeau de sa chemise pour envelopper le poignet qui saigne et dit à l'enfant :

» — Sanglote! sanglote! cela fait bien!

» Puis, revenant à l'aînée :

— » Ah! ça, mais! il n'arrive pas! S'il allait ne pas venir! J'aurais éteint mon feu, défoncé ma chaise, déchiré ma chemise et cassé mon carreau pour rien! Savez-vous qu'il fait un froid

de chien dans ce galetas du diable? Si cet homme ne venait pas? — Oh! voilà! il se fait attendre, il se dit : Eh bien! ils m'attendront, ils sont là pour cela! — Oh! que je les hais, et comme je les étranglerais avec jubilation, joie, enthousiasme et satisfaction, ces riches! tous ces riches! ces prétendus hommes charitables, qui font les confits, qui vont à la messe, qui donnent dans la prêtraille, prêchi, prêcha, dans les calottes, et qui se croient au-dessus de nous, et qui viennent nous humilier et nous apporter des vêtements, comme ils disent! des nippes qui ne valent pas quatre sous, et du pain. Ce n'est pas cela que je veux, tas de canailles! c'est de l'argent! — Ah! de l'argent! jamais, parce qu'ils disent que nous l'irions boire, que nous sommes des ivrognes et des fainéants. Et eux, qu'est-ce qu'ils sont donc, et qu'est-ce qu'ils ont été dans leur temps? des voleurs! ils ne se seraient pas enrichis sans cela! — Oh! l'on devrait prendre la société par les quatre coins de la nappe et la jeter en l'air! Tout

se casserait, c'est possible, mais au moins personne n'aurait rien, ce serait cela de gagné [1]! »

Comme on peut le voir ici, monsieur, j'aurais tort de ne pas vous laisser parler de temps à autre.

Quand on a pu lire une diatribe du genre de celle qui précède, mise dans une bouche ignoble sans doute, mais lancée perfidement, sans restriction comme sans désaveu, on est édifié sur la valeur de l'œuvre et sur le sens moral de l'écrivain.

Le discours de l'ex-gargotier de Montfermeil est interrompu par l'arrivée du philanthrope, qui entre dans le bouge, accompagné d'une jeune fille en chapeau de velours et en mante de soie.

C'est Jean Valjean avec l'ex-pensionnaire du couvent des Bernardines.

Marius éperdu reconnaît son étoile.

[1] Tome IX, pages 75 et 76.

Je fais grâce au lecteur de l'ignoble scène jouée par Jondrette pour attendrir les personnes bienfaisantes qui viennent au secours de sa détresse. Cosette a déposé sur la table un paquet rempli de vêtements et de linge ; mais, Thénardier l'a dit, *c'est de l'argent qu'il lui faut*. Il déclare qu'il est perdu si, le soir même, il n'a pas soixante francs à donner à son propriétaire. Le bienfaiteur promet de revenir et d'apporter la somme.

Au moment où Jean Valjean va sortir, Thénardier s'approche de l'ogresse et lui dit tout bas :

« — Regarde-le bien, ma femme ! »

XXXIX

Patron-Minette.

Lorsqu'un romancier, plus habile que vous à manier les ficelles de l'agencement dramatique, publia les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*, son but, comme le vôtre, était de faire saigner la plaie sociale et d'exagérer la peinture des souffrances humaines au profit des passions révolutionnaires.

Illogique autant que vous pouvez l'être, mais restant dans certaines bornes, Eugène Sue n'a pas poussé l'attaque jusqu'à la colère et l'impiété jusqu'au blasphème. Il n'essayait pas de

donner le mensonge pour base à son apostolat; il ne soutenait pas effrontément, par exemple, que les utopistes plus ou moins monstrueux qui ont bouleversé la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci étaient des modèles de désintéressement.

A propos, monsieur, pourquoi n'avez-vous pas cité les Saint-Simoniens à l'appui de cette belle et véridique assertion?

Recousant çà et là de vieilles sottises encyclopédiques, Eugène Sue calomniait un corps religieux, les jésuites, dont la prépondérance l'effrayait. Comme beaucoup d'autres, et après beaucoup d'autres, il a voulu entamer cette phalange chrétienne, organisée pour la lutte, et contre laquelle tous les soldats de la haine, tous les chevaliers de l'impiété viennent tour à tour briser leur lance.

Mais dans ses efforts les plus coupables, dans ses livres les plus suspects, il n'a jamais attaqué le principe divin de la religion du Christ. Il ne cherche pas à l'avilir par des parallèles

infâmes. Il n'accole pas un nom sacré qui rayonne au ciel avec le nom le plus exécrable de la terre, enterré par l'histoire sous une couche de fange.

Il ne dit pas : « MARAT *s'oublie comme* JÉSUS (1). »

Si vous croyez, monsieur, que des phrases de cette nature passeront sous les regards du monde chrétien sans attirer sur votre livre la malédiction universelle, détrompez-vous.

Eugène Sue pour ses types de misérables choisissait des êtres véritablement dignes de pitié, des êtres sympathiques.

Usant d'un procédé contraire, et entraîné par ce goût de l'horrible qui caractérise malheureusement beaucoup de vos œuvres, vous n'offrez aux lecteurs qu'une suite de caractères hideux et révoltants. Otez M. Madeleine et Fantine, dont les infortunes, arrangées par votre imagination créatrice, peuvent émouvoir quel-

(1) Tome IX, page 18.

ques âmes naïves, vous n'avez plus que des monstres dont les passions causent l'avilissement, des gredins infects, que vous allez chercher dans l'ordure où ils se plongent eux-mêmes, et que vous présentez à la société en lui disant : Voilà ton ouvrage!

Patron-Minette est le nom que vous donnez à une association effroyable de quatre bandits, qui avaient, dites-vous, l'entreprise générale des guet-apens dans le département de la Seine.

Ils se nommaient Babet, Gueulemer, Claquesous et Montparnasse.

On s'adressait à eux pour l'exécution de tous les crimes. « Ils sous-louaient des complices, avaient une troupe d'acteurs de ténèbres à la disposition de toutes les tragédies de cavernes, et se réunissaient à la nuit tombante [1] dans les steppes qui avoisinent la Salpêtrière. Là, ils conféraient. Ils avaient les douze heures noires devant eux, ils en réglaient l'emploi. »

[1] Pour se séparer au point du jour. De là le nom de *Patron-Minette*, qui signifie le matin.

Thénardier-Jondrette est tout naturellement affilié à cette bande.

Avec lui cinquante autres voleurs ou assassins, dont vous donnez les noms et le signalement, — Panchaud, dit Bigrenaille, — Homère-Hogu, le nègre, — Mardisoir, — Fauntleroy, dit Bouquetière, — Glorieux, forçat libéré, — Barrecarrosse, — Poussagrive, — Carmagnolet, — Les Pieds-en-l'air, — etc., etc., obéissent aux chefs, leur prêtent main-forte, ou réclament au besoin leur assistance.

Or, Marius, qui, à son grand désespoir, n'a pu suivre le fiacre qui emportait Cosette, parce qu'il ne lui restait plus assez d'argent pour prendre lui-même une voiture, est rentré chez lui.

La voix de Jondrette criant dans le galetas voisin : « — Je te dis que j'en suis sûr et que je l'ai reconnu ! » — cette voix le trouble, excite ses craintes et le décide à se remettre au plus vite à son poste d'observation.

« Rien n'est changé dans l'aspect de la fa-

mille, si ce n'est que la femme et les filles ont puisé dans le paquet, et mis des bas et des camisolles de laine. Deux couvertures neuves sont jetées sur les deux lits. Le Jondrette vient évidemment de sortir. Il a encore l'essouflement du dehors. Ses filles sont près de la cheminée, assises à terre, l'aînée pansant la main de la cadette. Jondrette marche dans le galetas de long en large à grands pas. Il a les yeux extraordinaires. Sa femme, qui semble frappée de stupeur, se hasarde à lui dire :

» — Quoi! vraiment, tu es sûr?

» — Sûr! Il y a huit ans, mais je le reconnais! je l'ai reconnu tout de suite! Quoi! cela ne t'a pas sauté aux yeux? C'est la taille, c'est le visage, c'est le son de sa voix. Il est mieux mis, voilà tout. Ah! vieux mystérieux du diable, je te tiens, va! »

Jondrette renvoya ses filles qui le gênaient pour le reste des communications qu'il avait à faire, et lorsqu'il fut seul avec sa femme, il s'écria :

« — Veux-tu que je te dise une chose? La demoiselle...

» — Eh bien quoi? la demoiselle?

» Marius écoutait avec une anxiété ardente; mais le Jondrette s'était penché et avait parlé bas. Puis il se releva et termina tout haut :

» — C'est elle!

» — Ça? dit la femme.

» — Ça! dit le mari.

» Aucune expression ne saurait rendre ce qu'il y avait dans le *ça* de la mère. C'étaient la surprise, la rage, la haine, la colère, mêlées et combinées dans une intonation monstrueuse. Il avait suffi de quelques mots prononcés, du nom sans doute que son mari lui avait dit à l'oreille, pour que cette grosse femme devînt effroyable.

» — Pas possible! s'écria-t-elle. Quand je pense que mes filles vont pieds nus et n'ont pas une robe à mettre! Comment! une pelisse de satin, un chapeau de velours, des brodequins, et tout! pour plus de deux cents francs d'effets,

qu'on croirait que c'est une dame, — non, tu te trompes ! Mais d'abord l'autre était affreuse, et celle-ci n'est pas mal, elle n'est vraiment pas mal ! Ce ne peut pas être elle.

» — Je te dis que c'est elle, tu verras.

» A cette affirmation si absolue, la Jondrette leva sa large face rouge et blonde, et fixa le plafond avec une expression difforme. C'était une truie avec l'œil d'une tigresse.

» — Quoi ! cette horrible belle demoiselle, qui regardait mes filles d'un air de pitié, ce serait cette gueuse ! Oh ! je voudrais lui crever le ventre à coups de sabot !

» Jondrette s'arrêta devant elle, les bras croisés.

» — Et veux-tu que je te dise une chose ?

» — Quoi ?

» — C'est que ma fortune est faite. Tonnerre ! voilà pas mal longtemps déjà que je suis paroissien de la paroisse *Meurs-de-Faim !* J'en ai assez eu de la misère ! je ne plaisante plus, je ne trouve plus cela comique. Assez de calem-

bours, bon Dieu! plus de farces, Père éternel! Je veux manger à ma faim, je veux boire à ma soif, bâfrer, dormir, ne rien faire! je veux avoir mon tour, moi, tiens! Avant de crever, j'ai besoin d'être un peu millionnaire!

» — Explique-toi, dit la femme.

» Voici ce que Marius put entendre.

» — Écoute bien. Il est pris, le Crésus! Tout est arrangé. J'ai vu des gens. Il viendra ce soir, à six heures, apporter les soixante francs. Canaille! C'est l'heure où le voisin est allé dîner. La portière lave la vaisselle en ville. Personne dans la maison. Les petites feront le guet. Tu nous aideras. Il s'exécutera.

» — Mais s'il ne s'exécute pas? demanda la femme.

» Jondrette fit un geste sinistre, et dit :

» — Nous l'exécuterons (1). »

(1) Tome IX, pages 95 et suivantes.

XL

Où il est prouvé qu'il y a guet-apens et guet-apens.

Le lecteur voit quels ignobles personnages vous faites passer dans votre lanterne magique sociale, et il appréciera la valeur des conclusions que vous prétendez tirer de cette abominable mise en scène.

Marius en a trop entendu pour ne pas recourir à de promptes et énergiques mesures.

Il va droit au bureau du commissaire de police et y trouve, en l'absence de ce magistrat, certain inspecteur qui ne nous est pas inconnu.

Celui-ci prend note de la déclaration, invite

le jeune homme à rentrer chez lui sur-le-champ et lui met entre les mains deux pistolets de poche.

— Prenez ces armes, lui dit-il. Examinez, suivez toutes les péripéties du guet-apens, et dès qu'il y aura tentative d'exécution, tirez un coup en l'air, j'entendrai le signal.

L'amoureux de Cosette va reprendre son poste.

Il réussit à échapper à la surveillance de ses voisins. On le croit dehors.

A six heures précises, Jean Valjean-Madeleine revient seul, entre dans le galetas suspect et dépose quatre louis sur la table.

Le drame commence.

On offre une chaise au visiteur, et il est à peine assis, qu'un, deux, trois, quatre personnages, horribles d'apparence et la face couverte de noir de fumée, entrent successivement. Trois autres arrivent presque à la suite, se tiennent debout sur le seuil de la porte et interceptent le passage.

Jondrette a eu soin de faire renvoyer le fiacre qui vient d'amener la victime. Les deux filles sont aux aguets dans la rue.

— Me reconnaissez-vous? dit le brigand à son bienfaiteur. Je ne m'appelle pas Jondrette, je m'appelle Thénardier, je suis l'aubergiste de Monfermeil!

Ici a lieu un incident que vous avez préparé de longue date, monsieur, et qui donne une preuve nouvelle de votre habileté inouïe et de l'infaillibilité de vos ressources dramatiques.

C'était le cas où jamais pour Marius d'armer un de ses pistolets et de presser la détente.

Mais voyez le malheur! Cet homme, ce Thénardier, cet aubergiste de Montfermeil, c'est le sergent libérateur de Waterloo, celui-là même que le testament de son père lui recommande.

Et il pousserait l'ingratitude jusqu'à le livrer à la justice, — jamais!

De tels scrupules en présence d'un infâme coquin, prêt à commettre un crime, et qui appelle

sept autres meurtriers à son aide, font honneur au jugement de Marius et à sa bonté d'âme.

Il est aussi fort sur la question de conscience que sur la question d'amour.

Madeleine se croit évidemment perdu ; mais il tient ferme, regarde l'ennemi en face et ne laisse échapper aucun signe de crainte.

Au fond de la cheminée, la lame d'un grand ciseau, à manche de bois, rougit sur les charbons ardents d'un réchaud, et semble être un préparatif pour quelque supplice terrible.

Nous avons eu déjà de précieux échantillons du talent oratoire de Thénardier.

Voici quelques bribes du discours mémorable qu'il prononça dans la circonstance, et pendant lequel Marius continua de garder à la main son pistolet silencieux.

Le bandit s'adressait à Madeleine.

« — Flambé! cria-t-il, fumé! fricassé à la crapaudine! Ah! je vous retrouve enfin, monsieur le philanthrope! monsieur le millionnaire rapé! monsieur le donneur de poupées! vieux

jocrisse ! Oh ! mais je ris ! vrai ! je ris ! Est-il tombé dans le panneau ! Absurde crétin ! Et ces quatre méchants philippes qu'il m'apporte ! Canaille ! Il n'a pas même eu le cœur d'aller jusqu'à cent francs ! Et comme il donnait dans mes platitudes ! Ça m'amusait. Je me disais : Ganache ! va, je te tiens ! je te lèche les pattes ce matin, je te rongerai le cœur ce soir. Finissons ! il me faut de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent, ou je vous extermine, tonnerre du bon Dieu ! » [1]

Menaces ignobles, injures frénétiques, Thénardier n'épargne rien, et le pistolet de Marius continue de se taire.

Après le discours, la situation se dessine.

Votre bandit montre le réchaud à Madeleine et déclare qu'il veut deux cent mille francs.

Obligé de me restreindre, je passe une foule de péripéties émouvantes, entre autres une scène de brûlure héroïque, imitée de Mucius Scœvola,

[1] Tome IX, pages 146 et suivantes.

et que les jeunes collégiens retrouveront avec plaisir dans le *De viris.* Jean Valjean bondit jusqu'au réchaud, saisit le fer rouge et l'applique sans sourciller sur son bras nu, pour faire voir aux brigands qu'ils n'obtiendront rien de lui par la torture.

Cet épouvantable drame dure un demi-volume, à la grande joie de Pagnerre.

Enfin l'inspecteur de police, impatienté de ne pas entendre le signal, entre dans le bouge avec quinze agents et fait mettre les poucettes à toute la bande.

Voilà ce qu'il y a de mieux dans l'histoire.

Quant à Jean Valjean-Madeleine, il réussit à sauter par la fenêtre et à s'échapper, sans être vu des vingt-cinq ou vingt-six personnes, qui encombraient le bouge au dénouement du drame.

Cette fuite est un chef-d'œuvre de hardiesse et de vraisemblance.

En définitive, le guet-apens de Thénardier, tout remarquable qu'il soit, ne vaut pas, mon-

sieur, le guet-apens moral que vous nous tendez vous-même, au milieu de cet enchevêtrement de crimes et de misères, pour nous amener à conclure comme vous et avec vous que la société seule est répréhensible et que tous vos misérables sont de petits saints.

———

XLI

Question des lumières.

L'analyse de votre troisième partie est terminée.

Passons à la discussion.

Vous demandez à cor et à cris le progrès des lumières, affirmant que c'est l'unique moyen de supprimer les misérables ici-bas; vous le demandez avec mille autres utopistes qui veulent régénérer le monde.

Ils entassent comme vous promesses sur promesses, paradoxes sur paradoxes et volumes sur volumes, en ayant soin d'oublier

deux prémices essentielles, qu'il suffit de poser pour réduire à néant tout le système. Vous raisonnez et ils raisonnent sans tenir compte des *passions de l'homme*, et sans faire acception de la *volonté de Dieu*.

« L'avenir est dans la main du maître d'école [1] ! — Eclairez la société en dessous [2] ! »

Voilà les exclamations qui retentissent d'un bout de votre œuvre à l'autre. Mais vous n'abordez pas franchement la thèse et vous n'essayez jamais de l'approfondir.

Donc, je vous arrête ici pour combler cette lacune.

Point de grands mots, point de phrases sonores et creuses. Laissez de côté votre style à paillettes et vos périodes étincelantes. Tous ces oripeaux entravent la marche du sens commun, gênent la logique dans ses allures, et la font trébucher à chaque pas. Des arguments, des faits, rien de plus.

(1) Tome VIII, page 54.
(2) Tome IX, page 30.

La lumière de l'intelligence, comme la lumière du soleil, appartient à tous les hommes : soutenir le contraire serait un blasphème.

Seulement, dans l'ordre physique il y a des yeux faibles que l'éclat du soleil fatigue et blesse, comme dans l'ordre moral il y a des âmes simples que l'éblouissement de la science déconcerte, et qui trouvent dans leur position de fortune ou de travail un obstacle matériel insurmontable au développement et au perfectionnement de l'éducation.

Il vous est impossible de nier ce fait. L'évidence de chaque jour, l'évidence la plus absolue le confirme.

Trouvez moyen de vaincre l'obstacle et de favoriser chez le dernier des hommes l'essor des facultés, d'une manière assez prompte, assez irrésistible pour que l'illumination de l'âme soit complète, pour que la graine semée ne pousse pas en herbe extravagante, pour que l'arbre planté devienne un arbre à fruits et ne reste pas un sauvageon, — très-bien !

Dans ce cas, je suis d'accord avec vous, monsieur. Je crie à mon tour : Lumière! Lumière!

Mais s'il est prouvé, s'il est établi par l'expérience des siècles et par toutes les règles du bon sens, que les préoccupations de la vie laborieuse, à laquelle sont fatalement voués les trois quarts de l'espèce humaine, empêchent et empêcheront toujours le peuple de gravir assez d'échelons intellectuels pour ne pas confondre les horizons et brouiller les perspectives, vous arriverez à lui donner quoi?

Le demi-savoir.

Or, jetez les yeux autour de vous, et voyez si le demi-savoir n'est pas la plaie sociale la plus dangereuse et la plus terrible de l'époque actuelle.

Ce qu'il opère de déclassements regrettables, ce qu'il fait naître d'ambitions absurdes, ce qu'il cause de vertiges à l'orgueil humain, ce qu'il produit de troubles, de désordres, de révoltes insensées frappe le penseur et confond l'honnête homme.

Il n'est pas de maroufle, accoudé sur une table de cabaret, devant la dive bouteille, et tenant en main le journal *Le Siècle*, qui ne se croie capable de régenter les empires.

Le demi-savoir bourgeois se campe avec fierté sur le piédestal de son étroit jugement, se drape dans les notions confuses qu'il a puisées aux mauvaises sources, applique sa myopie intellectuelle aux questions les plus graves, tranche, décide, affirme avec l'aplomb sangrenu et l'inaltérable majesté de la sottise, ne croit ni à Dieu ni à diable, étudie la religion dans M. de Voltaire, la morale dans le marquis de Sade, la probité à La Bourse, entasse les sacs d'écus, séduit sa servante, boit sec, mange comme un porc, se vautre dans toutes les joies du matérialisme et crève d'apoplexie.

Le demi-savoir populaire est plus effrayant encore.

C'est la porte ouverte toute grande aux déclamations furibondes, aux intrigues et aux perfidies d'une presse déloyale. C'est le terrain

sinistre où l'on sème les enthousiasmes bêtes, les rancunes venimeuses, l'irréligion brutale. C'est la dernière consolation enlevée au cœur du pauvre ; une amertume profonde entrant dans les âmes, une plainte éternelle contre la destinée, le dégoût du travail, l'aspiration ardente à quitter sa sphère, le dédain du présent, l'espérance folle dans l'avenir. C'est l'envie stupide, acharnée, persistante contre les classes supérieures, le blasphème contre les hommes et contre Dieu, le désir frénétique de jouissances impossibles, les tentatives coupables, les sapes souterraines, les sociétés secrètes, les associations pour la révolte, pour la ruine, pour le massacre. C'est le sens moral donné par la nature, c'est la résignation prêchée par le Christ, auxquels se substituent la colère, la haine, tous les instincts monstrueux qui poussent l'homme aux abîmes.

Et ces fatales conséquences du demi-savoir, vous les connaissez mieux que moi, faux moralistes, apôtres de mensonge et de discorde! Elles

vous réjouissent le cœur, elles sont votre unique espoir, elles vous servent de levier pour accomplir le bouleversement social.

Ce que vous entendez par *progrès*, c'est une impure et détestable propagande, c'est l'infiltration dans les masses de vos doctrines socialistes.

Ce que vous entendez par *lumière* c'est la torche qui s'allume au feu de la passion, et qui flamboie comme un météore pour éclairer dans les bas-fonds populaires votre marche souterraine.

Après avoir été votre complice, le demi-savoir devient votre victime.

Une fois vos coupables ambitions satisfaites, vous le rejetez dans l'ombre; une fois l'œuvre de désordre achevée, vous le replongez dans la nuit.

Votre progrès des lumières est l'exploitation des imbéciles par les fourbes.

XLII

Quand vous éclairez, moralisez-vous?

Or, les fourbes ne lisent pas l'Evangile, ou, s'ils le lisent, on verra bientôt pourquoi.

Ce livre céleste, qui a réponse à tous leurs faux arguments, qui d'un mot confond leurs impostures, détruit leurs trames, illumine leurs intrigues et fait le jour dans leurs ténèbres, les offusque et les irrite.

Ils ne peuvent nier sa force de rayonnement sur le monde.

Mais ils déclarent qu'on s'écarte de la morale sacrée qu'il prêche aux hommes. Ils soutien-

nent que l'autorité qui le conserve, que le pouvoir qui dirige l'application de ses maximes est en désaccord avec la parole du divin Maître, et ils partent de ce mensonge pour travailler avec acharnement à démolir le catholicisme.

Parce que le catholicisme est le principal obstacle à la réalisation de leurs projets sinistres.

Ils le savent.

Couverts d'une peau d'agneau, ces loups dévorants se glissent dans la bergerie. On les entend parler sur les douleurs et les souffrances du troupeau. Quelques-uns même sont remplis d'éloquence et de sensibilité, n'est-il pas vrai, monsieur? Ils s'attendrissent et poussent des gémissements en dix volumes.

Allez à eux, vous qui êtes malades, car ils affirment qu'ils ont le remède! Allez encore à eux, vous qui êtes aveugles, car ils tiennent à votre disposition la lumière...

Et quelle lumière!

Savez-vous comment ils expliquent l'Évangile?

Jésus a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés. »

C'est-à-dire :

La vie est un chemin semé de ronces et d'épines, un fatigant pèlerinage où vous marchez à travers les périls et les tempêtes, un mauvais repas où votre faim n'est jamais assouvie. Lorsque votre pied saigne, ne tombez pas accablés sur la route, regardez le ciel et reprenez courage. Si le vent des passions souffle et vous renverse, relevez-vous, luttez, marchez encore, allez droit au but, et vous recevrez la récompense. En mangeant le pain trempé de vos sueurs, ne vous plaignez pas de son amertume, car je vous attends au banquet céleste. Rappelez-vous que les larmes sont saintes, que la misère est une espérance, et que je suis le consolateur suprême.

Fort bien ! mais ce n'est là, monsieur, ni le commentaire des socialistes, ni le vôtre.

Allons donc ! criez-vous, pourquoi de la souffrance ? Tant pis si elle est un châtiment ! nous

résistons et nous entrons en révolte contre celui qui l'inflige.

Nous ne voulons marcher que sur des roses, à bas les épines !

Vaincre les passions, folie ! l'existence humaine est fugitive, attrapons au vol tout ce qu'elle offre de plaisirs et de voluptés.

Courte et bonne ! c'est la devise du sage.

Quant aux consolations du ciel, on s'en rit. Le rêve est en haut, le positif est en bas. Que tous les hommes se gobergent et prennent leur part de jouissance. Un gigot de pré salé sur la terre vaut mieux que l'espoir trop peu nourrissant du banquet céleste.

— Mais le pauvre n'a pas de gigot?

— Eh bien! qu'il entre chez le riche à l'heure du dîner, et qu'il le chasse de sa table pour s'y asseoir!

Voilà comme vous raisonnez, citoyens.

Jésus a dit encore : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. »

C'est-à-dire :

Ne vous affligez pas, vous qui, dans le partage des richesses intellectuelles avez reçu le mauvais lot. Si quelques hommes brillent par le talent et par le génie, gardez-vous d'envier leur sort. Ils ont une responsabilité terrible que vous ne pouvez avoir. Sur le grand livre de la justice divine, chacun de nous a son compte en règle. On ne vous demandera pas ce que vous n'avez point reçu. La science humaine, après tout, est quelque chose de si imparfait et de si mesquin, elle est remplie de tant d'incertitudes et si féconde en piéges, l'esprit de l'homme est si borné dans son essor et trébuche si souvent contre l'orgueil, que tout cela ne mérite ni un regret, ni un soupir. Il vaut mieux avoir un peu moins dans l'héritage terrestre et posséder une large part dans l'héritage éternel. Aux yeux de votre père céleste, le plus simple d'entre vous, le plus borné, le plus ignorant, celui qu'on raille et qu'on méprise, est digne d'obtenir parmi les élus une place radieuse. Il recevra les

illuminations de la vraie lumière et le trésor de la science infaillible.

Voilà ce que le Christ dit aux hommes. Est-ce votre langage, citoyens?

Non. Vous regardez l'ignorance comme un malheur, quand pour les classes déshéritées elle est souvent un bienfait.

A chacun de nous la Providence assigne sa place et mesure l'horizon. Vous élargissez la perspective, et vous criez à tue-tête : Il y a ici des jouissances! il y a ici du progrès! il y a ici du bonheur! Quittez l'ombre et secouez vos langes! Éclairez-vous, instruisez-vous!

C'est à merveille.

Seulement, est-on sûr que celui qu'on déplace de la sorte ne se cassera pas le cou sur les nouveaux chemins où on l'entraîne?

En lui donnant la lumière, lui donnez-vous en même temps la moralisation?

Croyez-vous qu'il ira boire aux sources pures, et qu'il ne choisira pas de préférence les sources empoisonnées?

Lumière, soit! Lumière avec l'ordre, avec la morale, avec les saines croyances. Lumière avec l'Évangile et avec le Christ. Lumière avec la foi religieuse, qui réprime les écarts, arrête les ambitions extravagantes, console les déceptions, empêche la modestie de s'égarer et de suivre les feux-follets du demi-savoir. Lumière avec ce qui est beau, avec ce qui est bon, avec ce qui est vrai!

Mais lumière avec votre propagande impie?

Lumière avec vos journaux menteurs?

Lumière avec le roman socialiste, le roman à *cinq centimes*, dont on empeste depuis quinze ans nos provinces?

Lumière avec ce livre infect, le *Voltaire des campagnes*, que, pendant la première moitié de ce siècle, vous avez essayé de glisser partout?

Lumière avec les œuvres démoralisatrices de madame Sand, avec les ignominies imprimées de Pierre-Joseph Proudhon, avec les dix volumes des *Misérables*, avec tous ce fatras impur du mensonge et du blasphème?

Vous n'y songez pas, citoyens.

Jésus répète tout exprès quand il s'agit des élucubrations que vous offrez au peuple : « Bienheureux les pauvres d'esprit ! » Bienheureuse la foule ignorante qui ne sait pas vous lire, et qui se préserve ainsi de vos prédications insensées, de vos utopies perfides, de votre socialisme et de votre corruption !

XLIII

Comme quoi le demi-savoir engendre le crime, beaucoup plus que l'ignorance.

Donc, monsieur, cessez de vous occuper du peuple.

Ce serait une folie de vous imaginer qu'on puisse être votre dupe. Vous ne demandez pas le progrès, vous demandez la révolution. L'œuvre que vous offrez au public n'est pas un flambeau, c'est une torche.

Au bout de votre plume il n'y a que du fiel, la haine a dicté toutes vos diatribes.

Un branle-bas social vous serait on ne peut plus agréable, cela se devine ; mais la France est trop prudente, et, quoi que vous puissiez dire, trop éclairée, pour vous donner cette satisfaction.

Comme l'affirme un des sages penseurs dont j'ai reproduit plus haut les paroles, le progrès divin des civilisations, des idées et des institutions morales arrivera sans votre aide, sans les bouleversements que votre rancune propose. Il s'accomplira sans fièvre, sans désordre, dans le sens où la providence veut qu'il s'accomplisse, avec le secours de la morale chrétienne, qui n'est pas ennemie, comme vous osez le dire, des principes de liberté, d'égalité, de fraternité, de tolérance universelle ; mais qui vous combat et vous anathématise, parce qu'elle ne croit pas au succès des œuvres de mensonge, de violence, d'anarchie et de sang.

Tout ceci doit vous paraître clair.

Je suis sûr qu'en vous-même, au fond de votre pensée intime, et en la dégageant des

nuages qui la troublent et qui l'égarent, vous me donnez complétement raison.

Oui, monsieur.

Vous ne pensez pas un mot de ce que vous affirmez avec un aplomb si regrettable.

Parcourez nos provinces du nord au sud, et de l'est à l'ouest. Entrez dans ces hameaux perdus, où la lumière, telle qu'il vous plaît de la définir, n'a pas encore pénétré. Qu'y voyez-vous? une population parfaitement ignorante, qui se laisse pieusement guider par son pasteur, qui n'a jamais lu ni le *Siècle* ni les romans socialistes, et qui, sous le rapport du sens moral, des bonnes mœurs, des habitudes laborieuses, de la probité, du devoir accompli, de la vie de famille honnête et pure, est mille fois au-dessus du peuple des villes et du paysan des environs de Paris, c'est-à-dire de tous ceux qui s'éclairent à votre flambeau, de tous ceux que le demi-savoir apprend à ne plus saluer la croix et à se moquer du prêtre.

En trouvez-vous beaucoup des premiers parmi

les voleurs qui encombrent les prisons, parmi les assassins qui peuplent les geôles, et la cour d'assises n'a-t-elle pas éternellement les seconds en pâture?

Lacenaire, ce monstre, était un poëte.

Madame Lafarge avait autant d'esprit que madame Sand.

Que manquait-il à la comtesse de Bocarmé, au duc de Praslin, à des milliers d'autres? la moralité dans l'éducation.

Vous vous écriez avec un accent magistral : « Détruisez la cave *Ignorance*, vous détruisez la taupe *Crime* (1) ! »

C'est une belle phrase, une phrase qui monte à cheval sur la métaphore et veut produire un effet de paradoxe à grand orchestre ; mais l'homme sensé n'est jamais pris à ce charlatanisme du style.

Ce que vous dites peut être vrai pour le sauvage, pour l'homme à l'état complet de barba-

(1) Tome IX, page 21.

rie; mais cela n'est pas vrai pour le pauvre d'esprit de l'Evangile, pour l'*ignorant* chrétien, — dussiez-vous triompher de me voir accoupler ces deux mots.

Remplacez *ignorance* par *demi-savoir*, et votre axiome passera.

Ici comme ailleurs, j'ai doublement raison contre vous, car vos types de bandits et de misérables ne sont pas empruntés à la classe ignorante.

Jean Valjean seul appartenait à cette classe, et tout mauvais, tout perverti que le bagne ait pu le rendre au corps social, le repentir a trouvé le chemin de son cœur. Il est devenu le Vincent de Paul que nous connaissons.

Quant aux autres ils sont presque lettrés.

Votre ignoble aubergiste a fait des études pour *être prêtre*; l'ogresse, sa femme, dévore des romans; leurs filles ont été en pension, comme l'aînée nous l'a fait voir dans la chambre de Marius.

Gavroche, votre gamin de Paris, est plein

de littérature. Il chante des strophes romantiques, et dans une scène révolutionnaire, à laquelle vous nous ferez assister bientôt, il s'empare de la charrette d'un auvergnat endormi, trouvant qu'elle « ferait joliment bien sur la barricade, » et glisse dans la poche du dormeur ce billet, rédigé lestement au crayon rouge, sans la moindre faute d'orthographe :

« *République française.*

« Reçu ta charrette.

» Gavroche (1). »

Vos ignobles scélérats de *Patron-Minette* eux-mêmes ont l'intelligence cultivée.

Montparnasse, ce « mirliflore du sépulcre, cet assassin de dix-huit ans qui a plusieurs cadavres derrière lui, cette gravure de modes commettant des meurtres, » est un vrai dandy du boulevart, plein de formes et d'éducation.

(1) Tome XIV, pages 10 et 11.

Sabet « qui a perdu sa femme et ses enfants comme on perd un mouchoir, se déclare chimiste, et a joué le Vaudeville à Saint-Mihiel ([1]). »

Est-ce l'ignorance qui les a jetés dans la misère ou dans le crime? Non. C'est le demi-savoir orgueilleux et démoralisateur. C'est l'intelligence développée d'une manière imparfaite, sans appui salutaire, sans direction religieuse, comme ces rameaux désordonnés qui s'étalent au hasard, et dont la main du jardinier n'arrête pas la pousse extravagante.

Cela produit la confusion et l'ombre.

Une ombre maudite, sous laquelle s'abritent à l'aise toutes les passions, et où souvent le crime cherche refuge.

Nulle part dans votre livre, monsieur, vous ne montrez les résultats de la nature ignorante; mais, en revanche, vous faites un effroyable tableau de la nature viciée, corrompue, égarée par de fausses lumières et par une éducation

([1]) Tome IX, pages 23, 25 et 26.

sans moralité, qui pousse à l'efflorescence des mauvais instincts.

Tous ces gens-là sont criminels sciemment, parce qu'ils veulent l'être.

Il n'en est pas un seul qui fasse un effort pour revenir au bien, pour se réhabiliter par le travail.

Et, ce qu'il y a de curieux, c'est que vous le dites vous-même.

Un soir, dans une ruelle des barrières, déserte et sombre, votre mirliflore du sépulcre, Montparnasse, attaque Jean Valjean pour le dévaliser, bien résolu à le tuer au besoin. Mais le vieillard conserve une force prodigieuse. Il terrasse le jeune misérable.

» — Quel âge as-tu? lui demande-t-il?

» — Dix-neuf ans.

» — Tu es fort. Pourquoi ne travailles-tu pas?

» — Ça m'ennuie.

» — Quel est ton état?

» — Fainéant.

» — Peut-on faire quelque chose de toi? Qu'est-ce que tu veux être?

« — Voleur (1) ! »

Alors, avec cette perpétuelle inconséquence qui vous pousse à vous réfuter vous-même en quelques lignes, après des volumes de divagations, vous écrivez cette page, dans laquelle est contenu tout un cours de morale pratique.

C'est Jean Valjean qui parle. Ecoutons.

« — Mon enfant, tu entres par paresse dans la plus laborieuse des existences. Ah ! tu te déclares fainéant ! prépare-toi à travailler. As-tu vu une machine qui est redoutable ? cela s'appelle le laminoir. Il faut y prendre garde, c'est une chose sournoise et féroce. Si elle attrape le pan de votre habit, vous y passez tout entier. Cette machine, c'est l'oisiveté. Arrête-toi, pendant qu'il en est temps encore, et sauve-toi ! Autrement, c'est fini ; avant peu tu seras dans l'engrenage. Une fois pris, n'espère plus rien. La paresse, le plaisir, quels précipices ! Vivre oisif de la substance sociale ! être inutile, c'est-

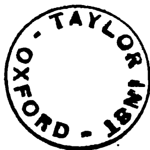
(1) Tome XI, page 53.

à-dire nuisible! Cela mène droit au fond de la misère. Malheur à qui veut être parasite! il sera vermine. Ah! il ne te plaît pas de travailler! Ah! tu n'as qu'une pensée: bien boire, bien manger, bien dormir. Tu boiras de l'eau, tu mangeras du pain noir, tu dormiras sur une planche avec une ferraille rivée à tes membres, et dont tu sentiras la nuit le froid sur ta chair! tu briseras cette ferraille, tu t'enfuiras. C'est bon. Tu te traîneras sur le ventre dans les broussailles et tu mangeras de l'herbe comme les brutes des bois. Et tu seras repris, et tu passeras des années dans une basse fosse, scellé à une muraille, tâtonnant pour boire à ta cruche, mordant dans un affreux pain de ténèbres dont les chiens ne voudraient pas, mangeant des fèves que les vers auront mangées avant toi. Tu seras cloporte dans une cave. Ah! aie pitié de toi-même, misérable enfant, tout jeune, qui tétais ta nourrice il n'y pas vingt ans, et qui as sans doute encore ta mère! je t'en conjure! écoute-moi! Tu veux du fin drap

noir, des escarpins vernis; tu veux te friser, te mettre dans tes boucles de l'huile qui sent bon, plaire aux créatures, être joli. Tu seras tondu ras avec une casaque rouge et des sabots. Tu veux une bague au doigt, tu auras un carcan au cou. Et tu entreras là à vingt ans, et tu en sortiras à cinquante! Tu entreras jeune, rose, frais, avec tes yeux brillants et toutes tes dents blanches et ta belle chevelure d'adolescent, tu sortiras cassé, ridé, édenté, horrible, en cheveux blancs! Ah! mon pauvre enfant, tu fais fausse route, la fainéantise te conseille mal; le plus rude des travaux, c'est le vol. Crois-moi, n'entreprends pas cette pénible besogne d'être un paresseux. Devenir un coquin, ce n'est pas commode. Il est moins malaisé d'être honnête homme (1). »

Voilà qui est fini, monsieur.

Ne discutons plus, vous êtes suffisamment condamné par vous-même.



(1) Tome XI, pages 54 et suivantes.

XLIV

Apologie d'un roi trop connu. — Solution du socialisme au profit d'un seul corps d'état.

Dès le début de votre quatrième partie, vous vous livrez à une interminable digression sur le règne de Louis-Philippe, et vous chantez en l'honneur de ce souverain, issu des barricades de juillet, un hymne triomphal.

Je ne vous cherche pas querelle à cet égard.

Vous profitez de l'occasion qui s'offre de payer une dette sacrée de reconnaissance.

Le chef de la dynastie d'Orléans vous a élevé

jadis à la pairie, et vous a sauvé d'un scandale qui eût été désastreux pour votre gloire. Peut-être même a-t-il outrepassé, dans la circonstance, les limites assignées au roi, comme à tous les citoyens, quand la vindicte publique s'exerce.

Le roi peut faire grâce.

Mais en aucun cas il ne lui est permis d'entraver l'action des lois.

Certes, le sentiment qui vous porte à écrire l'apologie de ce prince est respectable. Je ne vous reproche qu'une chose, c'est d'intituler cette apologie : *Pages d'histoire.*

Vous pouvez être convaincu d'avance que l'histoire, tout en appréciant votre noble gratitude, saura parfaitement en distraire l'exagération de l'éloge. D'abord elle n'admettra pas, comme vous le dites, de *circonstances atténuantes* (1) pour Philippe-Egalité.

Détrompez-vous là-dessus.

(1) Tome X, page 51.

L'amour que vous portez à 93 et à ses héros vous aveugle.

Si l'histoire accorde quelque estime au fils de ce régicide doublement odieux, soyez sûr qu'il ne l'obtiendra pas comme roi, car l'égoïsme de famille a toujours absorbé Louis-Philippe et l'a rendu parfaitement insensible à l'honneur de la France.

Avec une pareille mention historique, on n'obtient pas une place aussi belle que vous semblez le croire dans l'admiration de l'avenir.

Entraîné par la force de la vérité, vous avouez que le roi-citoyen « se *contredisait* et se *démentait* quelquefois. » D'autres que vous, qui n'ont pas l'exaltation de la reconnaissance, l'accuseront d'avoir un peu trop cultivé la tromperie.

Vous ajoutez qu'il « chantait avec conviction la *Marseillaise*. »

Il y a dans cette phrase de quoi faire écrouler de stupeur les murs du mont Saint-Michel,

sans compter qu'elle donnera des attaques d'épilepsie à Barbès et consorts.

Enfin permettez-moi de vous dire, en retournant à ma manière une autre de vos louanges, que ce roi défunt avait dans le caractère « beaucoup du *procureur* et plus encore de l'*avoué*; mais qu'il n'avait rien, absolument rien de Charlemagne (1). »

Après avoir écrit l'histoire de Louis-Philippe à votre manière, vous passez au socialisme par une transition très-heureuse.

On sait tout ce que vous êtes capable de dire là-dessus. Pourtant j'ai peur qu'on ne m'accuse de vous calomnier. Je renvoie en conséquence les personnes qui auraient des doutes aux chapitres de votre quatrième partie, intitulés : *Lézardes sous les fondations* et *Faits d'où l'histoire sort et que l'histoire ignore*, pages 69, 72 et 80.

Vous y réduisez le socialisme à deux petits

(1) Tome X, pages 53 et 55.

problèmes, dont la solution est extrêmement facile :

« 1° Produire la richesse.

» 2° La répartir, de façon que tout citoyen, sans exception, soit propriétaire, » — même les paresseux, bien entendu, — même les agréables personnages de la horde de *Patron-Minette*. Et, quand ils seront retombés dans la misère, grâce à leurs vices, on aura soin de les gratifier d'une propriété nouvelle, parce que « CEUX QUI ONT FAIM ONT DROIT. »

La maxime est écrite en toutes lettres.

En face d'arguments de ce genre, on ne trouve pas de réponse; mais on s'empresse de courir à sa porte et d'y poser triple verrou. La solution de vos deux problèmes socialistes est uniquement au profit des serruriers.

XLV

Agréables et rassurants détails sur les sociétés secrètes.

Il est bon de signaler dans le second des chapitres, cités plus haut, les passages qui vont suivre.

Je les reproduis simplement, sans commentaire, afin de conserver à ma critique son calme et sa dignité, qu'elle risquerait fort de perdre, monsieur, je vous le jure.

Vous faites l'histoire des agitations démagogiques sous la monarchie de Juillet.

« Le faubourg Saint-Antoine, dites-vous, sourdement chauffé, entrait en ébullition. Les

cabarets de la rue de Charonne étaient graves et orageux. On y discutait publiquement *la chose pour se battre ou pour rester tranquille.* Il y avait des arrière-boutiques où l'on faisait jurer à des ouvriers qu'ils se trouveraient dans la rue au premier cri d'alarme et qu'ils *se battraient sans compter le nombre des ennemis.* Quelquefois on montait au premier étage, dans une chambre close, et là il se passait des scènes presque maçonniques. On faisait prêter à l'initié des serments *pour lui rendre service ainsi qu'aux pères de famille.* C'était la formule.

» Un ouvrier disait : — Nous sommes trois cents, mettons chacun dix sous, cela fera cent cinquante francs *pour fabriquer des balles et de la poudre.*

» Un autre ajoutait : — Je ne me couche pas, parce que *je fais des cartouches la nuit.*

» L'exaltation était telle qu'un jour, en plein cabaret, un homme s'écria : — *Nous n'avons pas d'armes !* Un de ses camarades répondit : — *Les soldats en ont !*

Ces réunions étaient périodiques, et, comme pendant la révolution, il y avait dans ces cabarets des *femmes patriotes*, qui *embrassaient* les nouveaux venus. On entrait, on buvait, et on sortait en disant : — *Marchand de vin, ce qui est dû, la révolution le paiera.* Chez un cabaretier, en face de la rue de Charonne, on nommait les agents révolutionnaires. Le scrutin se faisait dans les casquettes.

» Un jour, à la porte d'un liquoriste du marché Lenoir, un homme ayant un collier de barbe et l'accent italien monta sur une borne et lut à haute voix un écrit singulier qui semblait émaner d'un pouvoir occulte. Les passages qui remuaient la foule ont été recueillis et notés : — *Nos doctrines sont entravées, nos proclamations sont déchirées, nos afficheurs sont guettés et jetés en prison. La débâcle qui vient d'avoir lieu dans les* COTONS *nous a converti plusieurs juste-milieu. Pour le peuple ou contre le peuple, c'est la question. Il n'y en a pas d'autre. Le jour où nous ne vous conviendrons*

plus, cassez-nous; mais jusque-là aidez-nous à marcher.

» A la tombée de la nuit, un homme rencontre un ouvrier près du canal.

» — Où vas-tu, citoyen?

» — Monsieur, répond l'ouvrier, je ne vous connais pas.

» — Je te connais, moi. Ne crains rien. Je suis l'agent du comité. Tu sais que, si tu révélais quelque chose, on a l'œil sur toi.

» Puis il donne une poignée de main à l'ouvrier, et s'éloigne en disant :

» — Nous nous reverrons bientôt!

» La police aux écoutes recueillait, non plus seulement dans les cabarets, mais dans les rues, des dialogues singuliers.

» — Fais-toi recevoir bien vite, disait un tisserand à un ébéniste.

» — Pourquoi?

» — Il va y avoir un coup de feu à faire.

» Les principaux chefs se tenaient à l'écart.

On croyait qu'ils se réunissaient pour se concerter dans un cabaret près de la pointe Saint-Eustache.

» Un bourgeois trouva la nomenclature complète des sections du quatrième arrondissement de la Société des Droits de l'homme, avec les noms et les demeures des chefs de sections. Le gouvernement reçut un jour l'avis qu'il venait d'être distribué des armes au faubourg et deux cent mille cartouches. La semaine d'après, trente mille cartouches furent distribuées. Chose remarquable, la police n'en put saisir une seule.

» Aucun point de Paris ni de la France n'était exempt de la fièvre révolutionnaire. L'artère battait partout.

» Comme ces membranes qui naissent de certaines enflammations et qui se forment dans le corps humain, le réseau des sociétés secrètes commençait à s'étendre dans le pays. De l'association des Amis du peuple, publique et secrète tout à la fois, naissait la société des Droits

de l'homme, qui datait ainsi un de ses ordres du jour :

» PLUVIOSE, AN 40 DE L'ÈRE RÉPUBLICAINE.

» Elle devait survivre même à des arrêts de cour d'assises prononçant sa dissolution, et n'hésitait pas à donner à ses sections des noms significatifs, tels que ceux-ci :

Des piques.
Tocsin.
Canon d'alarme.
Bonnet phrygien.
21 janvier.
Marche en avant.
Robespierre.
Niveau.
Ça ira.

» La société des Droits de l'homme engendrait la société d'Action. C'étaient les impatients qui se détachaient et couraient devant. D'autres associations cherchaient à se recruter dans les

grandes sociétés mères. Il y avait la société Gauloise, la société de la Liberté de la presse, celle des Ouvriers égalitaires, et l'Armée des bastillés, espèce de cohorte organisée militairement : quatre hommes commandés par un caporal, dix par un sergent, vingt par un sous-lieutenant, quarante par un lieutenant. Il n'y avait jamais plus de cinq hommes qui se connussent. Création où la précaution est combinée avec l'audace, et qui semble empreinte du génie de Venise! Le comité central, qui était la tête, avait deux bras : la société d'Action et l'Armée des bastilles.

» Toutes ces sociétés parisiennes se ramifiaient dans les principales villes.

» Lyon, Nantes, Lille et Marseille avaient leur société des Droits de l'homme, de la Charbonnière et des Hommes libres.

» Aix avait une société révolutionnaire qui s'appelait la Cougourde.

» A Paris, le faubourg Saint-Marceau n'était guère moins bourdonnant que le faubourg

Saint-Antoine, et les écoles pas moins émues que les faubourgs. La société des Amis de l'A B C (1), composée d'étudiants, se réunissait au café Musain (le guêpier démagogique où tomba Marius). Ces réunions étaient secrètes. D'autres étaient aussi publiques que possible, et l'on peut juger de ces hardiesses par ce fragment d'un interrogatoire subi dans un des procès ultérieurs :

» — Où se tint cette réunion?

» — Rue de la Paix.

» — Chez qui?

» — Dans la rue.

» — Quelles sections étaient là?

» — Une seule.

» — Laquelle?

» — La section Manuel.

» — Quel était le chef?

» — Moi.

» — Vous êtes trop jeune pour avoir pris

(1) *L'Abaissé*, calembour magnifique. Cela signifiait le peuple.

tout seul ce grave parti d'attaquer le gouvernement. D'où venaient vos instructions?

» — Du comité central.

» L'armée était minée en même temps que la population, comme le prouvèrent plus tard les mouvements de Belfort, de Lunéville et d'Epinal. On comptait sur le 52e régiment, sur le 5e, sur le 8e, sur le 37e et sur le 20e léger.

» Telle était la situation. Le faubourg Saint-Antoine la rendait sensible et l'accentuait.

» Ce vieux faubourg, peuplé comme une fourmilière, laborieux, courageux et colère comme une ruche, frémissait dans l'attente et dans le désir d'une commotion. Ses cabarets ont une notoriété historique. En temps de trouble, on s'y enivre de paroles plus que de vin. Une sorte *d'esprit prophétique* et une *effluve d'avenir* y circule, enflant les cœurs et grandissant les âmes. Les cabarets du faubourg Saint-Antoine ressemblent à ces tavernes du mont Aventin, bâties sur l'antre même de la

Sybille et communiquant avec les *profonds souffles sacrés.*

» Le faubourg Saint-Antoine est un réservoir de peuple; l'ébranlement révolutionnaire y fait des fissures, par où coule la *souveraineté populaire.* Cette souveraineté, *même fourvoyée,* reste grande. On peut dire d'elle comme du cyclope aveugle : INGENS.

» En 93, il partait du faubourg Saint-Antoine, tantôt des légions sauvages, tantôt des bandes héroïques. Ces hommes hérissés qui, dans les *jours génésiaques* du chaos révolutionnaire, déguenillés, hurlants, farouches, le casse-tête levé, la pique haute, se ruaient sur le vieux Paris bouleversé, que voulaient-ils? Ils voulaient la fin des oppressions, la fin des tyrannies, la fin du glaive, le travail pour l'homme, l'instruction pour l'enfant, la douceur sociale pour la femme, la liberté, la fraternité, le pain pour tous, *l'édénisation du monde*, le progrès (ou la mort). Et cette chose *sainte et douce*, le progrès, ils la réclamaient terribles,

demi-nus, la massue au poing, le rugissement à la bouche. C'étaient les sauvages, oui, mais *les sauvages* de la CIVILISATION. Ils proclamaient avec furie le DROIT ; ils voulaient, *fût-ce par le tremblement et l'épouvante*, forcer le genre humain au PARADIS. »

Voilà, monsieur !

J'ai dit que je ne ferais point de commentaires, et je tiendrai parole.

Ici le lecteur saura bien lui-même rendre l'arrêt sur les pièces que je lui présente. Il n'a pas besoin de mon réquisitoire. Votre manière d'apprécier les événements historiques et de faire l'apothéose d'un passé infâme doit servir de leçon au présent.

Vous pouvez être sûr qu'il en profitera.

XLVI

La maison de la rue Plumet.

Jean Valjean est resté cinq années entières dans son impénétrable asile du couvent de Picpus. Il passait pour le frère du vieux Fauchelevent.

Une fois l'éducation de Cosette terminée, il quitta sa retraite.

Ne croyant pas devoir négliger une seule des précautions que lui dictait la prudence pour échapper à la police, et surtout à l'œil exercé de Javert, il sortait avec un déguisement, et il avait dans Paris trois domiciles, abandonnant

l'un pour l'autre, dès qu'il avait un motif quelconque de tromper les recherches.

Le jour où il voulut faire perdre sa piste à Marius, rien ne fut plus simple.

Il alla s'enfermer dans une petite maison de la rue Plumet, parfaitement isolée, et que de grands et vieux ombrages dérobaient à tous les regards.

On le connaissait dans le quartier sous le nom de M. Ultime Fauchelevent.

Vous dites, monsieur, que rien ne prépare une jeune fille aux passions comme l'éducation donnée par les religieuses. C'est un paradoxe de plus, qui vous sert à justifier l'amour subit de Cosette pour Marius et sa conduite légère au Luxembourg, mais dont la valeur est la même que celle que j'accorde à la plupart de vos assertions.

La jeune fille vous est entièrement redevable de ses inconséquences. Elle joue de la prunelle avec Marius. Celui-ci prend feu, passe d'un excès de timidité à un excès de hardiesse, et

Jean Valjean met un terme aux promenades. Alors Cosette s'afflige et dépérit; le vieillard se désole à son tour, et voilà leur douce et tranquille existence rendue presque funèbre.

Tout cela, monsieur, rentre dans les détails les plus rebattus du roman vulgaire.

Ce n'est vraiment pas la peine de s'appeler Victor Hugo et d'avoir le génie en partage, pour ne donner au lecteur que des incidents ressassés, des épisodes vieillis et des tableaux de mœurs comme on en trouve partout dans le bric-à-brac du feuilleton.

Lorsque Marius et Cosette se retrouvent, les incidents changent sans être plus neufs, et les couleurs de votre palette se renouvellent sans être plus fraîches.

Seulement, vous ne laissez jamais échapper l'occasion de glisser çà et là quelque blasphème burlesque.

Jean Valjean, par exemple, qui n'entend pas que la tendresse de la jeune fille pour lui diminue sous aucun prétexte, Jean Valjean qui

déménage aussitôt que l'ombre d'un amoureux se dessine quelque part, est vraiment là-dessus d'un égoïsme incompréhensible chez un homme pieux, qui assiste à la messe tous les matins à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

« Aimé de Cosette, il était bien! il n'en demandait pas davantage. On lui eût dit : — Veux-tu être mieux? il aurait répondu : — Non! Dieu lui eût dit : — Veux-tu le ciel? il eût répondu : — J'Y PERDRAIS (1)! »

C'est un mot sublime à vos yeux peut-être, mais que d'autres trouveront entaché d'un matérialisme impie, tout à fait absurde dans la bouche du chrétien pratiquant.

On trouve un peu plus loin, au milieu du même volume, quelque chose du même goût et du même style.

Lorsque Marius, par une série de circonstances trop longues à reproduire, découvre la solitude verdoyante, où le tuteur de Cosette la tient

(1) Tome XI, page 8.

cachée, il rôde aux alentours, parvient à déranger un barreau de la grille du jardin, et s'y insinue, avec cette imprudence des amoureux qui ressemble à l'audace des voleurs.

Il dépose sur un banc champêtre un petit volume de maximes détachées, dans le genre de celles de La Rochefoucauld, mais très-inférieures à celles-ci comme intérêt moral et comme profondeur philosophique.

Cosette trouve ce manuscrit sous une grosse pierre, que Marius a placée là, comme serre-papier.

Voici quelques-unes de ces précieuses maximes :

* *
*

« L'amour, c'est la salutation des anges aux astres.

* *
*

» Vous regardez une étoile pour deux motifs, parce qu'elle est lumineuse et qu'elle est impénétrable. Vous avez auprès de vous un plus

grand rayonnement et un plus grand mystère, la femme.

* *
*

» C'est une chose étrange, savez-vous cela? Je suis dans la nuit. Il y a un être qui, en s'en allant, a *emporté le ciel*.

* *
*

» Oh! nous sentir couchés côte à côte dans le même tombeau, la main dans la main, et de temps en temps, dans les ténèbres, *nous caresser un doigt*, cela suffirait à mon ÉTERNITÉ [1]! »

* *
*

Bien certainement, si le cœur de la jeune fille avait pu résister aux séductions du Luxembourg, il lui eût été impossible de ne pas céder à l'image fascinatrice du doigt de ce monsieur, caressant éternellement le sien dans l'ombre du sépulcre.

[1] Tome XI, pages 74 et suivantes.

En conséquence, elle se décide à se promener seule au jardin tous les soirs à la brune, rencontre Marius auquel la grille indiscrète continue de livrer passage, et tombe dans ses bras avec la plus adorable ingénuité.

Les rendez-vous succèdent aux rendez-vous et sont pleins d'innocence.

Marius se borne à achever sur une grande échelle, et verbalement, la rédaction de ses maximes. Cosette, en extase, l'écoute. Elle trouve ce jeune homme très-fort en littérature et plane avec lui dans les plus lumineuses régions du sentiment.

Par malheur la pauvre fille ignore qu'elle a une rivale, une rivale jalouse, et celle-ci trouve moyen de la faire descendre brusquement aux plus sombres réalités de la douleur.

XLVII

Marius prend la mouche et gâte ses affaires.

La rivale de Cosette est l'aînée des filles Thénardier, cette larve, — pour me servir d'une de vos expressions favorites, — que nous ayons entendue déclarer à Marius qu'elle le trouvait *joli garçon.*

Depuis elle a rendu au jeune homme des services qui, pour tout autre, eussent été significatifs.

Elle ne laisse échapper aucune occasion de se mêler à son existence, elle guette les rendez-vous, tâte la grille du jardin de la rue

Plumet, remarque le barreau complice, devine la manière dont le neveu de M. Gillenormand s'insinue au cœur de la place, et s'écrie :

« Pas de ça, Lisette (¹) ! »

Un matin, Jean Valjean, visitant ses espaliers, aperçoit une adresse écrite sur le mur avec la pointe d'un couteau.

Marius, la veille, n'ayant en poche ni papier, ni crayon, et prévoyant le cas où la jeune fille, dans l'intervalle d'une entrevue à l'autre, aurait à lui communiquer quelque nouvelle importante, lui a gravé sur le plâtre son nouveau domicile : *16, rue de la Verrerie.*

Après la scène effroyable du galetas, il s'était empressé de quitter la rue des Vignes-Saint-Marcel.

Jean Valjean rêvait devant cette inscription singulière, quand tout à coup « un papier plié en quatre tomba devant lui, comme si une main l'eût lâché au-dessus de sa tête. Il prit

(¹) Tome XII, page 65.

ce papier, le déplia, et y lut ce mot écrit en grosses lettres :

« Déménagez (1)! »

Aux yeux d'un homme toujours en éveil sur les recherches de police qui pouvaient le concerner, et dont Cosette, par ses allures étranges, doublait depuis quelque temps les inquiétudes, ces deux événements rapprochés l'un de l'autre, la découverte de l'adresse et la chute du billet anonyme, devaient prendre les proportions d'un péril et lui suggérer des mesures immédiates pour le prévenir.

Un orage se forme donc sur la tête de vos amoureux. Il ne tarde pas à éclater.

Cosette arrive un soir au rendez-vous, les yeux rouges. Elle a pleuré. Son père lui a dit de préparer ses malles et de se tenir prête à partir pour l'Angleterre.

Il y a une chose bizarre, monsieur, et que la franchise avec laquelle je vous ai parlé jusqu'ici

(1) Tome XII, page 110.

ne me permet pas de vous dissimuler : c'est que la corde du sentiment ne résonne pas sous vos doigts, ou résonne mal. Le récit des amours de Marius et de Cosette est glacé, lorsqu'il n'est pas ridicule.

Ayez l'obligeance de relire de sang-froid la phrase qui va suivre.

« Marius possédait Cosette, comme les esprits possèdent. Il semblait qu'ils eussent tellement mêlé leurs âmes que, s'ils avaient voulu les reprendre, il leur eût été impossible de les reconnaître. — Celle-ci est la mienne! — Non, c'est la mienne! — Je t'assure que tu te trompes! — Voilà bien moi... — Ce que tu prends pour toi, c'est moi (1)! »

Tout amour-propre à part, est-ce que vous ne trouvez pas ce dialogue voisin du grotesque?

Et, quand Cosette propose à Marius de passer le détroit avec elle et son père, la réponse du

(1) Tome XII, page 80.

jeune homme est d'un réalisme, qui ne peut vraiment exciter ni la pitié de son amante, ni la nôtre.

« — Partir avec vous! es-tu folle? Mais il faut de l'argent, et je n'en ai pas! Mais j'ai un vieux chapeau et un habit où il manque des boutons par-devant; ma chemise est toute déchirée; j'ai les coudes percés, mes bottes prennent l'eau. Tu ne me vois que la nuit, et tu me donnes ton amour; si tu me voyais le jour, tu me donnerais un sou (1)! »

Impossible de mieux paraphraser le proverbe populaire : « La nuit tous les chats sont gris. »

Mais, avec ce costume affreusement délabré, qui rappelle celui de Chodruc Duclos, Marius pouvait rencontrer, de jour, Cosette au bras de Jean Valjean, lorsque ceux-ci allaient visiter les pauvres et faire leurs aumônes. Alors quelle mine eût-il faite? Il y avait de quoi mourir de honte.

(1) Tome XII, page 83.

Tenez, votre Marius est décidément un crétin de premier ordre, ou bien c'est un vagabond qui oublie tout dans le désœuvrement.

M'expliquerez-vous l'emploi de ses longues journées?

Comment, il a un grand-père qui lui offre sa bourse, il a des amis; les libraires lui confient des travaux, et il se laisse descendre aux haillons? Mais le plus affreux Bohême, épris d'une femme, n'a qu'une préoccupation, qu'un désir: il remuerait le monde afin de se présenter au moins devant elle avec une tenue convenable.

Vous ne pouvez même pas soutenir que les rendez-vous de nuit excusent Marius et cachent les imperfections de sa toilette, puisqu'il contemple les *nœuds de ruban* de la jeune fille, *ses gants*, ses *brodequins*, et qu'il se déclare *le seigneur de ces jolis peignes d'écaille qu'elle a dans les cheveux* (¹), » preuve évidente que les

(¹) Tome XII, page 80.

susdits rendez-vous sont au moins illuminés de temps à autre par le clair de lune.

Vous avez beau dire, ce garçon-là doit être soupçonné de paresse, de négligence ou de bêtise.

Est-ce que vous lui trouvez assez d'esprit pour trancher du Diogène en plein dix-neuvième siècle? Moi, je ne l'ai vu commettre que des stupidités. Il a une foule de papillons qui lui tourbillonnent dans le cerveau.

Sa boutade bonapartiste chez son aïeul est une polissonnerie.

Jamais on ne lui pardonnera son hésitation inqualifiable, le jour où il tenait à la main un des pistolets de Javert.

Nous allons le voir, par un dernier et incompréhensible faux pas, compromettre d'un seul coup toutes ses espérances et s'exposer à perdre Cosette, son bonheur et l'avenir, à propos d'une parole de son aïeul, — parole légère sans doute, coupable même, je n'en disconviens pas; mais qu'il eût fait rétracter avec un geste affectueux, avec une prière, avec une larme.

En face de l'extrémité menaçante où le destin réduit ses amours, il se décide à rendre visite à M. Gillenormand et à lui demander la permission d'épouser celle qu'il aime.

Le grand-père, comme on a pu le voir, n'a pas lieu d'être satisfait de la conduite du petit-fils. Son premier accueil est une bourrasque. Mais bientôt la colère se dissipe et la tendresse paternelle a le dessus.

« — Allons, voyons, parle, conte-moi tes amourettes, jabotte, dis-moi tout! Sapristi! que les jeunes gens sont bêtes! Ah! ça, tu n'as donc vraiment pas le sou? Tu es fait comme un voleur.

» Il fouille dans un tiroir et y prend une bourse.

« — Tiens, voilà cent louis, achète-toi un chapeau. Je trouve ça très-bien, qu'un jeune homme comme toi soit amoureux. C'est de ton âge. Je t'aime mieux amoureux que Jacobin. Je t'aime mieux épris d'un cotillon, sapristi! de vingt cotillons, que de M. de Robespierre! Pour ma part, je me rends cette justice, qu'en fait

de sans-culottes, je n'ai jamais aimé que les femmes. »

Le bonhomme continue de divaguer sur ce thème, et arrive à dire :

« — J'ai eu des histoires comme ça, moi aussi. Plus d'une. Sais-tu ce qu'on fait? On ne se précipite pas dans le tragique ; on ne conclut pas au mariage avec monsieur le maire et avec son écharpe. On est tout bêtement un garçon d'esprit. Glissez, mortels, n'épousez pas! (1) »

Ce discours est coupable, je le répète, il est scandaleux.

Néanmoins, s'il fallait exécrer et maudire tous les fous de ce monde qui raisonnent dans le même sens, on couvrirait l'univers d'anathèmes.

D'un mot, d'un seul mot de reproche, Marius eût fait revenir à ses propres idées, je veux dire aux idées chastes, cet octogénaire grivois, dont il devait, du reste, connaître de-

(1) Tome XII, page 105.

puis longtemps la morale beaucoup trop élastique. C'était une affaire de délicatesse et de sentiment à conclure avec le cœur du vieillard, en dehors de ses opinions folâtres, sur lesquelles le dévergondage de mœurs du dix-huitième siècle avait malheureusement laissé son empreinte. Il fallait se tirer de là par un appel respectueux au devoir et à la bienséance ; il fallait de l'esprit, et Marius n'en a point.

« — Vous outragez ma femme ! » s'écrie-t-il, en se drapant dans une indignation fougueuse.

Et il sort comme un insensé, déclarant qu'il ne veut plus rien de son aïeul.

Le soir, Cosette n'est pas au rendez-vous. Toutes les portes de la maison de la rue Plumet se trouvent fermées. Désespoir sur désespoir.

Or, comme une révolution éclate justement à Paris ce jour-là même, à la suite du convoi du général Lamarque, Marius va rejoindre sur une barricade cette bande de jeunes étudiants dé-

magogues, qui ont complété son éducation politique.

Il est en véritable costume de révolutionnaire et de bandit. Laissons-le courir à l'émeute.

XLVIII

Parlons peu, et parlons bien.

Nous voici au point culminant de votre œuvre.

Après avoir développé vos estimables théories, vous arrivez par une pente toute naturelle à la mise en pratique, c'est-à-dire à un modèle d'exécution, que la jeunesse française n'aura plus qu'à copier et à suivre.

Là surtout est l'odieux de votre procédé.

Tous les héros de barricades que nous allons voir, tous ceux qui vont brûler de la poudre au nom de vos principes sont des étudiants.

Je ne tarderai pas à me jeter avec vous au sein de la bataille, pour en montrer les horreurs et les vertiges; mais il faut que je vous explique d'abord comment vous serez la première victime de cette démagogie dont vous allumez la torche et dont vous aiguisez le couteau.

Vous avez ma promesse, je dois la tenir.

Il est bien reconnu dès à présent, il est démontré que le livre des *Misérables* est une épopée complète en l'honneur de la révolution. Vous appelez à votre aide tous les genres de lyrisme pour embellir et poétiser un fantôme immonde. Vous arrachez un cadavre de son linceul taché de boue et de sang, et vous le dressez en face des populations pour leur dire : Ceci n'est point mort, ceci existe, ceci règnera demain, ceci reprendra la hache et ressaisira la foudre !

Vous n'avez pas assez d'antithèses à votre service, assez de métaphores dans votre sac oratoire pour les consacrer à l'éloge des abominations commises à la fin du dernier siècle.

C'est bien vous qui avez dit, tome VII, page 110 : « *Le cri Audace est un fiat lux.* Pour que la Révolution soit, il faut que Danton l'ose (1). Tenter, braver, persister, persévérer, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe, affronter la puissance injuste, insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête, voilà l'exemple dont les peuples ont besoin ! »

C'est bien vous qui dites encore, tome XII, page 95 : « La révolution française *est un immense acte de* PROBITÉ ! »

Vous ne craignez pas, en écrivant cette histoire d'imposture et en lançant au pays ces provocations perverses, de mettre à tout propos Dieu en scène. Vous dites, tome XIII, page 94 : « La voix du peuple, voix effrayante et sacrée, qui se compose du *rugissement de la brute* et de la *parole de Dieu.* »

(1) Danton, cet hercule-bourreau, cet athlète du massacre et de l'égorgement, qui a ordonné les septembrisades, organisé la terreur et promené la guillotine par toute la France ! Voilà l'*audace* devant laquelle M. Hugo s'extasie.

« Et vous ajoutez, tome XIV, page 136 : « La révolution française est un *geste de Dieu*. »

Oui, blasphémateur ! c'est un geste de vengeance et de châtiment, provoqué par les crimes des hommes.

Il est curieux de vous voir ramasser la verge sanglante pour nous la présenter comme un flambeau. Vous dites, tome XII, page 28 : « L'œuvre du dix-huitième siècle est saine et bonne. Les encyclopédistes, Diderot en tête, les physiocrates, ([1]), Turgot en tête, les philosophes, Voltaire en tête, les utopistes, Rousseau en tête, ce sont là quatre légions sacrées. »

Moi, je dis quatre légions infernales, à la suite desquelles sont venues toutes les orgies révolutionnaires dont vous demandez le retour.

Ah ! monsieur que vous êtes à plaindre !

Voulez-vous que je vous dise à quel instinct dangereux et coupable vous cédez, vous, illustre poëte plein de génie, mais dont le jugement

([1]) C'est-à-dire les matérialistes.

n'a jamais guidé la plume? Vous cédez à un vertige de l'orgueil, que d'adroits flatteurs groupés autour de vous prennent soin d'entretenir. On vous répète chaque jour, comme on le répétait jadis à Lamartine, que vous serez président de la république européenne, et, sous le miel et le sucre qui la déguisent, vous avalez cette pilule empoisonnée.

Jugez de son effet sur vos entrailles politiques!

On conçoit que vous étouffiez de bile, de fiel et de colère. Tout ce qui retarde votre avénement à cette éblouissante présidence vous afflige, vous irrite, vous donne des accès de fureur. Car le temps se passe, car les années courent, et la tête blanchit. Je comprends vos exaspérations. La république viendra trop tard avec le brillant morceau qu'elle doit vous offrir.

Si cela continue, vos dents absentes ne pourront plus y mordre.

Que faire? comment rapprocher le but? Par quel moyen vainqueur et rempli de promptitude arriverez-vous à l'atteindre?

Vos flatteurs s'approchent et vous disent à l'oreille :

— Parbleu ! puisque Lamartine a fait une révolution avec les *Girondins*, qui vous empêche d'en faire une avec les *Misérables* ? Vous êtes plus fort que Lamartine.

Et voilà comment nous avons eu le beau livre édité par Pagnerre.

C'est une mèche ardente que vous avez voulu placer sous le baril de poudre ; mais la poudre est mouillée, mon pauvre poète ! mais la France ne se laisse pas deux fois prendre au même piége ! mais on a vu toutes les ficelles du réseau, et l'appât que vous glissez dessous ne tentera personne !

La bourgeoisie seule vous a lu.

C'est un tort, parce qu'elle eût mieux fait de consacrer à des aumônes les quinze ou dix-huit cent mille francs de bénéfice net (1), qu'elle a

(1) Quarante-cinq mille exemplaires vendus représentent ce chiffre.

partagés entre vous et les libraires français et belges, vos complices.

A quelque chose, toutefois, malheur est bon, car voici ce qu'elle a pu lire dans un de vos volumes : « La bourgeoisie n'est pas une classe, c'est l'intérêt arrivé à satisfaction, c'est tout simplement la partie contentée du peuple (1), » — phrase perfide qui, rapprochée de vos diatribes socialistes, donne fraternellement la main à l'axiome Proudhon, prêche le pillage et consacre le vol.

Quant au peuple, on n'a pas à craindre qu'il vous lise.

L'ouvrage coûte soixante francs, et, d'ailleurs, on ne poussera pas la tolérance, j'aime à le croire, jusqu'à laisser publier des éditions populaires.

Donc, vous avez manqué le but, et votre présidence est toujours fort loin.

Mais j'admets que la réussite couronne l'œuvre;

(1) Tome X, page 40.

j'admets que le branle-bas démagogique ait lieu ; j'admets que le bouleversement social s'accomplisse, et que vous arriviez, triomphant et radieux, vous asseoir sur le trône présidentiel.

Des milliers de voix éclateront autour de vous comme un seul tonnerre, et crieront :

— « Ote-toi de là que je m'y mette ! »

Ce sera banal, ce sera vulgaire ; mais en république, on tient moins à l'élégance des phrases qu'à leur portée directe.

Si le principe d'égalité républicaine a quelque chance d'être appliqué sérieusement, c'est à l'heure où il s'agira d'assouvir l'appétit des ambitions rivales. Chacun réclamera la première place à table, et toutes les mains se plongeront à la fois dans le plat de crême.

Il n'en restera plus pour vous, mon maître.

Ecoutez bien ceci, et profitez-en, si faire se peut. Tant que la discorde aura besoin d'un porte-voix, on se servira du vôtre ; tant qu'il s'agira de démolir, on vous encouragera ; tant

que vous serez boute-feu, on vous applaudira.

Mais, le jour où vous deviendrez inutile, on vous discutera.

Le dernier de vos frères et amis, le plus obtus, le plus sot, le plus incapable, a une ambition pour le moins égale à la vôtre. Il prouvera qu'il est de la veille, qu'il est pur, qu'il n'a pas écrit le *sacre de Charles X* et les *Vierges de Verdun* ; il se coiffera du bonnet rouge, vous sanglera la face avec une branche de lis, et vous serez vaincu !

Vous protesterez, vous crierez à l'injustice ; mais on vous fera taire. Au besoin même, la citoyenne guillotine saura trancher la question d'une manière prompte et définitive.

O poëte, pauvre poëte !

XLIX

Deux simples mots confirmant ce qui précède.

Et comme il est écrit que, de la première ligne de cette critique à la dernière, vous me donnerez perpétuellement raison contre vous-même, ayez l'obligeance d'ouvrir un dictionnaire fort estimé, celui de M. Poitevin.

Vous y trouverez à l'article DÉMAGOGIE cette courte phrase, citée à l'appui de la définition du mot.

La démagogie hait les supériorités naturelles et les supériorités sociales. (VICTOR HUGO.)

Ceci est un emprunt fait à l'un des volumes

que vous imprimiez aux jours de votre candeur royaliste.

Or, vous êtes bien évidemment une supériorité naturelle, et comme vous aspirez, en outre, à devenir une supériorité sociale, il faudra, de votre propre aveu, vous exposer à une double haine.

J'ai donc pu vous dire, sans être un grand prophète, que vous seriez la première victime de vos frères et amis.

La chose est démontrée catégoriquement, n'en parlons plus.

L

A quoi peut servir une paire de pistolets prêtée par un agent de police, et qu'on n'a pas rendue.

Marius va rejoindre ses camarades, afin de les aider à renverser le trône de Louis-Philippe.

Dans un roman plein de moralité comme le vôtre, un amoureux qui a perdu sa maîtresse ne craint pas la mort, et s'expose volontiers à recevoir une balle dans le crâne.

La barricade défendue par les étudiants est située rue de la Chanvrerie.

Ils ont arboré le drapeau rouge au sommet.

Tous ces jeunes gens sont là, le fusil à la main, les poches remplies de cartouches, prêts à faire le coup de feu contre un bataillon de la garde nationale et plusieurs compagnies de municipaux, dont on aperçoit à l'autre extrémité de la rue les baïonnettes menaçantes.

Parmi ces héros révolutionnaires, il y en a qui ont une contenance grave et solennelle.

D'autres se grisent avec du vin bleu dans un cabaret voisin de la barricade, et continuent contre l'Être suprême ces aimables bouffonneries que vous avez tant de plaisir à leur dicter, depuis le commencement de votre œuvre insolente.

« — Ah ça! crie l'un de ces ivrognes, il va donc encore y avoir une révolution. Cette indigence de moyens m'étonne de la part du bon Dieu. Il faut qu'à toute minute il se remette à suifer la rainure des événements. Ça accroche, ça ne marche pas, vite une révolution! Le bon Dieu a toujours les mains noires de ce vilain cambouis-là. A sa place, je serais plus simple, je

ne remonterais pas à chaque instant la mécanique, je mènerais le genre humain rondement, je tricoterais les faits maille à maille sans casser le fil, je n'aurais point d'en-cas, je n'aurais pas de répertoire extraordinaire. Mes amis, la Providence en est aux expédients. Une révolution, qu'est-ce que cela prouve? que Dieu est à court. Il fait un coup d'État, parce qu'il y a solution de continuité entre le présent et l'avenir, et parce que, lui Dieu, il n'a pas pu joindre les deux bouts. Il donne une révolution, comme un négociant dont la caisse est vide donne un bal. Dans la Création, il y a de la faillite. Oui, tout est mal arrangé, tout va de guingois; l'univers est taquinant. Je parle ici sans méchante intention et pour l'acquit de ma conscience. Recevez, Père éternel, l'assurance de ma considération distinguée! (1) »

Ce sont là, monsieur, les morceaux de style que vous traitez avec le plus de verve.

(1) Tome XIII, pages 41 et suivantes.

Le blasphème est perpétuellement chez vous à l'état de récidive.

Une horde populaire ne tarde pas à se joindre aux défenseurs de la barricade, et le nombre des combattants est triplé.

Votre aimable gamin de Paris, le jeune Gavroche est là, destiné à servir d'exemple et de modèle aux gamins qui doivent aider à la révolution future.

Aussi lui donnez-vous un rôle héroïque et très-alléchant pour les imitateurs.

« Il va, vient, monte, descend, remonte, bruit, étincelle. Il semble être là pour l'encouragement de tous. On le voit sans cesse, on l'entend toujours. L'énorme barricade le sent sur sa croupe. Il gêne les flâneurs, excite les paresseux, ranime les fatigués, impatiente les pensifs, met les uns en gaieté, les autres en haleine, les autres en colère, tous en mouvement; se pose, s'arrête, repart, vole au-dessus du tumulte et de l'effort, saute de ceux-ci à ceux-là, murmure, bourdonne et harcèle tout l'atte-

lage, — mouche de l'immense coche révolutionnaire.

» Le mouvement perpétuel était dans ses petits bras et la clameur perpétuelle dans ses petits poumons.

» — Hardi! encore des pavés! encore des tonneaux! encore des machins! Où y en a-t-il? Une hottée de plâtras pour boucher ce trou! C'est trop petit votre barricade, il faut que ça monte. Mettez-y tout, flanquez-y tout, fichez-y tout, cassez la maison.

» Il allait de l'un à l'autre, réclamant :

» — Un fusil! je veux un fusil! pourquoi ne me donne-t-on pas un fusil? J'en ai bien eu un, en 1830, lorsqu'on s'est disputé avec Charles X! »

Un des étudiants, reconnu pour chef de la barricade, et nommé Enjolras, hausse les épaules.

« — Quand il y en aura de trop pour les hommes, dit-il, on en donnera aux enfants.

» Gavroche se tourne et répond :

» — Si tu es tué avant moi, je te prends le tien !

» — Gamin ! dit Enjolras.

» — Blanc-bec ! dit Gavroche.

» Un élégant fourvoyé qui flânait au bout de la rue fit diversion. Gavroche lui cria :

» — Venez avec nous, jeune homme. Eh bien, cette vieille patrie, on ne fait donc rien pour elle ?

» L'élégant s'enfuit (1). »

Je conviens avec vous, monsieur, qu'une scène de ce genre, publiée dans un recueil populaire, dans un *journal du Dimanche* quelconque, étalé à tous les coins de rue, et que les jeunes émules de Gavroche pourraient se procurer pour la simple bagatelle de *cinq centimes*, deviendrait très-utile à vos projets et ne manquerait pas d'élargir l'horizon de vos espérances.

Écrivez à votre éditeur, afin qu'une démarche

(1) Tome XIII, pages 60 et suivantes.

au ministère, dans les bureaux de la librairie, vous obtiennent toutes les autorisations possibles, même celle du colportage, et active le merveilleux résultat que vous êtes en droit d'attendre.

Chauffer l'instinct de l'émeute chez l'enfant du peuple est une sainte et digne action.

Mais exciter l'enthousiasme révolutionnaire dans le cœur de la jeunesse des écoles, mais prouver aux fils de famille envoyés de la province qu'ils ne sont pas à Paris pour étudier la médecine ou le droit, et que leur premier, leur seul devoir est de fomenter la guerre civile, de s'armer contre le gouvernement, de brûler de la poudre en l'honneur de la République, voilà certes un but aussi noble que l'autre, et dont la France entière vous saura gré.

La nuit vient de descendre. Elle est épaisse et noire.

Tous vos étudiants sont à genoux au sommet de la barricade, « les têtes à fleur de la crête du barrage, les canons des fusils et des cara-

bines braqués sur les pavés comme à des meurtrières, attentifs, muets, prêts à faire feu.

» Quelques instants s'écoulent, puis un bruit de pas, mesuré, pesant, se fait entendre. Ce bruit, d'abord faible, puis précis, puis lourd et sonore, s'approche lentement, sans halte, sans interruption, avec une continuité tranquille et terrible. On ne voit rien, seulement on distingue tout au fond, dans cette obscurité, une multitude de fils métalliques, fins comme des aiguilles et presque imperceptibles. Ce sont les baïonnettes et les canons de fusil confusément éclairés par la reverbération lointaine d'une torche.

» Tout à coup, du fond de cette ombre, une voix, d'autant plus sinistre qu'on n'aperçoit personne, et qu'il semble que c'est l'obscurité elle-même qui parle, crie :

» — Qui vive?

» Enjolras répond d'un accent vibrant et altier :

» — Révolution française.

» — Feu! dit la voix.

» Un éclair empourpre toutes les façades de la rue, comme si la porte d'une fournaise s'ouvrait et se fermait brusquement. Une effroyable détonation éclate. Le drapeau rouge tombe. Des balles, qui ont ricoché sur les corniches des maisons, pénètrent dans la barricade et blessent plusieurs hommes ([1]). »

Des gardes municipaux s'élancent, la baïonnette en avant.

Gavroche et un autre héros de la bataille vont être percés d'outre en outre, quand Marius, armé des pistolets de Javert, entre brusquement en scène, ajuste les agresseurs, n'hésite pas, cette fois, à lâcher la détente, et de ses deux coups les renverse morts.

A la bonne heure!

Voilà un jeune homme complétement réhabilité.

([1]) Tome XIII, pages 107 et suivantes.

LI

Une lettre de Cosette.

Quand on fait de l'héroïsme, on n'en saurait trop faire.

Marius, voyant la barricade sur le point d'être prise, roule un baril de poudre sous les pavés, le défonce, allume une torche et crie aux soldats qu'ils vont sauter à l'instant même par-dessus les toits s'ils ne quittent la place au plus vite.

Ceux-ci jugent convenable de battre en retraite, ce qui est beaucoup moins héroïque.

Là dessus on célèbre la gloire du petit-fils

de M. Gillenormand. Ses camarades portent aux nues son action sublime, et Gavroche lui témoigne sa reconnaissance par cette phrase bien sentie :

« — Sans vous j'étais gobé ! (1) »

Un incident, dont personne n'a eu conscience, vient d'avoir lieu dans la bagarre.

Quelques secondes avant la scène du baril de poudre, une jeune fille, déguisée en ouvrier, boucha de sa main le canon de fusil qu'un soldat dirigeait sur Marius. Le coup partit, et la balle traversa la main, puis la poitrine de la malheureuse.

Elle roula, sanglante, et pas une âme ne songea à la secourir.

Peu d'instants après, Marius entend une voix faible qui l'appelle.

Il se penche et reconnait l'aînée des filles Thénardier, qui lui explique son dévouement pour lui. La moribonde s'accuse d'avoir gardé

(1) Tome XIII, page 121.

un billet à l'adresse du jeune homme, et de ne l'avoir pas mis à la poste comme on l'en avait priée. Elle donne ce billet à Marius, lui avouant son amour et le suppliant en grâce de l'embrasser sur le front quand elle sera morte.

Cette scène-là, monsieur, pourrait être touchante, si précédemment vous n'aviez avilie l'héroïne outre mesure.

Après les descriptions crapuleuses dont la triste fille a été habillée plus haut, on s'étonne de ces fleurs imprévues du sentiment que vous semez dans l'ordure ; mais on ne s'émeut point.

Le dégoût l'emporte et arrête les larmes.

Voici le contenu du billet :

« Mon bien-aimé, hélas ! mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l'Homme-Armé, n° 7. Dans huit jours nous serons à Londres. »

Cosette a remis ce message au premier venu,

et ce premier venu était sa rivale déguisée en homme.

On se rappelle que celle-ci rôdait aux alentours du jardin de la rue Plumet. L'avertissement de déménager, donné à Jean Valjean, était une manœuvre de sa jalousie.

Tout cela est parfaitement embrouillé au milieu de vos digressions démagogiques.

C'est un travail pénible, je vous le déclare, que de démêler pour le lecteur l'écheveau banal et beaucoup trop confus de vos ficelles.

Marius répond :

» Notre mariage était impossible. J'ai demandé à mon grand-père, il a refusé ; je suis sans fortune et toi aussi. J'ai couru chez toi, je ne t'ai pas trouvée. Tu sais la parole que je t'ai donnée, je la tiens. Je meurs. Je t'aime. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi et te sourira. »

Pour une lettre écrite sur un pavé de barricade, on n'a pas le droit d'être difficile.

Mais un secrétaire comme vous aurait bien dû rédiger cet adieu suprême avec plus de poésie et plus de sentiment.

Bientôt on va recommencer à se battre.

Le trépas que Marius ambitionne peut l'atteindre. Il prend ses précautions pour avoir des funérailles décentes, et trace les lignes suivantes au crayon sur un bout de papier qu'il met ensuite dans sa poche :

« Je m'appelle Marius Pontmercy. Porter mon cadavre chez mon grand-père, M. Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, nº 6, au Marais. »

Ce chiffon ne sera pas inutile, comme on le verra tout à l'heure.

Mon devoir de critique est de faire ici l'analyse exacte jusqu'au scrupule, car il s'agit de montrer la pauvreté de vos moyens et la persistance incorrigible avec laquelle, au mépris de

la vérité, de la logique et du sens commun, vous créez de faux misérables, des calamités qui n'ont aucune raison d'être et des désespoirs qui font rire.

LII

Message du gouvernement provisoire.

S'il y a un homme au monde inconséquent dans ses allures, insensé dans sa conduite, en désaccord absolu avec ses principes et en opposition directe avec ses vertus, c'est votre héros principal.

Il est écrit d'avance que celui-là doit être malheureux jusqu'au bout, malgré le vent propice qui souffle dans sa voile et la marée secourable qui le pousse au port.

Vous n'entendez pas raison là-dessus.

Armé d'un glaive de feu comme l'archange

légendaire, vous poussez au gouffre ce juif-errant du malheur ; vous lui criez : Marche! marche encore! trébuche et tombe! casse-toi le cou, je le veux! Cela rentre dans mes combinaisons. S'il y a une fausse démarche à faire, tu la feras. Prends tout à rebours, extravague, patauge, sois bête au besoin; mais tu ne seras pas heureux! Je t'interdis expressément le bonheur, attendu que j'écris les *Misérables* et que Pagnerre les édite. Arrange-toi!

Si cela ne vous contrarie pas, monsieur, je vais expliquer en deux mots la situation réciproque de Jean Valjean et de Cosette.

Rien de plus simple.

Le forçat évadé, possesseur d'une jolie fortune, bien à lui, gagnée loyalement par son travail; d'une fortune portative, en billets de banque, et qui représente plus d'un million, va reprendre à l'auberge de Montfermeil la pauvre enfant martyre qu'il a juré de protéger.

Cosette devient sa fille d'adoption.

Il l'élève et la fait instruire par des reli-

gieuses. Son éducation terminée, il la retire du couvent.

Leur existence est plus que modeste.

Jean Valjean ne dépense rien pour lui-même. Avec une fortune considérable, il vit économiquement et pauvrement. Donc, selon toute évidence, il tient en réserve les six cent mille francs de sa cassette pour doter la jeune fille d'une manière convenable.

Il n'est pas assez naïf, ou assez ignorant des choses d'ici-bas, — lui qui, pendant plusieurs années, les flancs ceints d'une écharpe de maire, a fait des mariages par centaines, — pour croire que le cœur de la jeune fille ne parlera pas un jour ou l'autre.

En conséquence, il n'a qu'une chose à faire : avoir l'œil et l'oreille au guet, deviner le moment précis où il devra intervenir pour assurer le destin de sa pupille, et lui chercher un époux digne d'elle.

Or, est-ce là, monsieur, la manière d'agir de votre héros?

Pas du tout.

Jean Valjean, cet homme dévoué, ce chrétien pieux, ce consolateur du pauvre, ce dispensateur d'aumônes, cet admirable émule de l'évêque Myriel, se transforme tout à coup, lorsqu'il est question de Cosette, en une espèce de tyran jaloux, qui veut conserver pour lui, pour lui seul, cette fleur de jeunesse et de beauté.

Quand Marius lui donne l'éveil sous les arbres du Luxembourg et rue de l'Ouest, il déménage, il prend la fuite, il séquestre sa jeune compagne.

Cosette devient triste et tombe dans un abattement significatif.

Le bonhomme têtu ne comprend rien, ne veut rien comprendre. Il n'interroge pas cet enfant qui souffre et qui pleure en secret; il ne cherche pas à savoir quel peut être ce Marius; il veut que Cosette ne pense qu'à lui Jean Valjean, ne s'occupe que de lui, n'ait devant les yeux que son image. De nouveaux

événements l'inquiètent, il fuit encore; il prépare ses malles et veut passer en Angleterre.

Il est où un mot parfaitement absurde, jusqu'au moment où une révélation subite achève de lui faire perdre l'esprit.

Moi qui vous reproche la vulgarité de vos ficelles dramatiques, monsieur, je suis obligé de convenir qu'en voici une tout à fait neuve, à laquelle il m'est impossible de refuser mon admiration.

Je parle du buvard de Cosette et de l'indiscrétion d'une glace de buffet, qui permet à Jean Valjean de lire la lettre écrite par sa pupille au jeune baron de Pontmercy.

Expliquez-nous cela vous-même.

C'est magnifique, et je suis heureux quand l'occasion se présente de vous adresser un éloge.

« Cosette, en arrivant rue de l'Homme-Armé, avait posé son buvard sur le buffet, devant le miroir, et, toute à sa douloureuse angoisse,

l'avait oublié là, sans même remarquer qu'elle le laissait ouvert, et ouvert précisément à la page sur laquelle elle avait appuyé, pour les sécher, les cinq lignes écrites par elle, et dont elle avait chargé le jeune ouvrier passant rue Plumet.

» L'écriture s'était imprimée sur le buvard.

» Le miroir reflétait l'écriture.

» Il en résultait ce qu'on appelle en géométrie l'image symétrique; de telle sorte que l'écriture renversée sur le buvard s'offrait redressée dans le miroir et présentait son sens naturel. Jean Valjean avait sous les yeux la lettre écrite la veille par Cosette à Marius.

» C'était simple et foudroyant. »

Il en fallait beaucoup moins pour donner le vertige à ce bizarre tuteur:

« Jean Valjean chancela et s'affaissa dans un vieux fauteuil à côté du buffet, la tête tombante, la prunelle vitreuse, égaré. Il se dit que c'était évident, et que la lumière du monde

était à jamais éclipsée, et que Cosette avait écrit cela à quelqu'un. Alors il entendit son âme, redevenue terrible, pousser dans les ténèbres un sourd rugissement. Allez donc ôter au lion le chien qu'il a dans sa cage!

» Son instinct n'hésita point.

» Il rapprocha certaines circonstances, certaines dates, certaines rougeurs et certaines pâleurs de Cosette, et il se dit : C'est lui! Dès sa première conjecture, il devina Marius. Il aperçut distinctement, au fond de l'implacable évocation du souvenir, le rôdeur inconnu du Luxembourg, ce misérable chercheur d'amourettes, cet imbécile, ce lâche, etc. (1). »

Quel chrétien que cet homme-là!

Quand je vous dis, monsieur, que les malheurs de votre fabrique et les désespoirs de votre invention prêtent à rire, je ne suis pas loin de la vérité.

Père Madeleine, vous êtes fou!

(1) Tome IX, pages 144, 145, 146 et 150.

Donnez un mari à cette enfant, calmez votre vieille tête grise; dites avec moi à M. Hugo de mieux respecter votre caractère, de ne pas jeter ainsi le désordre dans votre âme, et d'écrire votre histoire avec plus de sagesse.

Mais où en serait votre livre, monsieur, s'il fallait supprimer toutes ces superfétations de la plume, tous ces écarts du sentiment, toutes ces infortunes de comédie, toutes ces catastrophes dérisoires?

Jean Valjean se précipite hors de la maison, nue tête.

Il va s'asseoir sur une borne dans la rue déserte, et reste là jusqu'à onze heures du soir, demandant à l'air de la nuit de rafraîchir son cerveau qui bouillonne.

On lui a dit, et il a retenu vaguement que certains quartiers de Paris étaient en insurrection.

Pendant cet intervalle, Marius, à qui la fille Thénardier mourante a confié que Gavroche est son frère, avise qu'il peut sauver cet enfant

de la mort certaine à laquelle sont réservés tous les défenseurs de la barricade, en l'envoyant porter sa réponse à la lettre de Cosette.

De cette façon, le petit-fils de M. Gillenormand paiera déjà quelque peu de la prétendue dette contractée par le colonel baron de Pontmercy, son père, à Waterloo.

Le gamin part, se promettant de revenir au plus vite, pour ne pas perdre un coup de fusil.

Arrivé rue de l'Homme-Armé, il aperçoit Jean Valjean sur la borne, et remarquant en même temps, près de là, un reverbère allumé, il ramasse un caillou.

« — Tiens, dit-il, vous avez encore vos lanternes, ici? Vous n'êtes pas en règle, c'est du désordre. Cassez-moi ça! »

Il lance son caillou et brise le reverbère. La rue devient brusquement noire.

« — C'est ça, la vieille rue, dit Gavroche, mets ton bonnet de nuit! »

Se tournant ensuite vers Jean Valjean, il lui demande :

« — Êtes-vous de la rue?

» — Oui, pourquoi?

» — Pourriez-vous m'indiquer le n° 7?

» — Pourquoi faire le n° 7?

» Ici l'enfant craint d'en avoir trop dit; il plonge énergiquement ses ongles dans ses cheveux et se borne à répondre :

» — Ah! voilà!

» Une idée traverse l'esprit de Jean Valjean. L'angoisse a de ces lucidités-là. Il dit à l'enfant :

» — Est-ce que c'est toi qui m'apportes la lettre que j'attends?

» — Vous? dit Gavroche. Vous n'êtes pas une femme.

» — La lettre est pour mademoiselle Cosette, n'est-ce pas?

» — Cosette? grommela Gavroche. Oui, je crois que c'est ce drôle de nom-là?

» — Eh bien, c'est moi qui dois lui porter la lettre. Donne.

» — Vous devez savoir, en ce cas, que je suis envoyé de la barricade?

» — Sans doute, dit Jean Valjean.

» Gavroche engloutit son poing dans une de ses poches et en tira un papier plié en quatre. Puis il fit le salut militaire.

» — Respect à la dépêche! dit-il. Elle vient du gouvernement provisoire.

» — Donne, dit Jean Valjean.

» Gavroche tenait le papier élevé au-dessus de sa tête.

» — Ne vous imaginez pas, dit-il, que c'est là un billet doux. C'est pour une femme, mais c'est pour le peuple. Nous autres, nous nous battons et nous respectons le sexe. Nous ne sommes pas comme dans le grand monde, où il y a des lions qui envoient des poulets à des chameaux (1).

(1) Aimable enfant! Grand poète!

» — Donne.

» — Au fait, continue Gavroche, vous m'avez l'air d'un brave homme.

» — Donne vite.

» — Tenez.

» Il remit le papier à Jean Valjean.

» — Et dépêchez-vous, monsieur Chose, puisque mamselle Chosette attend.

» Gavroche fut satisfait d'avoir produit le mot.

» Jean Valjean reprit :

» — Est-ce à Saint-Merry qu'il faudra porter la réponse?

» — Vous feriez-là, s'écria Gavroche, une de ces pâtisseries vulgairement appelées brioches. Cette lettre vient de la rue de la Chanvrerie, et j'y retourne. Bonsoir, citoyen! »

L'enfant s'éloigna au pas de course, dans la crainte que ses amis de la barricade ne se fissent tuer sans lui.

Sur la route, il déroba, comme nous le savons, la charrette d'un Auvergnat qui ronflait

au coin d'une borne, et dans la poche duquel il glissa le reçu laconique dont nous avons donné copie plus haut.

Ici, monsieur, nous entrons dans la cinquième et dernière partie de votre œuvre.

LIII

Jean Valjean sur la barricade.

Remontant aussitôt chez lui, le tuteur de Cosette, que la garde nationale a de longue date inscrit sur ses contrôles, endosse l'uniforme de sa légion, redescend, et se dirige à grands pas du côté de la rue de la Chanvrerie.

Nécessairement il a lu la lettre de Marius.

Celui-ci, dont vous venez de faire un héros, et qui est accepté pour tel, pérore sur la barricade.

On attend une attaque prochaine, une atta-

que au canon. C'est la perte de tous les insurgés, s'ils veulent résister encore.

Marius appuie de son éloquence un ordre d'Enjolras, enjoignant à ceux qui ont des mères, des sœurs, des femmes, aux hommes mariés, aux soutiens de famille de sortir des rangs et de s'éloigner par la rue Mondétour.

Cette rue seule offre une issue.

Il y a là, du reste, quatre uniformes de gardes nationaux tués. En revêtant ces uniformes, on peut assurer sa retraite, même si l'on rencontre des troupes.

Mais pas un des insurgés ne se résigne à quitter le poste.

« — Citoyens, dit Enjolras, c'est ici la république, et le suffrage universel règne. Désignez vous-mêmes ceux qui doivent s'en aller. »

Au bout de quelques minutes, cinq hommes sont unanimement désignés et sortent des rangs.

« — Ils sont cinq ! s'écrie Marius. »

Or, il n'y a que quatre uniformes.

« — Eh bien ! reprennent les cinq, il faut qu'un reste.

» Tout à coup un cinquième uniforme tombe du ciel sur les quatre autres. Le cinquième homme était sauvé. Marius lève les yeux et reconnaît M. Fauchelevent. Celui-ci est entré dans la redoute. Il a vu et entendu, et, silencieusement, il s'est dépouillé de son habit et l'a jeté sur le tas des autres. L'émotion est indescriptible. On demande :

» — Quel est cet homme?

» Marius répond d'une voix grave :

» — Je le connais.

» Cette caution suffit à tous. Enjolras se tourne vers Jean Valjean :

» — Soyez le bienvenu, citoyen, dit-il. Vous savez qu'on va mourir?

» Jean Valjean, sans répondre, aide l'insurgé qu'il sauve à revêtir son uniforme (¹).

Assurément, monsieur, voilà une magnifique

(¹) Tome XIV, pages 47 et suivantes.

entrée en scène. Elle eût produit au théâtre un éclat de bravos si la censure avait autorisé le drame des *Misérables*.

Mais ce qui a du succès sur les planches, où l'œil juge avant l'esprit, peut fort bien être ridicule dans un livre, dont tous les incidents doivent avoir leur justification immédiate, claire et précise.

Que vient chercher sur la barricade Jean Valjean, après ses inqualifiables grimaces de tout à l'heure.

Ou il demande lui-même la mort.

Ou il veut s'assurer que Marius n'échappera pas à la fusillade et à la mitraille.

Ou la lettre de celui-ci, lettre d'une rédaction si émouvante, décide Jean Valjean à venir à son secours et à le sauver.

Je ne vois pas d'autre alternative.

Quel que soit le mobile qui pousse en ce moment le vieillard, je vous mets au défi de justifier sa manière d'agir.

Si elle n'est pas abominable, elle est incompréhensible sous toutes les faces.

En premier lieu, réclamer de la mort le terme d'une souffrance imaginaire, d'une douleur ridicule, et laisser Cosette seule au monde, serait un acte indigne de l'homme de cœur.

Pour le chrétien, ce serait un crime.

Arriver, d'autre part, tout exprès pour jouir du spectacle affreux d'une tuerie, et chercher, par un sentiment de vengeance et de haine, à voir expirer sous ses yeux l'amant de sa pupille, allons donc! vous n'avez pu songer à flétrir le Vincent de Paul de votre invention par une hypothèse aussi monstrueuse.

Donc, Jean Valjean vient tout exprès pour sauver Marius.

Ni lui ni vous ne pouvez avoir une autre pensée. La suite des événements, d'ailleurs, le prouve mieux que tout le reste.

Eh bien! je déclare que l'homme qui se jette au milieu d'une troupe d'insurgés avec une intention semblable, et qui se conduit

comme votre héros va se conduire, mérite qu'on le siffle dans un drame, ou qu'on ferme avec colère le livre qui raconte son histoire imbécile.

Que le lecteur décide si j'ai tort.

Marius va se faire tuer, c'est dit, c'est reconnu, c'est infaillible.

Pourquoi ne cherche-t-il pas à échapper à cet inévitable destin? Parce qu'il a perdu celle qu'il aime. Or Jean Valjean n'a qu'à s'approcher et lui dire : — C'est moi qui ai reçu votre billet. Ne mourez pas, venez me prouver que vous êtes digne de Cosette, et je lève tous les obstacles. Suivez-moi! — il restera bien au jeune homme un sentiment de point d'honneur qui lui défendra de quitter ses camarades; mais ses camarades eux-mêmes, instruits de ce qui se passe, le rangeront dans la catégorie de ceux qui *en mourant feraient mourir* (1), et l'enverront rejoindre sa fiancée.

(1) Tome XIV, page 42.

La rue Mondétour est libre.

Jean Valjean l'a traversée tout à l'heure pour gagner la barricade. Donc le problème du salut peut se résoudre, sans difficulté, sans obstacle.

Mais vous ne le voulez pas.

Le vieillard reste avec les insurgés. Il laisse Marius combattre dans la redoute, sachant qu'il va falloir un miracle pour les tirer de là l'un et l'autre.

S'ils quittaient la bataille, me répondrez-vous, le roman finirait.

Que votre roman finisse ou continue, monsieur, là n'est pas la question. Écrivez dix volumes, n'en écrivez pas du tout, écrivez-en trente, peu m'importe, pourvu que vous ne donniez pas au bon sens croc-en-jambe sur croc-en-jambe, pourvu que vos scènes soient justifiées, que vos caractères soient logiques, et que vous n'escamotiez pas un succès comme un charlatan forain escamote une montre, en jetant de la poudre aux yeux des badauds.

Il n'y a pas de fonds dans votre livre, tout est dans la fantasmagorie de la forme.

C'est un semis de paillettes, sous lequel, en creusant, on trouve le vide. Et quand ce n'est pas le vide, c'est l'invraisemblance; et quand ce n'est pas l'invraisemblance, c'est le paradoxe ou le mensonge.

Jean Valjean veut sauver Marius, et, lorsque Marius lui sert de caution, Jean Valjean ne fait même pas un geste indiquant qu'il le reconnaît lui-même.

Le curieux bonhomme s'amuse à jouer le rôle de sphinx sur la barricade.

Ancien braconnier dans sa jeunesse, il tire et frappe le but avec une précision effrayante. Mais il ne juge pas à propos de donner la preuve de son habileté contre la troupe des assaillants. Au point du jour, lorsque le canon bat en brèche la barricade, il entend les insurgés réclamer un matelas pour amortir l'effet de la mitraille. On en voit un, au sixième étage d'une maison voisine, qu'une vieille

femme, craignant le ricochet des balles, a fixé à la fenêtre de sa mansarde avec deux cordes.

« — Quelqu'un peut-il me procurer une carabine à deux coups? dit Jean Valjean.

» Enjolras, qui venait de recharger la sienne, la lui tendit.

» Jean Valjean ajusta la mansarde et tira. Une des deux cordes fut coupée. Le matelas ne pendait plus que par un fil. Jean Valjean lâcha le second coup. La deuxième corde fouetta la vitre de la mansarde, et le matelas tomba dans la rue, entre les assiégés et les assiégeants.

» Qui l'ira chercher?

» La fusillade se brisait à la barricade; mais la rue qu'elle remplissait de balles était terrible. Jean Valjean sortit de la coupure, entra dans la rue, traversa l'orage de balles, alla au matelas, le ramassa, le chargea sur son dos et revint dans la barricade.

» — Citoyen, lui dit Enjolras, la république vous remercie (1). »

Que dites-vous, lecteur, de cet ex-braconnier plein d'héroïsme, qui, sans l'ombre d'une conviction républicaine, se fait, au péril de sa vie, le très-humble serviteur de la révolte, et se constitue gibier de conseil de guerre ?

Mais ce n'est pas tout.

Les insurgés aperçoivent un casque qui brille au soleil sur un toit voisin. Un pompier, adossé à une haute cheminée, semble là en sentinelle. Son regard plonge à-pic dans la barricade.

Jean Valjean a rendu la carabine d'Enjolras, mais il a son fusil. Sans dire un mot, il ajuste le pompier, et, une seconde après, le casque frappé d'une balle tombe bruyamment dans la rue. Le soldat effaré se hâte de disparaître.

Un deuxième observateur prend sa place.

Celui-ci est un officier. Jean Valjean, qui a rechargé son fusil, ajuste le nouveau venu, et

(1) Tome XIV, page 73.

envoie le casque de l'officier rejoindre le casque du soldat. L'officier n'insiste point et se retire très-vite:

« — Pourquoi n'avez-vous pas tué l'homme? demanda-t-on à Jean Valjean.

» Jean Valjean ne répondit pas (1).

En vérité, monsieur, tout cela est si beau, que je m'explique l'enthousiasme des spectateurs candides, groupés, sur un champ de foire, autour de la table d'un Bilboquet gouailleur, ou d'un Robert-Houdin d'occasion.

Votre héros du tir infaillible ne tue pas. Il croit ainsi mettre en repos sa conscience.

S'il n'était pas là, dites-vous, il n'y aurait personne pour relever les blessés et les porter au pansement La remarque est aussi habile que judicieuse. Elle justifie très-bien la présence du tuteur de Cosette sur la barricade; mais je doute qu'elle le fasse absoudre devant un conseil de guerre.

(1) Tome XIV, pages 82 et 83.

Tout à coup le combat devient effroyable.

Des volées de mitraille parviennent à échancrer le milieu de la redoute, et l'assaut commence. Les canons de fusils se touchent; les balles frappent à coup sûr, les morts s'entassent sur les morts.

Un coup de feu atteint Marius et le renverse sur un tas de cadavres.

Aussitôt Jean Valjean, qui n'attend que cette heureuse circonstance, bondit avec une agilité de tigre (j'emploie votre expression), saisit le jeune homme, le charge sur ses épaules, — et le tour est fait!

Ils disparaissent tous deux. Où sont-ils?

LIV

Dans l'égout.

Ce titre est la réponse à la question qui précède.

Vous avez besoin, monsieur, de chanter au physique, après l'avoir chantée au moral (pardonnez-moi si la syntaxe n'adopte pas tout à fait cette tournure de phrase), l'épopée fangeuse des égoûts de Paris.

Avant de vous suivre dans ces lieux honorés de votre prédilection toute spéciale, et à la peinture desquels vous consacrez plus des deux tiers d'un in-octavo, permettez-moi de men-

tionner un épisode, lié à votre histoire de barricade, et sans lequel ce qui va être dit plus tard manquerait de clarté.

Les étudiants, la veille, ont recruté, rue des Billettes, un homme de haute taille, armé d'un fusil. Cet homme a aidé à construire la barricade. Mais Gavroche (1) arrive, le regarde, et dit à Enjolras, en baissant la voix :

« — Vous voyez ce grand-là?

» — Eh bien?

» — C'est un mouchard.

» — Tu es sûr?

» — Il n'y a pas quinze jours qu'il m'a enlevé par l'oreille de la corniche du pont Royal, où je prenais l'air. »

Enjolras, suivi de quatre insurgés, s'approche de l'homme et lui demande :

« — Qui êtes-vous?

(1) A propos de Gavroche, ce modèle du vrai gamin révolutionnaire, a eu le crâne brisé d'un coup de feu, au moment où il fouillait dans la poche des gardes-nationaux tués, pour prendre leurs cartouches. Avis à ses jeunes imitateurs!

» A cette question brusque, l'homme eut un soubresaut. Il plongea son regard jusqu'au fond de la prunelle d'Enjolras, parut y saisir sa pensée, et répondit avec une gravité hautaine :

» — Je vois ce que c'est... Eh bien, oui !

» — Vous êtes un mouchard ?

» — Je suis agent de l'autorité.

» — Vous vous appelez ?

» — Javert.

» Enjolras fit signe aux quatre hommes : En un clin d'œil, avant que Javert eût eu le temps de se retourner, il fut colleté, terrassé et garrotté. »

Survient Jean Valjean.

Il aperçoit son plus mortel ennemi. Javert lève la tête, reconnaît à son tour le forçat qui, depuis cinq ou six ans, échappe à ses recherches, ne tressaille même pas, abaisse fièrement la paupière et se borne à dire :

« — C'est tout simple ! »

On a prévenu Javert qu'il serait fusillé deux minutes avant la prise de la barricade.

« — Pourquoi pas tout de suite? demande-t-il.

« — Parce que, répond le chef, nous ménageons la poudre. »

C'est encore là une magnifique scène, d'autant plus digne d'être lue et admirée que, lors des péripéties suprêmes de la bataille, et le moment venu de tenir parole à l'agent de police, Jean Valjean dit au chef de la barricade :

« — Pensez-vous que je mérite une récompense?

» — Certes.

» — Eh bien, j'en demande une.

» — Laquelle?

» — Brûler moi-même la cervelle à cet homme. »

Javert se redresse, voit Jean Valjean, et dit :

» — C'est juste. »

On donne un pistolet au vieillard. Il entraîne Javert garrotté, et gagne avec lui la rue Mondétour, encore libre à ce qu'il paraît. Personne

ne les voit plus. Jean Valjean coupe les cordes qui attachent le prisonnier, et lui dit :

— Vous êtes libre.

Puis il ajoute :

« — Je ne crois pas que je sorte d'ici. Pourtant si, par hasard, j'en sortais, je demeure sous le nom de Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé, nº 7. »

Là-dessus, il décharge son pistolet en l'air, rentre dans la redoute, et dit :

— C'est fait!

On a entendu la détonation de l'arme. Tout le monde est persuadé que le mouchard n'est plus.

Voilà, monsieur, ce que j'appelle votre *semence à misères*. Délivrer son ennemi ne suffit pas à Jean Valjean. Pour mettre le comble à sa générosité, il tient à donner son adresse à la police, et vous achevez de préparer les catastrophes de l'avenir, en éveillant tout à coup la mémoire, jusque-là fort bien endormie, de Marius.

Il reconnaît son inspecteur aux pistolets, juste au moment où le vieillard l'emmène.

Marius ne s'oppose pas le moins du monde à ce qu'on brûle la cervelle à Javert, et M. Fauchelevent, qui ne donne par la suite aucune explication à cet égard, passe aux yeux du jeune homme pour un infâme meurtrier. N'importe, Marius n'en épouse pas moins Cosette. Vous fermez chez lui le tiroir du souvenir juste pour le moment de l'hyménée.

Comme tout cela est admirable!

Revenons à Jean Valjean.

La rue Mondétour est libre; il peut trouver là une issue, entrer dans quelque maison et payer le silence des habitants, lui dont la poche est toujours garnie de billets de banque.

Mais comme vous avez à écrire l'*histoire des égoûts*, il trouve beaucoup plus simple de soulever une grille de fer, cachée sous la barricade par un écroulement de pavés, et « de descendre, avec son fardeau sur les reins, en s'aidant des coudes et des genoux, dans une es-

pèce de puits, laissant retomber au-dessus de sa tête la lourde grille de fer, sur laquelle les pavés croulent de nouveau. Il se trouve avec Marius, évanoui dans une sorte de long corridor souterrain. »

C'est une artère du Grand Égout de Paris. Vous êtes au cœur de votre sujet.

LV

Citations à lire avec un flacon de sels.

Vous comprenez, monsieur, que je ne vous suivrai pas régulièrement d'un bout à l'autre de votre interminable digression sur les égoûts, digression prétendue économique, et qui n'est que malpropre.

Il y a des choses qu'on doit laisser exclusivement à la grande voirie.

Je me bornerai seulement à citer quelques-unes de vos phrases sur la matière. Vous consacrez quatorze chapitres à traiter ce sujet, qui est loin d'être inodore, et les susdits chapitres

forment presque un volume. Par conséquent, ils ont fait entrer dans votre caisse environ trente-quatre mille francs.

C'est modeste, eu égard au style précieux dont voici les échantillons (1) :

* *
*

« Il n'est aucun guano comparable en fertilité au *détritus* d'une capitale. Une grande ville est le plus puissant des stercoraires. Si notre or est fumier, en revanche, notre fumier est or.

* *
*

» Ce tas d'ordures du coin des bornes, ces tombereaux de boue cahotés dans les rues, ces *affreux tonneaux* de la nuit, ces fétides écoulements de fange souterraine que le pavé vous cache, savez-vous ce que c'est? C'est de la prairie en fleur, c'est de l'herbe verte, c'est du serpolet, c'est du thym, c'est de la sauge, c'est *du pain sur votre table.*

(1) Tous les passages cités sont empruntés au tome XV.

⁂

» Paris jette par an vingt millions à l'eau. Au moyen de quel organe? Au moyen de son *intestin*. Quel est son *intestin?* C'est son égoût.

⁂

» Vous êtes maîtres de perdre cette richesse et de me *trouver ridicule* par-dessus le marché. (Oh! oui!)

⁂

» C'est la substance même du peuple qu'emporte goutte à goutte le *misérable vomissement* de nos égoûts dans les fleuves. Chaque *hoquet de nos cloaques* nous coûte MILLE FRANCS.

⁂

» Il devrait y avoir des *filets de Saint-Cloud* pour la fortune publique.

⁂

» Économiquement, le fait peut se résumer ainsi : Paris *panier percé*. Imitez Paris, vous vous ruinerez.

* *
*

» Ces surprenantes inepties ne sont pas nouvelles. Les cloaques de Rome ont absorbé tout le bien-être du paysan romain. Quand la campagne de Rome fut ruinée par l'égoût romain, Rome épuisa l'Italie, et quand elle eut mis l'Italie dans son cloaque, elle y versa la Sicile, puis la Sardaigne, puis l'Afrique. L'égoût de Rome a engouffré le monde. (Écoutez, lecteur!) Ce cloaque offrait son engloutissement à la cité et à l'univers. *Urbi et orbi.* Ville éternelle, égoût insondable. (Vous comprenez l'allusion?)

* *
*

» Pour ces choses-là, *comme pour d'autres, Rome donne l'exemple.* Cet exemple, Paris le suit avec toute la bêtise propre aux villes d'esprit.

* *
*

» Paris a sous lui un Paris d'égoûts, lequel a ses rues, ses carrefours, ses places, ses im-

passes, ses artères et sa circulation, qui est la fange, avec la *forme humaine* de moins.

* *

» Là apparaît, dans la brume humide, le rat, qui semble le *produit de l'accouchement* de Paris.

* *

» L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques. (Écoutez encore !) L'égoût, *c'est la conscience de la ville;* le tas d'ordures a cela pour lui qu'il n'est pas menteur. Toutes les malpropretés de la civilisation, une fois hors de service, tombent dans cette fosse. Elles s'y engloutissent, mais elles s'y étalent.

* *

» Ce pêle-mêle *est une confession.*

* *

» Plus de fausse apparence, l'ordure ôte sa *chemise.*

» Le trognon de pomme *qui a eu des opinions littéraires* redevient trognon de pomme. Un fœtus livide roule enveloppé dans des paillettes qui ont dansé le mardi gras dernier à l'Opéra. *Une toque qui a jugé les hommes* se vautre près d'une pourriture qui a été la jupe de Margoton. C'est plus que de la fraternité, c'est du tutoiement.

» Cette *sincérité* de l'immondice *nous plaît et repose l'âme.*

» Quand on a passé son temps à subir, sur la terre, le spectacle des grands airs que prennent la raison d'État, le serment, la sagesse politique, la justice humaine, les probités professionnelles, les robes incorruptibles, cela soulage d'entrer dans un égout et de voir *la fange qui* EN CONVIENT.

» L'égout de Paris, au moyen-âge, était légendaire.

**
*

» Par moment, cet estomac de la civilisation digérait mal, le cloaque refluait dans le gosier de la ville, et Paris avait l'arrière goût de sa fange.

**
*

» Ces ressemblances de l'égout avec le remords ont du bon.

**
*

» L'égout était sans fond, l'égout c'était le barathrum, et l'idée d'explorer ces régions lépreuses ne venait même pas à la police. Quelqu'un se présenta pour aller à la découverte de cet abîme. Le cloaque eut son Christophe Colomb.

**
*

» C'était à l'époque splendide où la grande armée avait derrière elle Marengo et devant

elle Austerlitz. — Sire, dit le ministre de l'Intérieur à Napoléon, j'ai vu hier l'homme le plus intrépide de votre empire. — Qu'est-ce que cet homme? dit brusquement l'empereur, et qu'est-ce qu'il fait? — Il veut faire une chose, sire, visiter les égouts de Paris. — Son nom? — Bruneseau.

* *
*

» La visite eut lieu.

* *
*

» On avançait péniblement. Les échelles de descente plongeaient dans trois pieds de vase, les lanternes agonisaient dans les miasmes.

* *
*

» Sous ce long couloir cintré qui aboutit à l'arche Marion, une hotte de chiffonnier, parfaitement conservée, *fit l'admiration* des amateurs.

* *

» Au point de partage des deux embran-

chements de la rue du Temple et de la rue Saint-Avoye, (écoutez toujours!) on ramassa une singulière médaille en cuivre, portant d'un côté *un porc coiffé d'un chapeau de cardinal*, et de l'autre *un loup avec la* TIARE *en tête.*

* *
*

» La rencontre la plus surprenante fut à l'entrée du Grand Égout. A l'un des gonds de la grille pendait une sorte de loque informe et mouillée. Bruneseau approcha sa lanterne et examina ce lambeau. C'était de la batiste très-fine, et l'on distinguait à l'un des coins, moins rongé que le reste, une couronne héraldique brodée au-dessus de ces sept lettres LAVBESP. La couronne était une couronne de marquise, et les sept lettres signifiaient LAUBESPINE. On reconnut que ce qu'on avait sous les yeux était un *morceau du linceul* de Marat.

* *
*

» Marat, dans sa jeunesse, avait eu des amours : c'était quand il faisait partie de la

maison du comte d'Artois, en qualité de médecin des écuries. De ces amours, *historiquement constatées*, avec une grande dame, il lui était resté ce DRAP DE LIT. Épave ou souvenir. A sa mort, comme c'était le seul linge un peu fin qu'il eût chez lui, on l'y avait enseveli.

* *
*

» On laissa cette guenille où elle était. La destinée y était assez empreinte pour qu'on hésitât à y toucher. En somme, la relique était étrange. Une marquise y avait *dormi*; Marat y *avait pourri*.

* *
*

» C'est ainsi qu'au commencement de ce siècle la vieille société fit la toilette de son égout. *Ce fut toujours cela de nettoyé.*

* *
*

» Tortueux, crevassé, dépavé, craquelé, fétide, sauvage, farouche, submergé d'obscurité, avec des cicatrices sur ses dalles et des bala-

fres sur ses murs, épouvantable, tel était l'ancien égout de Paris. Ramifications en tous sens, croisement de tranchées, branchements, pattes d'oie, étoiles, comme dans les sapes, cæcums, culs-de-sac, voûtes salpêtrées, puisards infects, suintements dartreux sur les parois, gouttes tombant des plafonds, ténèbres, rien n'égalait l'horreur de cette vieille crypte exutoire, *appareil déjectif* de Babylone, antre, fosse, gouffre percé de rues, taupinière titanique, où l'esprit croit voir rôder, à travers l'ombre, dans de l'ordure qui a été de la splendeur, cette *énorme taupe aveugle*, le passé, » . . . .

. . . .

Je m'arrête.

Le lecteur en a, j'imagine, autant qu'il est humainement possible d'en supporter.

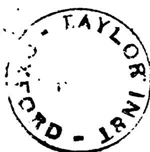
Soyez certain, monsieur, que le mot de Cambronne et les quatorze chapitres sur les égouts parfumeront éternellement votre mémoire. Il y a là d'incomparables chefs-d'œuvre

de-style et d'infection, — sans compter un nouveau mensonge historique au sujet de la guenille du linceul de Marat, portant les armes et le chiffre d'une marquise.

Joignez, s'il vous plaît, ce mensonge à tous ceux dont vous vous êtes déjà rendu coupable.

Vous pouvez lire les réfutations victorieuses que cette anecdote a soulevées.

On vous donne un démenti public, éclatant. Il est prouvé que les restes du monstre républicain n'ont jamais été précipités dans l'égout, bien que ce fût là, je n'en disconviens point, leur place naturelle.



LVI

Où le romantisme divinise l'argot après avoir célébré la fange.

Autrefois, monsieur, vous avez entraîné toute la jeunesse française dans une voie d'enthousiasme irréfléchi. Votre incontestable mérite littéraire est l'excuse de ceux qui ont pris votre défense, et qui se sont battus en votre honneur contre l'école classique, c'est-à-dire contre les réglements établis de la réserve et du goût.

J'étais un de ces imprudents soldats.

Vous m'avez forcé, et vous en avez forcé bien d'autres, à déserter votre camp, à jeter les

armes et à revenir faire amende honorable aux belles-lettres outragées.

Une fois que vous vous êtes cru général en chef du romantisme, votre orgueil a grandi jusqu'au vertige.

Sous prétexte de créer un genre nouveau, il n'y a pas d'excentricités que vous n'ayez pris à tâche d'introduire dans la peinture de mœurs, pas de hardiesses saugrenues que vous n'ayez tentées, pas de phrases cyniques, pas de substantifs impurs, pas d'épithètes indécentes que vous n'ayez eu la prétention d'imposer au style moderne.

Plus on vous critiquait, plus vous exagériez le système, entraînant à votre suite la bande échevelée des vagabonds de lettres, des matamores du petit journalisme, des romanciers de cabaret, des littérateurs de l'absinthe, marauds qui cassent les vitres, démolissent les barrières, battent le guet académique et soufflettent la syntaxe.

Ils se placent directement sous votre patro-

nage, proclament l'indépendance du style, et sont enchantés de pouvoir écrire comme ils parlent, ce qui les dispense à tout jamais d'avoir de l'esprit, de la morale et du talent. . . . . .

A l'aspect de ce désordre, on est saisi d'indignation. . . . .

L'expérience est faite, monsieur, je vous le jure, et bien faite. . . . .

On garde précieusement ce qu'il y a de poésie étincelante et splendide dans vos chefs-d'œuvre lyriques, dans les *Orientales*, dans les *Chants du Crépuscule*, dans les *Voix intérieures*, dans les *Feuilles d'automne* et même dans vos publications plus récentes, en les dégageant de leur fatras démagogique; mais on repousse celles de vos œuvres qui sont entachées de ce goût de l'étrange, de cet amour de l'horrible, de ce dévergondage de la laideur, de cette insolente crudité de la plume, de ces innombrables défauts, en un mot, que vous présentez comme des qualités à nos générations littéraires.

Si vous avez cru donner à tout cela force de

loi, retirez vos prétentions; elles ne peuvent être admises.

Il est certaines faces des choses qu'on ne doit jamais peindre.

Il y a des vocables qu'on ne prononce pas.

Il y a une foule de détails de mœurs qui doivent rester dans l'ombre.

Le mot de Cambronne, vos chapitres sur les égouts, et ceux que vous consacrez à l'argot, cette langue immonde, que vous avez dû apprendre à l'époque où vous étiez *rôdeur de barrières* (1), sont des richesses à vos yeux, je le conçois; mais la littérature du dix-neuvième siècle vous supplie de garder ces trésors et de ne pas la nommer votre héritière.

Que la police apprenne la langue des voleurs, c'est une excellente chose.

Elle peut ainsi les espionner, surprendre leurs

(1) M. Hugo nous le dit lui-même : « Celui qui écrit ces lignes a été longtemps rôdeur de barrières à Paris, et c'est pour lui une source de souvenirs profonds. » (Tome VII, page 89.)

secrets, déjouer leurs trames, éclairer leurs plans ténébreux, et livrer tous ces misérables à la vindicte des lois.

Mais nous, s'il vous plaît, qu'avons-nous à faire de votre argot?

Mais nos femmes, qui ont malheureusement la curiosité de vous lire, pensez-vous qu'elles aient une haute considération pour le romancier qui parle cet idiôme?

Mais nos enfants, qui peuvent mettre la main sur un de vos volumes oublié quelque part, allez-vous leur enseigner cette grammaire du vice, de la débauche et du crime?

On est vraiment stupéfié de voir le premier poète du siècle écrire un dialogue dans le genre de celui-ci :

« — Décarrons. Qu'est-ce que nous maquillons icigo?

« — Il lansquine à éteindre le rifle du rabouin. Et puis les coqueurs vont passer ; il y a là-bas un grivier qui porte gaffe. Nous allons nous faire emballer. »

Nécessairement vous vous empressez de traduire cette jolie conversation, ce qui met le comble à votre gloire.

Cela signifie :

« Allons-nous-en. Qu'est-ce que nous faisons ici ?

» — Il pleut à éteindre le feu du diable. Et puis les gens de police vont passer ; il y a là-bas un soldat qui fait sentinelle. Nous allons nous faire prendre. »

Deux de vos bandits de *Patron-Minette* sont les interlocuteurs.

Un troisième survient, c'est Montparnasse « qui, dites-vous, mettait son élégance à entendre tous les argots et à n'en parler aucun. »

Vous ne feriez pas mal de l'imiter.

« — Rien ne presse encore, dit le nouveau venu, attendons un peu.

» — Qu'est-ce que tu nous bonis-là ? Le tapissier n'aura pas pu tirer sa crampe. Il ne sait pas le truc, quoi ! Bouliner sa limace et

faucher ses empaffes pour maquiller une tortouse, caler des boulins aux lourdes, braser des faffes, maquiller des caroubles, faucher les durs, balancer sa tortouse dehors, se blanquer, se camoufler, il faut être mariol! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas goupiner. »

Traduction :

« — Qu'est-ce que tu nous dis-là? L'aubergiste n'a pas pu s'évader. Il ne sait pas le métier, quoi! Déchirer sa chemise et couper ses draps de lit pour faire une corde, percer des trous aux portes, fabriquer de faux papiers, faire de fausses clés, couper ses fers, suspendre sa corde dehors, se cacher, se déguiser, il faut être malin! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas travailler. »

Mais voici bien autre chose.

Vous prétendez, monsieur, tant vous êtes profondément versé dans la matière, qu'il y a l'argot classique et l'argot romantique. Le premier, c'est-à-dire le vieil argot du grand

siècle, celui que parlaient Poulailler et Cartouche, ne se parle plus guère aujourd'hui. Un seul de vos coquins possède encore cet idiome dans toute sa pureté.

Exemple :

« — Ton orgue tapissier aura été fait marron dans l'escalier. Prête l'oche, Montparnasse : entends-tu ces criblements dans le collége ? Tu as vu toutes ces camoufles. Je n'ai pas taf, je ne suis pas un taffeur, c'est colombé ; mais il n'y a plus qu'à faire les lézards, ou autrement on nous la fera gambiller. Ne renaude pas, viens avec nousierge, allons picter rouillarde encible. »

Ce qui veut dire :

« — Ton aubergiste aura été pris sur le fait. Écoute, Montparnasse, entends-tu ces cris dans la prison ? Tu as vu toutes ces chandelles. Je n'ai pas peur, je ne suis pas un poltron, c'est connu ; mais il n'y a plus rien à faire, ou autrement on nous la fera danser. Ne te fâche pas, viens avec nous, allons boire une bouteille de vieux vin ensemble. »

Après avoir donné ce merveilleux et dernier spécimen, vous ajoutez que l'argot classique est à l'argot romantique ce que « la langue de Racine est à la langue d'André Chénier (1). »

Quand vous écrivez de pareilles choses, est-ce que vraiment le rouge ne vous monte pas au visage?

D'autant plus qu'après cette belle comparaison vous ajoutez :

« Il semble que l'argot soit une sorte d'horrible bête, faite pour la nuit. On croit voir une affreuse broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se meut, s'agite, redemande l'ombre, menace et regarde. Tel mot ressemble à une griffe, tel autre à un œil éteint et sanglant ; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe.

» L'horreur, dites-vous plus loin, ne doit pas exclure l'étude, » et il faut étudier l'argot,

(1) Voir pour cette phrase et pour les citations qui précèdent les pages 149, 150 et 151 du tome XI.

parce que l'argot est « la langue de la misère. »

Vous mentez.

C'est la langue du crime, et nous n'avons pas besoin de la connaître.

Laissez à la police et à ses agents ce vocabulaire lépreux : la littérature n'en a que faire, et les mœurs n'ont rien à y gagner, — pas plus qu'à ce curage des égoûts dont vous vous occupiez il n'y a qu'un instant.

LVII

Un inspecteur au fond de la Seine.

Le dialogue traduit de l'argot dans le chapitre qui précède nous fait comprendre que la horde de vos bandits s'est évadée de la Force.

Thénardier seul n'était pas encore libre au moment de leur conférence.

Mais que le lecteur se rassure, l'ex-aubergiste est un de vos privilégiés; il a pu s'échapper de la prison comme les autres, ainsi que nous en aurons bientôt la preuve. Il vous plaira même de lui épargner entièrement la punition

de ses crimes, et nous vous verrons le récompenser plus tard avec une largesse admirable.

C'est ainsi que vous entendez la justice en général et la moralité du livre en particulier.

Je reviens à la promenade sinistre de Jean Valjean au milieu des ramifications de l'égoût Saint-Martin.

Vous dites qu'il « allait devant lui avec anxiété, mais avec calme, ne voyant rien, ne sachant rien, *plongé dans le hasard, c'est-à-dire englouti dans la Providence* (¹), » — phrase profonde, et si ténébreuse qu'on ne sait pas au juste si c'est une absurdité ou un blasphême.

« Il était obligé de *trouver* et *presque d'inventer* la route *sans la voir* (s'il l'eût inventée et trouvée, après l'avoir vue, il aurait eu vraiment beaucoup de mérite). Dans cet inconnu, chaque pas qu'il risquait pouvait être le dernier. Comment sortirait-il de là? Trouverait-il une issue? Cette colossale éponge souterraine

(¹) Tome XV, page 32.

aux alvéoles de pierre se laisserait-elle pénétrer et percer? Marius y mourrait-il d'hémorragie, et lui de faim? Finiraient-ils par se perdre là tous les deux, et par faire deux squelettes dans un coin de cette nuit? Il l'ignorait. L'intestin de Paris est un précipice. Comme le prophète, il était dans le ventre du monstre (1). »

Malheureux Jean Valjean! il aurait eu la retraite si facile par la rue Mondétour.

Tout à coup une lueur éclaire le souterrain, et il voit remuer confusément « huit ou dix formes noires, droites, indistinctes, terribles. » Ce sont des agents expédiés par la préfecture de police, et qui font une battue dans les égoûts pour y découvrir les insurgés qui auraient pu y chercher refuge.

Ils se dirigent heureusement vers un autre point du labyrinthe.

Jean Valjean tombe de fatigue. Il appuie Marius contre la muraille, « avec la *douceur de*

(1) Tome XV, pages 52 et 53.

mouvements qu'aurait un frère pour un frère blessé, et le regarde avec *un inexprimable sentiment de haine* (1), » contraste moral d'une beauté saisissante, mais complétement inintelligible, attendu que la description minutieuse de l'égoût et de sa fange vous fait oublier de nous dire quel phénomène psychologique remue le cœur du vieillard.

Celui-ci fouille dans les poches de Marius, toujours privé de connaissance.

Il trouve le papier sur lequel est écrite l'adresse de M. Gillenormand, lit cette adresse à la clarté d'un soupirail, recharge le jeune homme sur son épaule, et continue sa route.

Le malheureux n'est pas au terme de ses angoisses; il arrive devant un *fontis*, espèce d'effondrement rempli d'eau et de vase. « Il faut bien passer. Revenir sur ses pas est impossible. Mais à mesure qu'il avance ses pieds plongent; il a bientôt de la vase jusqu'à mi-

(1) Tome XV, page 70.

jambe et de l'eau plus haut que les genoux. Il marche, exhaussant Marius le plus qu'il peut de ses deux bras au-dessus de l'eau. La vase lui vient maintenant aux jarrets et l'eau à la ceinture. Il ne peut déjà plus reculer et enfonce de plus en plus. L'eau lui vient aux aisselles; il se sent sombrer. C'est à peine s'il peut se mouvoir dans la profondeur de bourbe où il est. Il enfonce encore et renverse sa face en arrière pour échapper à l'eau et pouvoir respirer, apercevant vaguement au-dessus de lui la tête pendante et le visage livide de Marius. Enfin, son pied heurte on ne sait quoi de solide; un point d'appui. Il était temps. »

Oui, certes!

Mais, quand on plonge deux hommes dans un déluge de boue, uniquement pour se donner le plaisir d'une description, c'est bien le moins qu'on les en retire.

Glacé, infect, ruisselant de fange, le vieillard reprend sa marche désespérée. Enfin, il aperçoit de la lumière et arrive à une grille...

Cette grille est fermée.

Fermée! quand, à deux pas, il voit le jour, le grand air, la berge de la Seine.

Tous ses efforts ont abouti à quoi? « A s'évader dans une prison, » comme vous le dites fort bien. « Les autres bouches de l'égoût sont évidemment closes de la même manière. » Jean Valjean et son historien devaient le savoir. Il y a des choses qu'on oublie.

Voyez, hélas! ce que pourraient devenir le tuteur et l'amoureux de Cosette, si Thénardier, quelques jours auparavant, n'était pas descendu sain et sauf du haut des murs de la Force, et n'avait pas justement choisi cet égoût pour domicile.

« Une main se pose sur l'épaule de Jean Valjean, et une voix qui parle bas lui dit :

« — Part à deux! »

Cette canaille de Thénardier s'imagine que le sauveur de Marius vient de commettre un meurtre. Il ne reconnaît pas Jean Valjean, tant il est fangeux et défiguré.

« — Tu as tué l'homme, lui dit-il, c'est bien. Moi, j'ai la clef. Je ne te connais pas, mais je veux t'aider. Tu dois être un ami. Donne-moi ma moitié, je t'ouvre la porte.

» Et, tirant à demi une grosse clef de dessous sa blouse, il ajoute :

» — Veux-tu voir comment est faite la clef des champs? Voilà! Tu as un peu cassé ce monsieur; maintenant, tu voudrais le serrer quelque part. Il te faut la rivière, le grand cache-sottise. Je vas te tirer d'embarras. Aider un bon garçon dans la peine, ça me botte (1). »

Oui, monsieur, voilà vos héros et leur langage.

Si, dans le hideux, le choix était possible, on préférerait peut-être l'argot de tout à l'heure.

Jean Valjean vide ses goussets, et Thénardier lui ouvre la grille, après avoir eu soin d'arracher un lambeau de l'habit de Marius, précaution utile, qui peut « lui servir plus tard

(1) Tome XV, page 91.

à reconnaître l'homme assassiné et l'assassin. »

Est-ce là décidément le terme des angoisses? Pas encore. Voici un autre incident.

Un inspecteur de police est en observation près de là, sur la berge de la Seine. La nuit commence à descendre.

Au moment où le vieillard, ayant puisé de l'eau dans le creux de sa main, se relève pour en jeter quelques gouttes sur le visage de Marius, il aperçoit « un homme de haute stature, enveloppé dans une longue redingote, les bras croisés, et portant dans son poing droit un casse-tête à pomme de plomb. »

C'est Javert.

Javert, sauvé le matin même par Jean Valjean.

Permettez-moi de vous complimenter ici de la façon la plus sérieuse, et sans la moindre arrière-pensée.

Votre inspecteur à l'âme de bronze commence à fléchir devant la surprise que lui

cause ce misérable, dont il a tourmenté la vie entière. Il cherche à sonder cette énigme effrayante pour lui du forçat vertueux, du gibier de cour d'assises qui se venge par le pardon. Javert n'y comprend plus rien.

Il s'oublie jusqu'à être lui-même généreux et compatissant.

Bien qu'il reconnaisse Marius pour un des insurgés de la barricade, il trempe son mouchoir dans l'eau et le passe sur le front sanglant du blessé.

« — Je me considère comme votre prisonnier, lui dit Jean Valjean. Vous n'avez pas à craindre que je m'échappe. Aidez-moi seulement à reporter ce jeune homme chez son aïeul, dont voici l'adresse. »

Et Javert appelle un fiacre qui passe sur le quai.

La voiture descend et gagne la berge par la rampe de l'abreuvoir. On dépose le blessé sur la banquette du fond.

Vis-à-vis de Marius l'inspecteur et le forçat se placent côte à côte.

Une fois le petit-fils de M. Gillenormand en sûreté dans la maison paternelle, Jean Valjean demande à rentrer quelques minutes chez lui avant de suivre l'inspecteur à la préfecture.

« — Cocher, dit Javert, rue de l'Homme-Armé, numéro 7 ! »

Ils arrivent, et pendant que l'un monte l'escalier qui mène à son domicile, l'autre, c'est-à-dire l'agent de police, paye généreusement le fiacre, tourne les talons et disparaît.

Bravo !

Jusque-là, tout va bien.

Mais voici que l'étrange et l'absurde reviennent au galop. Je vous demande où va cet honnête inspecteur, après avoir résisté à la tentation d'empoigner Jean Valjean, vous me répondez avec beaucoup de calme :

— Il va se jeter à la Seine.

— Miséricorde ! et pourquoi ?

— Parce que, plus Javert réfléchit, plus il reconnaît qu'il n'a pas d'autre parti à prendre.

Il lui est impossible d'arrêter l'homme auquel il doit son salut.

« Quelque chose d'horrible pénètre dans son âme, l'admiration pour un forçat. Un malfaiteur bienfaisant, doux, secourable, rendant le bien pour le mal, le pardon pour la haine, aimant mieux se perdre que de perdre son ennemi, Javert est contraint de s'avouer que ce monstre existe (1)! »

Lui qui n'a pas eu jusqu'alors « d'autre religion que la police, » et qui n'a jamais reconnu qu'un supérieur, M. Gisquet, s'apercoit avec épouvante qu'il obéit à un sentiment invincible, en dehors de tout ce qu'il a respecté jusqu'à ce jour. Il sent qu'il a « un chef nouveau, Dieu! il le sent inopinément, et *il en est gêné*. Il ne sait que faire de ce supérieur-là. Comment s'y prendre pour *donner sa démission à Dieu?* »

Arrivé au pont Notre-Dame, il ôte son chapeau et le pose sur le rebord du quai.

(1) Tome XV, page 125. — Voir les pages suivantes pour le reste des citations.

« Un moment après, une figure haute et noire, que de loin quelque passant attardé eût pu prendre pour un fantôme, apparut debout sur le parapet, se courba vers la Seine, puis se redressa et tomba droit dans les ténèbres. Il y eut un clapotement sourd, et l'ombre seule fut dans le secret des convulsions de cette forme obscure disparue sous l'eau. »

C'est là un de vos dénouements. Il est risible.

J'adore ce monsieur qui se noie, parce qu'en obéissant aux inspirations de la Providence et aux instincts nobles de l'âme, il ne se trouve pas précisément en règle avec le préfet de police.

LVIII

Ce que Jean Valjean réserve à Marius
pour le lendemain de ses noces.

Passons au dénouement définitif, c'est-à-dire à celui qui concerne vos principaux personnages.

Vous vous êtes dit que Jean Valjean serait le modèle des infortunes les plus impossibles. Rien ne modifiera cette résolution. Votre machine à catastrophe a fonctionné, fonctionne et fonctionnera jusqu'à la dernière page de l'œuvre.

C'est un serment que vous avez fait sur la tête de Pagnerre.

Marius guérit de ses blessures, et le vieux bonhomme d'aïeul est dans le ravissement.

Pour ne pas troubler cette heureuse convalescence, il fait aux idées républicaines de son petit-fils des concessions inouïes.

S'il y a dans votre livre une page de sentiment vrai, monsieur, elle se trouve dans les chapitres où vous mettez ce vieillard en scène.

Par une bizarrerie inconcevable, vos types dramatiques font rire, et vos types grotesques trouvent quelquefois la source des larmes.

Le vieux Gillenormand s'écrie :

— Tu veux que les hommes de 93 soient des géants, d'accord! je ne m'y oppose pas, mon garçon, et je ne m'oppose pas non plus à ton mariage. Guéris-toi, mange des côtelettes. « Tu l'auras, ta belle jolie petite fille! Elle vient tous les jours sous la forme d'un vieux monsieur savoir de tes nouvelles. Depuis que tu es blessé, elle passe son temps à pleurer et à faire de la charpie. Ah! nous y voilà! Ça t'attrape. Je t'offre une côtelette, et tu me réponds : —

Je veux me marier! C'est ça qui est une transition! Ah! tu avais compté sur de la bisbille? Tu ne savais pas que j'étais un vieux lâche. Qu'est-ce que tu dis de ça? Tu bisques. Trouver ton grand-père encore plus bête que toi, tu ne t'y attendais pas. Eh bien, tant pis, rage! Je fais ce que tu veux, ça te la coupe, imbécile! J'ai vu que tu ne m'aimais pas, et je me suis dit : — Qu'est-ce que je pourrais donc bien faire pour que cet animal-là m'aime? Tiens, j'ai sa petite Cosette sous la main, je vais la lui donner. Il faudra qu'il m'aime alors un peu, ou qu'il dise pourquoi. Ah! tu croyais que le vieux allait tempêter, crier non, et lever la canne sur toute cette aurore? Pas du tout. Cosette, soit. Amour, soit. Je ne demande pas mieux. Monsieur, prenez la peine de vous marier! Sois heureux, mon enfant bien aimé!

» Cela dit, le vieillard éclata en sanglots.

» Et il prit la tête de Marius, et il la serra dans ses deux bras contre sa vieille poitrine, et tous deux se mirent à pleurer.

» — Mon père! s'écria Marius.

» — Ah! tu m'aimes donc? Allons! le voilà débouché. Il m'a dit : Mon père.

» Marius dégagea sa tête des bras de l'aïeul et dit doucement :

» — Mais, mon père, à présent que je me porte bien, il me semble que je pourrais la voir.

» — Prévu, tu la verras demain.

» — Mon père... pourquoi pas aujourd'hui?

» — Eh bien, aujourd'hui, va pour aujourd'hui. Tu m'as dit trois fois mon père, ça vaut bien ça. Je vais m'en occuper. On te l'amènera. Prévu, te dis-je! Ceci a déjà été mis en vers. C'est le dénouement de l'Élégie du *Jeune Malade* d'André Chénier, — d'André Chénier, qui a été égorgé par les scélér.... par les géants de 93.

» Le grand-père, tremblant d'avoir introduit si mal à propos André Chénier, reprit précipitamment.

» — Égorgé n'est pas le mot. Le fait est que les grands génies révolutionnaires, qui n'étaient pas méchants, cela est incontestable, qui étaient des héros, pardi! trouvaient qu'André Chénier les gênait un peu, et qu'ils l'ont fait guillot.... C'est-à-dire que ces grands hommes, dans l'intérêt du salut public, ont prié André Chénier de vouloir bien aller....

M. Gillenormand, pris à la gorge par sa propre phrase, et ne pouvant ni la terminer ni la rétracter, se jeta, avec autant de vitesse que son âge le lui permit, hors de la chambre à coucher, en repoussa la porte derrière lui, et, pourpre, étranglant, écumant, les yeux hors de la tête, se trouva nez à nez avec son domestique, l'honnête Basque, qui cirait les bottes dans l'antichambre.

» Il saisit Basque au collet et lui cria en plein visage avec fureur :

» — Par les cent mille Javottes du diable, ces brigands l'ont assassiné!

» — Qui, monsieur?

» — André Chénier!

» — Oui, monsieur, dit Basque épouvanté (¹). »

Fort bien. Voilà du comique de bon aloi. Mais il me semble que vos frères les démagogues vont être désagréablement affectés de la plaisanterie. Tourner 93 en ridicule, après avoir chanté sa gloire, il n'y a que vous, monsieur, pour ce genre de volte-face.

Après tout, la République peut se fâcher, si bon lui semble.

Moi, je vous pardonne.

Il résulte de ce qui précède, que Jean Valjean, au sujet des amours de Cosette et de Marius, est revenu à des idées plus sages. Le brave homme triomphe des tentations de l'égoïsme, passe un habit noir, met une cravate blanche, et amène Cosette à Marius.

« — Monsieur Fauchelevent, dit le grand-

(¹) Tome XVI, page 19.

père; j'ai l'honneur de vous demander pour mon petit-fils, monsieur le baron Marius Pontmercy, la main de mademoiselle. »

Jean Valjean s'incline en signe d'assentiment, et l'aïeul s'écrie :

« — Permission de vous adorer! Tutoyez-vous, ne vous gênez pas. Tu vas donc avoir cela pour toi seul, polisson! Mademoiselle, je suis tout à fait de votre parti; je veux que les filles se marient, c'est fait pour ça. Il y a une certaine Sainte-Catherine que je voudrais toujours voir décoiffée. Pour sauver le peuple, il faut Jeanne d'Arc; mais pour faire le peuple, il faut la mère Gigogne. Donc, mariez-vous, les belles! Je ne vois pas vraiment à quoi bon rester fille. Je sais bien qu'on a une *chapelle à part dans l'église*, et qu'on se *rabat sur la confrérie de la Vierge;* mais, sapristi, un joli mari brave garçon, et, au bout d'un an, un gros mioche blond qui vous tette gaillardement, et qui vous tripote le sein à poignée dans ses petites pattes, cela vaut pourtant mieux que de *tenir un*

cierge à vêpres et de chanter TURRIS EBURNEA ! (1) »

Après une kyrielle de phrases irrévérencieuses lancées contre Dieu, contre le Christ, et flétrissant nos plus chères croyances, vous vous apercevez un peu tard, monsieur, que vous avez oublié d'insulter la Vierge, et vous réparez l'omission.

Maintenant votre salmigondis d'outrages, de blasphêmes et d'impiétés est au grand complet.

Félicitez-vous.

Il est clair que vous rassemblez-là une gerbe précieuse, qui vous sera d'un grand profit dans la moisson de l'Éternité.

Le père Gillenormand continue :

« — Aimez-vous, mes enfants, soyez-en bêtes. L'amour, c'est la *bêtise* des hommes et l'*esprit* de Dieu. Seulement, quel malheur! voilà que j'y pense. Plus de la moitié de ce que j'ai est

(1) Tome XVI, page 25.

en viager. Tant que je vivrai, cela ira; mais après ma mort, mes pauvres enfants, vous n'aurez plus le sou! Vos belles mains blanches, madame la baronne, feront au diable l'honneur de le tirer par la queue.

» Ici on entendit une voix grave et tranquille qui disait :

» — Mademoiselle Fauchelevent a six cent mille francs. »

C'était le brave tuteur qui, en amenant Cosette, n'avait pas oublié d'apporter sous son bras une très-respectable liasse de billets de banque. Je ne me trompais pas en disant qu'il destinait cette fortune à la dot de la jeune fille.

Donc, le mariage se conclut.

Tout le monde va nager dans la joie, ce qui n'est point admissible, lorsqu'il s'agit d'un roman qui a pour titre les *Misérables*.

Aussi allez-vous y mettre bon ordre.

Le lendemain de ses noces, Marius, voyant entrer Jean Valjean, court tout joyeux à sa rencontre.

« — Que je suis content de vous voir! Bonjour, père. Nous avons bien parlé de vous tous les deux. Cosette vous aime tant! Vous n'oublierez pas que vous avez votre chambre ici. Elle est tout près de la nôtre, elle donne sur les jardins. Cosette vous y rangera vos livres. Nous vivrons ensemble. Nous sommes absolument décidés à être très-heureux. Et vous en serez de notre bonheur, entendez-vous, père? Ah! ça, vous déjeunez avec nous, aujourd'hui?

» — Monsieur, répond Jean Valjean, j'ai une chose à vous dire. JE SUIS UN ANCIEN FORÇAT. [1] »

[1] Tome XVI, page 103.

LIX

Dernières misères.

Y a-t-il cinq mots plus nets et plus intelligibles?

Pas l'ombre d'ambiguité.

Le lecteur se frotte les yeux et se demande s'il est le jouet d'un rêve, si la phrase est bien écrite en toutes lettres, si quelque mauvais plaisant d'imprimeur ne l'a pas glissée là pour nuire à votre réputation de romancier, pour jouer un tour à Pagnerre, pour stupéfier le public et lui faire jeter les hauts cris en face de cette énormité?

Non. Le doute n'est pas possible.

Aucun soupçon ne doit planer sur les typographes, et vous êtes le seul coupable.

Jean Valjean continue :

« — Monsieur de Pontmercy, j'ai été dix-neuf ans aux galères, pour vol. Puis j'ai été condamné à perpétuité, pour récidive. A l'heure qu'il est, je suis en rupture de ban (¹). »

Point d'autre explication.

Rien de l'épouvantable rigueur judiciaire dont il a été victime, rien de son repentir à la sortie du bagne, rien de sa vie laborieuse pleine de mérite et de charité ; rien, absolument rien que cette phrase abominable, inattendue, écrasante :

« — Je suis un ancien forçat, je me nomme Jean Valjean ! »

Mais, s'il fallait à toute force, monsieur, pour votre convenance personnelle et pour justifier le titre d'un livre menteur et ridicule, s'il fallait,

(¹) Tome XVI, page 104.

dis-je, ouvrir un nouveau gouffre, créer une nouvelle angoisse, fabriquer un dernier désespoir plus terrible que les autres et capable d'amener la mort, est-ce que Jean Valjean ne pouvait pas garder ce désespoir pour lui seul? Avait-il besoin de faire partager l'angoisse à Marius, de lui imposer en quelque sorte sa flétrissure et de l'entraîner avec lui dans l'abîme?

Quoi! ce vieillard insensé marie sa fille adoptive; elle est heureuse, elle est adorée de son époux, et il va jeter *un scorpion dans ce nid de tourterelles!*

Le mot vous appartient. Certes, il ne vous justifie pas.

Jean Valjean devait prévoir l'effet de ses brutales paroles. Il n'était pas difficile de se rendre compte à l'avance des suites présumables d'une pareille révélation.

C'est une main de harpie, — une patte hideuse, — qui vient se poser sur le festin des joies conjugales. Elle souille, flétrit, lacère,

couvre d'opprobre deux jeunes et resplendissants bonheurs.

Et ce vieillard imbécile (je trouve plus poli, lorsque je parle sévèrement, de faire tomber mon indignation sur vos personnages), ce vieillard stupide prononce le mot de *devoir* ?

Oui, c'est par *devoir*, c'est par *conscience* qu'il raconte tout cela, lorsque le mariage est consommé, lorsque Marius ne peut plus se dédire, lorsque rien ne lui prouve que Cosette n'est pas la fille de Jean Valjean ?

Non, rien ne le lui prouve, si ce n'est la parole de Jean Valjean lui-même.

Et Marius ne peut pas, ne doit pas accepter cette parole.

Ses souvenirs de la barricade, un instant endormis, se sont réveillés. Il croit, — et, dans l'intérêt de la vraisemblance, vous ne suscitez même pas un incident qui le détrompe à cet égard, — il croit que le forçat, reconnu par l'agent de police, a sacrifié Javert à sa sûreté.

et lui a froidement, ignoblement brûlé la cervelle derrière une borne.

Marius a si bien perdu toute estime et toute confiance, que demain il va s'imaginer que les six cent mille francs de la dot sont le produit d'un vol, et qu'il n'y touchera pas.

Donc, les affirmations de Jean Valjean n'ont aucune valeur pour lui.

Donc, la démarche du vieillard est monstrueusement absurde.

Si la conscience le gênait dans ses relations avec la nouvelle famille de Cosette, il devait tout simplement disparaître, donner aux jeunes époux une douleur, mais ne pas exposer leur avenir au dégoût et à la honte.

Il est vrai que Marius, — caractère comme on n'en voit pas, — cherche dans l'amour de Cosette un refuge contre son épouvante, passe l'éponge sur le souvenir du voleur récidiviste, ne dit rien à sa jeune femme, lui permet de recevoir de temps à autre le forçat, loin de tous les regards, dans une sorte « de rez-de-chaus-

sée humide et sombre, servant de cellier dans l'occasion ([1]), » et cesse personnellement avec lui tout rapport.

Puis, s'apercevant que les visites de l'ancien tuteur de Cosette se prolongent au delà des bornes, il dit aux domestiques de ne plus faire de feu dans le cellier, et plus tard il leur commande d'enlever les fauteuils, afin que le malheureux ne puisse même plus s'asseoir.

A moins de prendre un homme par les épaules et de le jeter dans la rue, impossible de lui insinuer d'une façon plus claire qu'il ait à se dispenser de revenir.

Le supplice de Jean Valjean commence.

Mais, avant tout, disons une chose à l'honneur de Cosette. Elle a cru que l'absence de feu et l'enlèvement des fauteuils étaient une des originalités de celui qu'elle appelait encore son père.

Jean Valjean l'a laissée dans cette persuasion.

([1]) Tome XVI, page 142.

Surprise de voir qu'il ne vient plus, elle envoie aux renseignements.

Le vieillard ne veut accuser personne. Il fait répondre qu'il est occupé, qu'il est même sur le point de faire un assez long voyage. Bref, Cosette s'habitue à ne plus le voir, — et, pendant ce temps-là, le pauvre homme dépérit et s'éteint.

Tous les soirs il va jusqu'à l'angle de la rue des Filles-du-Calvaire.

Il regarde dans cette rue, et il y a dans ce tragique regard quelque chose qui ressemble à l'*éblouissement de l'impossible* et à la *reverbération d'un paradis fermé* (1), — jolie phrase, à laquelle je ne réclame rien, monsieur.

Vous avez acheté par trop de maladresse et par trop d'invraisemblance le droit de l'imprimer pour que je vous rende victime d'un plagiat.

(1) Voir le tome XVII, page 24 et suivantes pour cette citation et pour celles qui suivent.

« Peu à peu Jean Valjean s'arrête à mi-chemin dans la rue Saint-Louis ; puis il ne va pas au delà de la rue des Trois-Pavillons ; puis il ne dépassa plus les Blancs-Manteaux. »

Malheureux vieillard ! tout cela pour avoir eu trop de *conscience !*

« On eut dit un pendule qu'on ne remonte plus, et dont les oscillations s'abrègent, en attendant qu'elles s'arrêtent. »

Pauvre homme !

« Tout son visage exprimait cette unique idée : A quoi bon? La prunelle était éteinte ; plus de rayonnement ; la larme aussi était tarie, elle ne s'amassait plus dans l'angle des paupières. »

Hélas !

« La tête du vieillard était toujours tendue en avant, les plis de son cou maigre faisaient de la peine. »

Oh ! oui, pleurons sur son destin.

« Quelquefois, quand le temps était mauvais, il avait sous le bras un parapluie qu'il n'ouvrait

point. Les bonnes femmes du quartier disaient : C'est un innocent. Les enfants le suivaient en riant. »

Cet âge est sans pitié !

« Un jour, il descendit son escalier, fit trois pas dans la rue, s'assit sur une borne, resta là quelques minutes, puis remonta. Ce fut la dernière oscillation du pendule. Le lendemain il ne sortait plus de chez lui ; le surlendemain il ne sortait plus de son lit. »

Puisse la leçon profiter aux Jean Valjean futurs, et arrêter sur leurs lèvres toute révélation... inopportune !

J'emploie un adjectif honnête.

LX

Fin de l'analyse.

Or, à quoi ce niais de Marius emploie-t-il ses journées, pendant que le forçat, qu'il a si cruellement mis à la porte, se désespère et meurt?

D'abord il cherche à découvrir la source criminelle de la fortune de Jean Valjean, et il croit être sur la piste du vol, après avoir interrogé un commis de la caisse Lafitte.

Il s'occupe ensuite de remuer ciel et terre, afin de retrouver deux hommes : Thénardier d'abord, puis le personnage inconnu qui, au

dénouement de la journée du 6 juin, l'a relevé sanglant sur les pavés de la barricade, pour le porter chez son aïeul.

Jean Valjean, qui avait besoin de redevenir malheureux à tout prix, s'est bien gardé, comme on le pense, de raconter son acte de dévouement sublime.

Lorsqu'il accompagna Cosette à l'hôtel Gillenormand, personne, pas même le concierge, n'a pu reconnaître, dans cet homme en habit noir et en cravate blanche, l'individu aux vêtements souillés de fange qui avait rapporté le jeune baron de Pontmercy.

On ne savait rien de cet homme, sinon qu'il avait sauvé le blessé en traversant les égoûts, et en ressortant par une des issues qui débouchent sur la Seine.

Marius demande en vain à tous les échos de la capitale ces deux objets de sa vive sollicitude.

Il commence à perdre tout espoir de les découvrir, quand une lettre, une bienheureuse lettre, absolument du même style et de la même

orthographe que les circulaires émanées autrefois du galetas-Jondrette, et répandues à profusion dans le faubourg Saint-Germain, lui est remise un soir par son domestique.

Elle est signée THÉNARD et elle empeste le tabac, plus de doute !

On annonce que le signataire attend la réponse dans l'antichambre.

« L'émotion de Marius, dites-vous, fut profonde. Après le mouvement de surprise, il eut un *mouvement de bonheur* (¹). »

Sans plus tarder, il court à son secrétaire, prend une poignée de billets de banque, et dit au domestique de faire entrer.

Voici donc, monsieur, la scène admirable pour laquelle vous avez semé plus haut tant de péripéties extravagantes.

Dès l'abord, Thénardier annonce à l'époux de Cosette qu'il a un secret à vendre, et que, lui Marius, baron de Pontmercy, a recueilli

(¹) Tome XVII, page 42.

dans son honorable famille un voleur et un assassin.

Ce voleur est un ancien forçat, cet assassin se nomme Jean Valjean.

« — Je le sais, dit Marius.

» — Vous le savez depuis que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

» — Non, je le savais auparavant.

» — Je ne me permets pas de démentir monsieur le baron. Mais ce que j'ai à lui apprendre n'est connu que de moi seul. C'est un secret extraordinaire. Il est à vendre. Bon marché. Vingt mille francs.

» — Je sais ce secret-là comme je sais les autres, dit Marius.

» — Monsieur le baron, mettez dix mille francs et je parle.

» — Je vous répète que vous n'avez rien à m'apprendre.

» — Il faut pourtant que je dîne aujourd'hui. Monsieur le baron, je vais parler. Donnez-moi vingt francs.

» — Je sais votre secret extraordinaire, et je sais même votre nom.

» — Ce n'est pas difficile, monsieur le baron; j'ai eu l'honneur de vous l'écrire. Je me nomme Thénard :

» — Dier!

» — Hein?

» — Thénardier, et vous avez tenu une gargote à Montfermeil.

» — Une gargote, jamais!

» — Je vous dis que vous êtes Thénardier.

» — Je le nie.

» — Et que vous êtes un gueux. Tenez! »

Il lui jeta un billet de banque à la face.

« — Merci! pardon! cinq cents francs! un fafiot sérieux! monsieur le baron! »

Il fit disparaître prestement le fafiot sérieux dans son gousset et regarda Marius avec une expression presque tendre.

Marius reprit :

« — A présent, votre secret, voulez-vous

que je vous le dise? Jean Valjean est un assassin et un voleur. Un voleur, parce qu'il a volé un riche manufacturier dont il a causé la ruine, M. Madeleine. Un assassin, parce qu'il a assassiné l'agent de police Javert.

» — Monsieur le baron, nous faisons fausse route. Jean Valjean n'a pas volé M. Madeleine, attendu que c'est lui Jean Valjean qui est M. Madeleine. Il n'a pas tué Javert, attendu que celui qui a tué Javert, c'est Javert.

» — Que voulez-vous dire?

» — Que Javert s'est suicidé.

» — Prouvez! prouvez! s'écria Marius hors de lui. »

Thénardier fouilla dans sa poche et en tira deux vieux journaux saturés de tabac. « L'un, le plus ancien, était un numéro du *Drapeau blanc*, du 25 juillet 1823, qui établissait l'identité de M. Madeleine et de Jean Valjean. L'autre, un *Moniteur* du 15 juin 1832, constatait le suicide de Javert, ajoutant qu'il résultait d'un rapport verbal de Javert au préfet de police que, fait

prisonnier dans la barricade de la rue de la Chanvrerie, il avait dû la vie à la magnanimité d'un insurgé qui, le tenant sous son pistolet, au lieu de lui brûler la cervelle, avait tiré en l'air. »

Il y avait évidence, date certaine, preuve irréfragable. Les renseignements du commis de la caisse Lafitte étaient faux. Jean Valjean, grandi brusquement, sortait du nuage.

Marius ne put retenir un cri de joie.

« — Eh bien, alors, ce malheureux est un admirable homme! Toute cette fortune était vraiment à lui. C'est Madeleine, la providence de tout un pays! c'est Jean Valjean, le sauveur de Javert! c'est un héros! c'est un saint!

» — Calmons-nous, dit Thénardier. Jean Valjean n'a pas volé Madeleine, mais c'est un voleur. Il n'a pas tué Javert, mais c'est un meurtrier. Ce que j'ai à vous révéler est absolument inconnu, c'est de l'inédit. Peut-être y trouverez-vous la source de la fortune habilement offerte par Jean Valjean à madame la baronne. Je dis

habilement, car, par une donation de ce genre, se glisser dans une honorable maison, dont on partagera l'aisance, et, du même coup, cacher son crime, ce n'est pas maladroit. Vous me direz : pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Jean Valjean? Par une raison toute simple : il n'a plus le sou, il me montrerait ses mains vides, et je vous préfère, vous qui avez tout, à lui qui n'a plus rien. »

Alors, ce brigand éhonté, qui se croit sûr de son fait, narre très en détail sa rencontre dans le Grand Égout de Paris avec Jean Valjean, qui *venait de tuer un homme*, et qui portait le *cadavre* sur son dos pour aller le jeter à la Seine.

Lui, Thénardier, avait la clef de la grille, et le meurtrier, doué d'une force terrible, le contraignit d'ouvrir.

— J'eus alors l'heureuse idée, continua-t-il, de déchirer et d'arracher, par derrière, sans que l'assassin s'en aperçut, un morceau de l'habit du jeune homme assassiné, car c'était un jeune homme. Voici le morceau!

Marius se leva frémissant, respirant à peine, l'œil fixé sur le morceau de drap noir, et, sans quitter ce haillon du regard, il reculait vers le mur, et, de sa main droite étendue derrière lui, cherchait à la muraille une clef qui était à la serrure d'un placard près de la cheminée. Il trouva cette clé, ouvrit le placard et y enfonça son bras. »

Cependant Thénardier continuait :

« — Monsieur le baron, j'ai les plus fortes raisons de croire que le jeune homme assassiné était un étranger attiré par Jean Valjean dans un piége et porteur d'une somme énorme.

» — Le jeune homme, c'était moi, et voici l'habit! cria Marius. »

Il jeta sur le parquet un vieil habit noir tout sanglant; puis, arrachant le morceau des mains de Thénardier, il s'accroupit sur l'habit, et rapprocha du pan déchiqueté le morceau déchiré. La déchirure s'adaptait exactement, le lambeau complétait l'habit.

Marius fouilla dans sa poche, et marcha, furieux, vers Thénardier, lui présentant et lui appuyant presque sur le visage son poing rempli de billets de cinq cents francs et de billets de mille francs.

» — Vous êtes un infâme! vous êtes un menteur, un calomniateur et un scélérat! Vous veniez accuser cet homme, vous l'avez justifié! Et c'est vous qui êtes un voleur! Et c'est vous qui êtes un assassin! Je vous ai vu à l'œuvre, Thénardier-Jondrette! et j'en sais assez pour vous envoyer au bagne, et plus loin si je voulais. Tenez, voilà mille francs, sacripant que vous êtes! Ah! vil coquin! brocanteur de secrets, fouilleur de ténèbres, misérable! Prenez ces cinq cents francs, et sortez d'ici! Waterloo vous protége. Partez! disparaissez! Ah! monstre! Voilà encore trois mille francs, prenez-les! Vous partirez demain pour l'Amérique; je veillerai à votre départ, et je vous compterai à ce moment-là vingt mille francs. Allez vous faire pendre ailleurs! »

C'est affaire à vous, monsieur, voilà un gredin qui n'a pas à se plaindre.

Vous consacrez cinquante pages à cette interminable scène, et j'ai dû vous rendre le service de la dégager de tout un fatras de métaphores inutiles et de périodes diffuses.

Si l'on usait du même procédé d'expurgation sur tous vos chapitres, et si l'on en supprimait le délayage, il resterait si peu, si peu de choses possibles et lisibles, que la ruine de Pagnerre serait complète.

Pendant que vous couvrez Thénardier de billets de banque, Jean Valjean meurt. Marius et Cosette arrivent juste pour recevoir son dernier soupir.

La vertu succombe, et le crime est récompensé magnifiquement.

C'est la morale de votre œuvre.

LXI

Les séides.

Maintenant résumons-nous et expliquons-nous.

Vous avez dû comprendre que ce livre est avant tout une œuvre de conscience et de conscience indignée.

Moi qui vous parle, je n'ai rien à perdre aux révolutions. Je suis pauvre. Si je n'avais pas en moi le sentiment du juste et du vrai, le sentiment chrétien, qui m'empêcherait de prendre comme vous le marteau du démolisseur? Je ne gagne à la lutte que des coups et des

outrages; mais je me console en relisant ce texte admirable de l'Évangéliste :

« Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront, qu'ils vous rejetteront, vous diront des injures et repousseront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'Homme.

» Réjouissez-vous ce jour-là, et soyez dans l'allégresse (1). »

J'ai intitulé cette critique les *Vrais Misérables*, en opposition à votre titre même, — parce que l'homme qui livre à la publicité une œuvre perverse, — parce que les journalistes impurs qui se vouent corps et âme à la glorification de cette œuvre, — parce que tous les plumitifs hydrophobes, qui viennent rompre des lances pour l'auteur dans les arênes infimes de la presse, et qui, au lieu de discuter et de réfuter comme je le fais moi-même, loyalement, preuves en main, avec la citation à l'appui du reproche, ont recours à l'injure, à la calomnie, à

(1) SAINT LUC, chap. VI, v. 22, 23.

l'outrage, pour égarer le public dans une diversion pleine de lâcheté; — parce que tous ces gens-là, dis-je, — parce que la bande entière, son chef en tête, me semble profondément misérable et digne de pitié.

Vous avez écrit, monsieur, en dix in-octavo énormes à Paris, et en dix-sept volumes in-douze à Bruxelles, un roman socialiste, contenant un appel au désordre, à la violence, au bouleversement.

Je vous ai prouvé que ce roman était immoral, impie, révolutionnaire.

C'est un livre sans conscience, une élucubration mal digérée, mal conçue, attentatoire à la sagesse, ennemie de la religion, pleine d'erreurs, entachée de mensonge, regorgeant de divagations scandaleuses, prêchant toutes sortes de méchantes utopies et proclamant une foule de systèmes coupables.

Dans votre ignorance des principes philosophiques les plus élémentaires, vous prenez à partie la société, qui est un être abstrait,

un être collectif, et vous lui jetez le blâme.

Vous l'insultez, vous la rendez responsable de tous les malheurs de ce monde.

Elle seule, à l'exclusion de l'individu, doit avoir, selon vous, la conscience d'elle-même et le sentiment de son libre arbitre.

Quant à la personne humaine, vous la dégagez de tous les embarras de la liberté, de toutes les responsabilités de l'âme.

On manque à l'honneur, c'est la société qui est coupable!

Des voleurs viennent crocheter une porte, envoyez la société aux galères!

Un meurtre épouvante les populations, jetez la société sur une charrette, et qu'elle aille expier son crime à la barrière Saint-Jacques!

Cela paraît souverainement insensé.

Il n'en est pas moins vrai que c'est le résumé net et précis de vos doctrines, comme le démontre, dans un article récent, M. Frank, de l'Institut.

« Par quel miracle, dit-il, quand l'individu n'est pas responsable, la société le serait-elle? Cette proposition se réfute d'elle-même; elle est insoutenable à tous les points de vue et détruit de fond en comble la thèse de M. Hugo. »

Et vous trouvez que vous n'êtes pas à plaindre, monsieur?

Et je ne rangerais pas au nombre des vrais misérables tous ces thuriféraires imbéciles qui, après avoir fourni large pâture à vos narines avides de parfums, se retournent et font de l'encensoir une massue pour assommer ceux qui se moquent de leur adoration burlesque?

Ils se gardent bien de justifier ce culte extravagant, ils l'imposent.

Ils ne discutent jamais, ils injurient.

Ils ne raisonnent pas, ils frappent.

C'est une manière d'argumenter qu'ils empruntent aux bandits de grand chemin. Si vous voulez vous rendre compte de ce genre de logique, écoutez!

« M. Eugène de Mirecourt vient d'être atteint d'aliénation mentale. Les lettres sont dans la consternation. Sa dernière diatribe dans le *Figaro* contre Victor Hugo ne laisse plus d'espoir. Un cabanon, il y a urgence. On tue bien les chiens enragés ! »

C'est l'article qui offre le plus de modération.

Voici les autres.

* *
*

« Mais on l'avait cru mort, ce M. Jacquot, dit Eugène de Mirecourt. Un silence plus glacial que la pierre de son tombeau avait accueilli la nouvelle de cette mort. Et voilà que tout d'un coup il reparaît, pourquoi faire? pour insulter de nouveau à cette *sublime trinité*, Victor Hugo, George Sand, Proudhon, le plus grand poëte, le plus grand romancier, le plus grand philosophe des temps modernes. N'est-ce pas une chose hideuse de voir ce monstre, ce gnome, ce

vampire, ce pamphlétaire d'outre tombe cracher sa bave sur ces illustrations? »

Il me semble que cela commence à s'accentuer.

Écoutez encore.

* *
*

« Vous osez parler de Dieu, comme *si vous y croyiez*. Vous vous servez de son nom pour abriter les vilénies dont votre plume abonde. (On dirait vraiment que l'article parle d'une toute autre plume.) *Élève des bons Pères*, vous feignez de discuter le livre du poète pour atteindre plus sûrement l'homme politique (1). Courtisan du présent, vous insultez la république morte (2). Vous savez la société timide, et vous l'effrayez en agitant devant elle un *drapeau*

(1) Qu'est-ce à dire? Votre homme politique, je le vise parfaitement à la tête, sans feinte, — et sans remords. (Cette note s'adresse au photographe Carjat.)

(2) Si vous avez la preuve nette et positive de cette mort, illustre photographe, ayez donc la bonté de m'en faire part?

rouge imaginaire. Vous vous faites l'agent des *égoïstes*, des *repus* et des *couards*. »

Est-ce tout? non. Voici la plus belle tirade.

* *
*

« Le Mirecourt tripote cette besogne au nom de la morale et des sociétés. Il est chrétien, cet homme! Il le dit, il le crie, il le bave sur chacune de ses pages! Pas une de ses turpitudes qui ne soit contresignée d'un *Pater* au moins et de quelques demi-douzaines d'*Ave*. On m'affirme même que Tartufe quitte au besoin le rosaire pour la rapière, et que le bédeau littéraire se transforme en pourfendeur des incrédules pour les besoins de la Foi. (Que ce monsieur poli se rassure. Le duel n'est ni dans mes mœurs ni dans ma croyance.) On le lit, ce diffamateur; on l'accepte pour brave, ce vantard; on le trouve noble et beau, ce vilain! Ce moucheur de lampions, cet avaleur d'étoupes enflammées projette de certaines lueurs; il paraît dans certains alentours; il éclaire certaines intelligences ob-

tures; il rayonne dans certains milieux crépusculaires. C'est une lumière! c'est un flambeau! C'est un cuistre de la plume. »

* *
*

En voilà, monsieur, plus qu'il n'en faut, ce me semble, pour vous montrer en quel style de carrefour, les avocats de votre cause rédigent leurs plaidoyers.

Croyez-moi, hâtez-vous de leur enseigner l'argot : ce sera plus convenable, — et plus propre.

Leur rage et leurs injures grossières sont la preuve la plus évidente que j'ai frappé juste.

Ils ont beau jeu, du reste, dans cette voie de l'offense; car ils savent que, sous aucun prétexte, je ne demande réparation aux tribunaux.

J'ai là-dessus tout un système de conduite.

Ce système est réglé sur la valeur et la moralité des procès qui ont causé ma ruine.

Les armes employées jadis par mes ennemis ne doivent pas être mes armes, et le calomnia-

teur le plus frénétique est sûr que je ne lui intenterai jamais d'action judiciaire, tant que ma plume, — rien que ma plume, — pourra me défendre.

Il en résulte que vos séides, trouvant ma porte toute grande ouverte, entrent chez moi pour m'assassiner moralement.

Braves séides! Les payez-vous bien, au moins?

LXII

Éclaboussures d'un hugolâtre.

Quelques-uns pénètrent sans gêne jusqu'à mon foyer, me tendent la main, se déclarent amis de la maison, viennent s'asseoir à ma table, et s'efforcent de m'égorger tout doucement et sans bruit, entre la poire et le fromage. Ce sont les Machiavels de la bande.

Ils ont une polémique doublée de ruse, qui a l'air bonne fille et cache le poignard.

Ce genre de polémique traîtresse est adopté surtout par M. Bataille, jeune hugolâtre, qui s'est insinué jadis dans mon intimité, en ré-

14.

clamant, avec un air penaud fort attendrissant, le pardon d'anciens torts.

Je lui ai octroyé ce pardon de grand cœur, et il a paru tomber très-sincèrement en extase devant mon catholicisme, qui n'avait rien à faire là, je vous le jure.

A l'époque où les journaux ont bien voulu m'accorder les honneurs d'un enterrement anticipé, M. Bataille s'est chargé de mon oraison funèbre dans le *Figaro*.

Elle était rédigée en termes à affliger positivement ma modestie dans l'autre monde.

Hélas! à quoi tient la conviction des hommes!

Indigné de me voir aujourd'hui toucher à son dieu, — car vous êtes son dieu, ni plus ni moins, et il paraît même que la horde de vos séides n'en connaît point d'autre, — M. Bataille rompt en visière à votre humble serviteur, et daigne apprendre à l'Europe étonnée, dans un opuscule de *dix centimes*, audacieusement coté *un franc*, que je suis un TARTUFE et un JOUEUR.

Oui, monsieur!

De cette double accusation, il conclut que les *Misérables* sont une œuvre remplie de logique et de sens moral; que la France trouvera sa gloire et son repos dans votre socialisme, et que le bonheur universel des races humaines est dans l'application immédiate de vos doctrines.

Ce raisonnement, vous le voyez, est d'une force incalculable.

Atténuant aussitôt l'attaque par la louange, Machiavel-Bataille déclare que *je possède d'une façon touchante deux vertus : l'amour du travail et l'amour de la famille;* que j'ai des *habitudes dénuées de morgue, liantes et simples;* que lui, mon hôte, *me sentait vraiment paternel au milieu de mes enfants;* que je *les aimais avec une douceur pénétrante* dont il était *profondément touché;* et qu'enfin, *m'ayant rencontré en Angleterre,* il certifie que *mon existence à Londres était parfaitement honorable,* etc., etc.

J'accepte l'éloge, parce qu'il montre le genre d'accueil que M. Bataille a reçu de moi et des miens.

Quant aux deux accusations que le jeune hugolâtre accole à cette apologie, il daigne déclarer lui-même dans son opuscule qu'elles ne sont pas *infamantes*.

Cette candeur me plaît.

Toutefois, il me permettra de les trouver légèrement contradictoires avec les qualités qu'il m'accorde, c'est-à-dire la vie honorable, le goût du travail et l'amour de la famille.

Il faut de toute nécessité, ou que je n'accepte point celles-ci, ou que je repousse celles-là.

« M. de Mirecourt, dit-il, est galant avec les dames, galant avec *ce côté de Tartufe*, qui prend *la main* et remonte à l'*épaule*. »

C'est mettre des formes et presque de la pudeur à une calomnie. J'admire ce mensonge plein de délicatesse, que M. Bataille daigne faire remonter, quand il pouvait le faire descendre.

Néanmoins, quoi qu'aient pu lui dire les *dames* de sa connaissance, — puisque dames il

y a, — je lui proteste qu'aucune d'elles n'a eu et n'aura jamais le pouvoir de me faire oublier soit ma dignité d'homme, soit mes devoirs de chrétien.

Pour le second point du réquisitoire, M. Bataille n'emprunte le mensonge à personne qu'à lui-même. Il se bat les flancs et s'efforce de transformer en odyssée ridicule une affaire sérieuse, à laquelle il a prêté les mains avec le plus chaleureux enthousiasme, et où, du reste, ses intérêts personnels, comme péril à courir, n'ont jamais été en cause.

Il s'agit d'un travail scientifique, inspiré, non par la médiocre intelligence de M. Bataille, mais par ce génie éblouissant qui a eu sur toutes choses des aperçus si nets et si profonds.

Je parle de Napoléon Ier.

C'est une phrase tombée de ses lèvres qui a illuminé, et pour ainsi dire fécondé les recherches. Le travail se résume en une combinaison puissante, infaillible, qu'un réglement astucieux

d'une banque d'Allemagne a précipité sur une voie d'exécution hâtive; mais dont la vérité, victorieusement établie, confirme cette prédiction écrite en toutes lettres sur une page des *Mémoires de Sainte-Hélène* :

« Le jeu sera tué par les mathématiques. »

Dans mes heures de désœuvrement forcé en Russie [1], j'ai fait une étude longue et soutenue de cette combinaison, sans être joueur en aucune sorte, monsieur, je vous le déclare.

Si je m'en sers demain, dans les conditions voulues pour la réussite, et dans l'unique but de sortir de la monstrueuse position qui m'a été faite, ce ne sera ni M. Bataille ni vos amis que je consulterai, pour savoir si j'observe les lois strictes et absolues de la conscience.

(1) A propos de la Russie, M. Bataille ment toujours, en disant que j'avais obtenu dans une maison princière une place largement rétribuée. Je donnais à Kief des cours publics de littérature, lorsqu'un procès tout différent de ceux qui m'avaient poussé à l'exil, et qu'on intentait à un autre que moi, décida mes amis à me rappeler de l'étranger.

Ma ruine à coups de procès a été inique, révoltante, infâme.

Un lingot ignoble, faisant l'office de massue acharnée, même quand je cessais la lutte, m'a écrasé brutalement et systématiquement.

Toutes les misères réunies ont été mon partage : la prison, l'amende, les dommages-intérêts s'élevant l'un sur l'autre en montagne, les affaires brisées entre mes mains par d'indignes manœuvres, les trahisons de tout genre, les consciences vendues à l'ennemi ([1]), et, pour couronner l'œuvre, l'exil et la faillite, — oui, la faillite! chose inacceptable, quand elle arrive après d'énergiques et continuels travaux, quand elle résulte d'un acte imprudent peut-être, mais honnête, et d'une polémique où j'avais de mon côté, sinon les articles d'une loi mal faite,

([1]) Je déclare qu'il n'y a ici aucune allusion offensante pour la magistrature, puisque je parle d'une époque où la lutte n'existait plus, et où j'avais à subir d'autres attaques en dehors des procès.

du moins la vérité, la morale, et l'approbation franche et très-explicite de tous ceux qui n'ont pas été former leur conscience à la Bourse.

Quel est mon seul, mon unique tort? D'avoir parlé deux ans trop tôt.

Je puis faire acte de philosophie et de résignation religieuse en acceptant la ruine. L'argent, je le méprise. La fortune, je ne l'ai jamais désirée.

Mais je n'accepte ni pour moi ni pour mes enfants l'espèce de déshonneur que la législation commerciale vient joindre à la perte de tout ce que je possédais. Un livre ne me donnera jamais la somme qui m'est nécessaire. Je ne spécule pas sur la rente; je n'ai envie de manœuvrer ni à la hausse ni à la baisse; je n'exploite pas les populations crédules; je n'ai pas ces bons journaux pour complices dans un système d'annonces mensongères, analogue à celui que M. Dupin signalait à la tribune : donc je crois que la Providence me tient en réserve

un moyen exceptionnel de sortir de l'impasse.

Je crois que l'ennemi à terre doit me retrouver debout, et que, si les hommes ne m'aident pas dans cette juste revanche, Dieu y pourvoira.



CONCLUSION

Vous me trouvez peut-être bien naïf de répondre aussi sérieusement à des littérateurs de bas étage, embusqués derrière vos dix volumes pour me jeter de la boue.

Je les aurais, certes, laissés en plein dans leur ordure, sans les réfuter autrement que par le silence et le mépris, si je n'avais reconnu

les mêmes agresseurs qui, à l'époque de la publication des *Contemporains*, ont failli égarer sur mon compte l'opinion publique, en me calomniant avec une coquinerie d'ensemble, que le mot d'ordre, parti des sociétés secrètes et donné à la bande entière, peut seul expliquer.

Mentir sciemment, impudemment, partout et toujours, c'est leur loi, c'est leur infâme système.

Jamais ils ne s'en départent. Ils ont menti hier, ils mentent aujourd'hui, ils mentiront demain. Démagogie, c'est-à-dire école d'imposture, religion de Satan.

Qu'on ne me demande plus les vrais misérables, les voilà!

Ce sont vos frères et amis, ce sont vos défenseurs.

En flétrissant vos doctrines, je démasquais leurs turpitudes; en vous combattant, je les écrasais. Je n'ai pas cessé de parler d'eux depuis le commencement de ce livre.

Allez, marchez ensemble, fraternisez jusqu'à

l'heure du châtiment! Creusez sous l'édifice social une mine, qui éclatera peut-être, mais qui doit achever de vous perdre.

Qu'un pan de mur s'écroule, il tombera sur vous!

Insultez la religion, abreuvez d'outrages le père des chrétiens, ou plaidez insolemment sa cause, avec la réserve de saisir une occasion plus certaine de le perdre un jour, — comme ce casseur de vitres, qui s'intitule philosophe, et qui se fera pendre tôt ou tard, espérons-le, quand il ne trouvera plus d'autre moyen d'occuper le public de sa triste personnalité.

Montrez clairement à l'Europe attentive le but où tendent vos efforts iniques, vos manœuvres insolentes, vos criailleries, vos blasphèmes.

L'Europe saura vous donner la récompense dont vous êtes dignes.

Quant au catholicisme, il vous verra sombrer dans le naufrage de tous vos systèmes, et restera debout sur la tombe de Proudhon comme sur la vôtre.

C'est l'avis d'un homme d'État célèbre.

Après avoir feuilleté l'une après l'autre les pages de dix-neuf siècles d'histoire, il s'écrie, preuves en main :

« — Tous ceux qui ont mangé du pape en sont morts ! »

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVII.

CHAPITRE XLVIII.

CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE L.

CHAPITRE LI.

CHAPITRE LII.

CHAPITRE LIII.

CHAPITRE LIV.

CHAPITRE LV.

CHAPITRE LVI.

CHAPITRE LVII.

CHAPITRE LVIII.

CHAPITRE LIX.

CHAPITRE LX.

CHAPITRE LXI.

CHAPITRE LXII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

SOUS PRESSE

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

LA QUEUE

DE

VOLTAIRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT



PRÉFACE AVANT LA LETTRE

Depuis cet illustre Arouet, de sarcastique mémoire, une foule d'écrivains irréligieux, ses aimables successeurs, n'ont employé pour combattre la foi chrétienne qu'une seule

arme, le ridicule, et malheureusement les coups portés aux saines doctrines avec cette arme donnent en apparence la victoire à l'ennemi.

Je dis en apparence, car l'attaque est nulle sur les cœurs droits, sur les âmes solides, sur les vrais croyants.

Ceux-là sont invulnérables.

Ils tiennent en main le bouclier de la foi, et la pointe aigue s'y émousse et s'y brise.

Mais une impression toute différente est produite sur les esprits incertains, sur les cœurs chancelants, sur les personnes peu éclairées, sur la masse des lecteurs frivoles, des bourgeois voués au désœuvrement, des

femmes du monde qui reçoivent tous les matins de leur libraire le livre nouveau, quel qu'il soit, sans examen et sans contrôle.

Ces gens-là n'ont point de cuirasse, et presque toujours la blessure qu'ils reçoivent est mortelle.

Je conclus de ces remarques, dont il est impossible de révoquer en doute la justesse, qu'il y a une lacune dans le système général de défense organisé par les écrivains religieux.

En compulsant les bibliothèques chrétiennes, je vois assurément d'admirables réfutations; je lis des œuvres énergiques dans leur orthodoxie, et qui démolissent d'un souf-

fle le retranchement élevé par l'incrédule. Je trouve des pages écrasantes, des discours lancés *ex-cathedra*, des chefs-d'œuvre de logique et d'éloquence bien dignes d'admiration sans doute, mais dont la solennité même et le sérieux deviennent pour les intelligences que je signalais tout à l'heure ce qu'une nourriture trop substantielle est pour les estomacs pauvrement constitués.

Il en résulte que ces intelligences affaiblies, ces estomacs sans vigueur absorbent le poison et répugnent à l'antidote, ce qui laisse au mal ses plus funestes développements.

Combien de gastrites morales pourraient se guérir, si on servait aux malades des ali-

ments plus légers, des boissons moins toniques, ou, pour parler sans métaphore, des œuvres irréprochables comme doctrine, mais qui offriraient à l'esprit cet imprévu, ce piquant, cette mousse du sarcasme, — tranchons le mot, — que dans l'occasion nos adversaires font naître si habilement au bord de leur coupe empoisonnée.

Je me demande pourquoi la coupe qui renferme une liqueur saine n'aurait pas le même avantage.

Qui nous empêche de combattre l'incrédule avec ses propres armes? Est-il donc si difficile de les retourner contre la poitrine de l'ennemi?

Quoi! la mauvaise cause, la cause de l'irréligion, la cause du blasphème aurait exclusivement le privilége de mettre les rieurs de son côté? Allons donc! Ne pas lui enlever ce privilége serait une impardonnable maladresse.

Usez du sérieux, fort bien. Mais ne renoncez pas à l'esprit.

Pour gagner une bataille, il faut de l'infanterie légère.

Les gros escadrons, gênés dans leur marche, tournent difficilement le terrain, rencontrent des obstacles dus à leur force même, et n'arrivent pas au but où des troupes plus dégagées peuvent atteindre.

Je désire que ces réflexions soient recueillies et méditées par ceux de nos jeunes littérateurs, qui ne veulent pas acheter la gloire aux dépens de la vertu.

Qu'une école se forme dans le sens que j'indique, et l'on pourra constater bientôt des résultats admirables. Je me suis aperçu trop tard pour mon propre compte qu'une bonne inspiration s'annule presque toujours quand elle s'isole.

Les idées marchent en phalange.

Il faut à l'*effort* des compagnons qui le soutiennent, autrement il tourne à l'état nerveux par la résistance même qu'on lui oppose, et s'égare sur le chemin de l'irritation.

La lutte alors devient impossible.

Des bataillons de lâches, au grand complet, se jettent à l'encontre de celui qui veut combattre seul, et l'assomment sans pitié.

Mais, lorsqu'une tentative est loyale, elle peut échouer sans risque. D'autres la reprennent en sous-ordre, et la dirigent dans une voie meilleure.

L'échec devient une leçon.

Par la *Queue de Voltaire* je désigne la séquelle impudente qui se compose des modernes disciples de ce philosophe. Ils sont encore aujourd'hui en nombre plus formidable qu'on ne paraît le croire.

Sans parler du paysan du Danube, qu'on

homme Proudhon; ni du beau Renan, ce pourfendeur du miracle; ni même de ce polichinelle en bas âge, qui a si bien paradé sur le tréteau de la question romaine, il y en a des milliers épars, çà et là, dans le journalisme, dans l'administration, dans le haut commerce, voire dans la finance. Ils prennent tous les masques; ils se couvrent de toute espèce d'oripeaux; ils prêchent toutes les doctrines possibles, excepté celles du christianisme.

Race batardée, qui n'a plus les crocs du lion sans doute, mais à laquelle il reste assez de mâchoire pour déchirer et pour mordre.

Voilà ceux qu'il faut achever de terrasser par le ridicule.

Si l'anathème est tombé sur eux des hauteurs de l'Église, on n'en sait rien. La foule imbécile continue de leur accorder une admiration stupide. Il faut contre cette horde tenace et persistante, non pas l'escadron bardé de fer du gros volume orthodoxe, auquel ces pygmées échappent en se fourrant sous toutes les broussailles; il faut l'infanterie légère du petit livre; il faut le tirailleur intrépide, qui débusque chaque ennemi du buisson où il se cache, et l'oblige à faire le coup de feu direct ou à prendre la fuite.

Donc, un peu d'ardeur, à l'œuvre, et que la phalange demandée s'organise.

Allons, jeunesse chrétienne, enrôle-toi!

EUGÈNE DE MIRECOURT.



